

LETTERS

SPRINTING

EDITION REVE ET CORRECTION

1842

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

TOME PREMIER



J. TECHNER, LIBR.

PLACE DE LA CROIX, 30

LETTRES
SPIRITUELLES
DE FÉNELON

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

PAR

M. SILVESTRE-DE SACY

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

TOME TROISIÈME



PARIS

J. TECHENER, LIBRAIRE

PLACE DU LOUVRE, 20

M DCCC LVI



LETTRES SPIRITUELLES

DE

FÉNELON.



CCLXXIX.

CALMER L'IMAGINATION; NE PAS ENTRETENIR LE
TROUBLE PAR DES RÉFLEXIONS SCRUPULEUSES.

Au Câteau, 7 août 1701.

JE vous envoie, madame, une
lettre pour Mme d'Osisy. Je
vous conjure d'y ajouter un
bon commentaire de votre
façon; elle a besoin de ce secours, et
le mérite fort. Plus je la vois, plus je
l'estime, et espère que Dieu la prendra

toute à lui. Ce qui se passera dans les repas ne sera point sur son compte, et la compagnie ne saura que trop que rien ne roule sur ses soins : ainsi ce qu'elle sacrifiera à M... , ou plutôt à Dieu même, en cette occasion, n'est pas grand'chose.

Je vous conjure, madame, de demeurer dans votre lit autant que vous y demeuriez autrefois, et d'y attendre le sommeil quand il vous a échappé. Il revient, quand on l'attend en paix ; mais quand on suit son imagination, on l'éloigne de plus en plus. Je n'aurai bonne opinion de votre état intérieur, que quand vous posséderez assez votre âme et sa patience, pour bien dormir. Je ne vous demande que calme et docilité. Vous me direz que le calme de l'imagination ne dépend pas de nous. Pardonnez-moi ; il en dépend beaucoup. Quand on retranche toutes les

inquiétudes auxquelles quelque part, on dit comme vous le celles-là même qui sont le feu, sans en Moins on s'agite volontaire simple? est-on se met en état de ne de Dieu? est-cune façon, et de tempérer cachez votre nation trop émue. Une rir la plaie : qu'on fait tomber dans l'ue s'envenimble quelque temps, et on s que vous d'abord en arrêter l'agitation tout ce cessez de l'agiter, elle se calme ignorer. peu d'elle-même. Dieu aura soin int si votre imagination, dès que vous t de entretiendrez plus le trouble par vos réflexions scrupuleuses.

J'aurois voulu pouvoir parler hier à Mme la C... et je me sentois le cœur fort ouvert pour elle; mais l'occasion ne fut pas favorable, il falloit se séparer. Dites-lui, je vous prie, que je suis véritablement occupé d'elle devant Notre-Seigneur, et que je lui souhaite

toute à lui. Ce qu'au-dessus de toute sa-
 repas ne sera point de tout courage na-
 la compagnie, voulez être enfant de-
 rien ne roule. bien petite, vous ne
 qu'elle sacrifie le partage que docilité et
 Dieu même,
 pas grand'chose.

Je vous
 meurer dans
 y demeure
 le som-



le som-
 revie

CCLXXX.

MARER SES PEINES AVEC SIMPLICITÉ, ÉCOUTER
 DIEU DANS CEUX QUI LE REPRÉSENTENT.

A Cambrai, 14 août 1701.

Je voudrois bien, madame, n'avoir
 qu'à vous consoler; mais souffrez que
 je commence par vous gronder un peu;
 vous en avez besoin. Vos peines qui
 devroient m'engager à vous épargner,
 sont ce qui me presse de vous en
 faire reproche. Faut-il que vous soyez

si longtemps à passer, comme vous le dites, par le fer et par le feu, sans en dire un mot ? Est-ce être simple ? est-ce être fidèle à l'attrait de Dieu ? est-ce être sincère ? Si vous cachez votre cœur, on ne peut en guérir la plaie : une plaie cachée ne fait que s'envenimer. Je voyois bien en gros que vous souffriez ; mais vous faisiez tout ce qu'il falloit pour me le laisser ignorer. Au nom de Dieu, ne soyez point si forte pour vous passer de conseil et de consolation, et soyez-le un peu plus contre vos scrupules.

J'avoue néanmoins que votre dernière lettre me fait un sensible plaisir, et qu'elle achève de nous raccommoder. Non-seulement vous me dites que vous avez souffert de longues peines, mais encore vous ajoutez un trait de vraie ingénuité, contraire à votre naturel : c'est de me demander sans façon quel-

que lettre qui vous console. O je prie le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation, de répandre abondamment la sienne dans votre cœur ! Que la paix de Jésus-Christ soit avec vous. Amen.

Si je savois en détail vos peines, je tâcherois de vous dire en détail des choses proportionnées à vos besoins ; mais nous sommes encore trop heureux de savoir en gros que vous avez le cœur malade. Si c'est de scrupule, j'avoue que c'est un martyre ; mais l'obéissance seule peut finir toutes vos douleurs. Écoutez-vous vous-même, vous vous rongerez le cœur, et dépérirez tous les jours : écoutez la voix de Dieu dans ceux qui vous le représentent, la paix renâtra. Mais quand on s'écoute contre l'attrait intérieur et contre l'autorité extérieure, on sent la vérité de cette parole : *Qui est-ce qui*

a résisté à Dieu, et qui a eu la paix ¹? Vous avez voulu vous donner ce que Dieu ne vous donnoit pas, et vous ôter par courage ce qu'il ne vous ôtoit point, et qui vous étoit nécessaire. Vous étiez un petit enfant à la mamelle, qui, par fantaisie, quitte le lait, et veut manger du pain dur sans avoir des dents. Revenez à la mamelle des divines consolations. *Voyez et goûtez combien le Seigneur est doux* ². Vous le sentirez, pourvu que vous vous jetiez entre ses bras sans raisonner, et que vous obéissiez à son serviteur. Essayez-le; croyez-moi du moins pour l'essai. Priez bonnement et ingénument Dieu de vous soulager, et de vous élargir le cœur : cette prière simple et familière ne peut que lui être agréable.

Je ne manquerai pas de dire tout ce

¹ Job. ix. 4. — ² Ps. xxxiii. 9.

qu'il faut à Mmè d'Oisy. L'avenir n'est pas à nous, laissons-le à Dieu. Soyons-lui fidèles dans le présent qui nous est donné.



CCLXXXI.

RÉPRIMER L'ACTIVITÉ DE L'IMAGINATION ; SE TENIR
DANS LE CALME POUR ÉCOUTER DIEU.

A Cambrai, 21 août 1701.

Je ne voudrois, madame, vous donner que de la consolation, et je ne puis éviter de vous contredire. Votre vivacité vous fait imputer aux hommes comme à Dieu ce qu'ils n'ont jamais pensé. Sur quel fondement pensez-vous que je veuille me décharger de votre conduite, et vous renvoyer au père...? Je n'ai, en vérité, jamais eu cette pen-

sée. Je crois bien qu'il peut vous être fort utile pour vous soutenir en mon absence contre vos scrupules, et contre vos impatiences de vous confesser : mais je ne vais pas plus loin ; et si vous vouliez me quitter pour vous mettre absolument dans ses mains , je crois que je vous dirois avec simplicité : Ne le faites pas. Quoique j'estime fort sa grâce et son expérience , il me semble qu'il ne vous convient pas tout à fait, et que vous manqueriez à Dieu en quittant l'attrait qu'il vous a donné pour me croire. Demeurez donc en paix ; n'écoutez point votre imagination trop vive et trop féconde en vues. Cette activité prodigieuse consume votre corps, et dessèche votre intérieur. Vous vous dévorez inutilement. Il n'y a que votre inquiétude qui suspende la paix et l'onction intérieure. Comment voulez-vous que Dieu parle de cette voix

douce et intime qui fait fondre l'âme, quand vous faites tant de bruit par tant de réflexions rapides ? Taisez-vous et Dieu reparlera. N'ayez qu'un seul scrupule, qui est d'être scrupuleuse en désobéissant. Loin de vouloir quitter l'autorité, je voudrois la prendre ; et c'est vous qui me la refusez, en ne voulant pas me croire sur vos confessions.

J'ai dit à M. le comte de Montberon, que j'apercevois combien vos scrupules nuisoient à votre santé, afin qu'il sentît combien vous avez besoin du séjour de Cambrai. Il m'a paru croire que la lecture de sainte Thérèse et des autres livres spirituels avoit réveillé vos scrupules par des idées de perfection. Je n'ai pas insisté, de peur qu'il ne me crût prévenu. Vous voyez ce que fait votre activité, sur laquelle vous n'êtes point docile.

Vous demandez de la consolation : sachez que vous êtes sur le bord de la fontaine , sans vouloir vous désaltérer. La paix et la consolation ne se trouvent que dans la simple obéissance. Soyez fidèle à obéir contre vos scrupules , et les fleuves d'eau vive couleront, selon la promesse. Vous recevrez selon la mesure de votre foi ; beaucoup , si vous croyez beaucoup ; rien , si vous ne croyez rien , et si vous continuez à écouter vos vaines réflexions, qui se multiplient à l'infini.

Mme la comtesse de... m'a promis de gouverner votre santé. Je la conjure de me tenir parole , et de prendre, malgré vous, à cet égard, une véritable autorité. Vous déshonorez le pur amour. Vous faites croire qu'il est sans cesse occupé de toutes nos vécilles, au lieu qu'il va toujours droit à Dieu en pleine simplicité. Je prie Notre-Sei-

gneur de vous soutenir contre vous-même, et de vous rendre la véritable paix.



CCLXXXII.

RÉPRIMER L'ACTIVITÉ TROP NATURELLE DANS
LE SERVICE DE NOS AMIS.

A Cambrai, 25 août 1701.

M. l'abbé de... a égaré la lettre de recommandation que vous aviez eu la bonté de lui donner pour monsieur votre frère. Son procès presse, et je vous supplie, madame, de vouloir m'en envoyer promptement une autre pour ce bon abbé. Je sais comment vous faites, dès qu'il s'agit d'amitié : ainsi je n'ai rien à ajouter. Vous n'avez que trop de vivacité et de délicatesse pour vos

amis. N'allez pas croire que c'est une louange que je vous donne : non, c'est un vrai blâme. Dieu ne veut cette vivacité et cette délicatesse, ni pour lui, ni pour les siens. C'est ce qui fait faire tant de dépense en réflexion superflue, et ce qui cause tant d'insomnie. C'est ce qui cause tant de scrupules sur les devoirs vers Dieu et vers les hommes. Je prie Dieu qu'il vous fasse sentir la vérité de cette parole de David : *j'ai couru dans la voie de vos commandements, quand vous avez élargi mon cœur*¹.

¹ Ps. CXVIII. 32.





CCLXXXIII.

ÊTRE FERME CONTRE SOI-MÊME DANS LA PRATIQUE
DE L'OBÉISSANCE.

A Cambrai, 7 septembre 1701.

On vous aura dit, madame, la faute que je fis à..., oubliant de dire que M. le comte de Montberon partoît pour Tournai. Je suis le premier homme du monde pour supposer que j'ai dit ce que je ne dis point, et pour vouloir que l'on comprenne sans que je parle. Vous avez vu une troupe assez joyeuse. Comment ne le seroit-elle pas ? On marche sur sa foi, mais il faut être bien sage pour ne réveiller aucune inquiétude.

Je reviendrai ici, comme vous le sa-

vez, après la procession de Valenciennes¹, pour traiter la capitation avec M. le comte de M... En attendant que j'aie l'honneur de vous revoir, soyez ferme contre vous-même. L'ange de Satan se transforme en ange de lumière. Il se présente à vous sous la belle apparence d'un amour délicat et d'une conscience tendre; mais vous connoissez les troubles et les dangers où il vous jette par des scrupules violents. Tout dépend de la fidélité à repousser simplement les premières impressions. Dès qu'elles sont reçues, vous n'êtes plus maîtresse de vous. Je prie Notre-Seigneur de vous garder.

¹ Fénelon a fait en latin, pour le duc de Bourgogne, une description de cette singulière procession.





CCLXXXIV.

LE SCRUPULE FERME A DIEU LA PORTE DE NOTRE
COEUR.

A Valenciennes, 9 septembre 1701.

Je n'ai qu'un moment, madame, pour vous remercier. Je pars d'ici quand la bonne compagnie y doit arriver. J'avoue néanmoins que je ne suis pas fâché d'en partir; car je trouve ici trop de gens à voir, et trop de choses inutiles à dire. Pendant mon voyage, je déroberai des moments pour vous demander de vos nouvelles et de celles de votre amie. Ce que vous me mandez de votre état me donne une joie sensible. Vous voyez que Dieu a la patience de revenir, toutes les fois que le

scrupule ne lui ferme point votre cœur. Il n'y a rien à vous dire, sinon que vous demeuriez comme vous êtes. J'aime de tout mon cœur la femme forte, et vous n'avez rien à souhaiter de moi là-dessus. Dieu l'aime : pourquoi ne l'aimerois-je pas ? Si elle avance, comme elle le doit, elle deviendra moins forte d'une certaine façon, et plus petite. Dieu soit toutes choses en vous, madame, et nous, une seule en lui.



CCLXXXV.

DEMEURER AVEC SIMPLICITÉ DANS L'ÉTAT OÙ DIEU
NOUS MET.

A Cambrai, 27 septembre 1701.

Voilà, madame, une lettre de votre amie. Quelque petit nuage avoit ob-

scurci les derniers jours ; mais M... a tout raccommodé. Il faut souvent recommencer avec certaines têtes. Je prends part, madame, à votre joie sur l'arrivée de M. le M. de M... Il me paroît capital qu'il s'explique à fond en honnête homme¹. Il ne lui est point permis de laisser aller les choses plus loin, sans les vouloir mener de bonne foi et de tout son cœur jusqu'au bout. Il doit cette franchise à monsieur son père, qui est si passionné pour ses intérêts, et à une famille qui montre tant d'inclination pour le préférer à d'autres. Il n'y a pas un moment à perdre là-dessus. Dieu veuille que tout se tourne heureusement !

Je me console des incertitudes et des longueurs qui me tiennent ici, dans l'es-

¹ Ceci a rapport à un mariage dont il s'agissoit pour le marquis de Montheron. Voyez ci-après la lettre ccxc.

pérance que vous y reviendrez peut-être avant mon départ. Demeurez comme Dieu vous met, et souvenez-vous que vous serez en paix, toutes les fois que vous ne sortirez point de votre place par inquiétude. On quitte Dieu pour chercher sa sûreté en soi-même.

Je ne saurois révéler ni chérir en Notre-Seigneur, plus que je le fais, la femme forte. Il me semble qu'elle va toujours uniment comme une bonne pendule. La fidélité simple au moment présent est le trésor du cœur. C'est la manne du désert, qui a tous les goûts selon les divers besoins, et qui rassasie sans cesse. On a tout ce qu'on veut, car on ne veut que ce qu'on a. Le moment présent est une espèce d'éternité, qui prépare à la véritable, et qui en est un avant-goût.





CCLXXXVI.

RECEVOIR LES GRACES ET LES CONSOLATIONS SANS
S'Y ATTACHER.

Samedi au soir, 8 octobre 1701.

Je suis ravi , madame , de vos prospérités intérieures. Elles vous sont données pour vous apprendre tout ce que vous perdez , quand vous vous livrez à vos réflexions scrupuleuses, et combien Dieu veut vous attirer à une sainte liberté. Les grâces doivent être reçues avec fidélité pour exécuter ce qu'elles inspirent, ou pour le leur laisser opérer sans résistance. Mais il y a une manière de les recevoir , et de n'y point tenir ; c'est de n'être point attaché à la consolation qu'elles donnent, et d'être tout

prêt à en porter la privation , quand il plaira à Dieu de les ôter.

J'aime mieux que vous veniez demain communier de ma main , à la chapelle de Notre-Dame, après la grand'messe. Bonsoir , madame. Dieu sait ce que je vous suis à jamais en lui.



CCLXXXVII.

NE POINT EXIGER D'UNE AME PLUS QU'ELLE NE
PEUT ENCORE PORTER.

A Tournai, 16 octobre 1701.

Vous me pressez , madame , de retourner voir les personnes dont je dois prendre soin ; et vous, qui m'attendez, vous ne songez qu'à vous enfuir, dès que je serai revenu. Je n'ai pas le temps aujourd'hui d'écrire à Mme d'Oisy ;

mais j'espère que vos lettres ne lui manqueront pas. Elle a du courage et de l'amitié : ces deux choses la portent au delà de ses forces. Elle croit pouvoir plus qu'elle ne peut. Ce que vous lui dites la touche ; mais son fond n'est pas encore capable de tous les sacrifices que vous lui demandez. Jésus-Christ , qui connoissoit mieux ses disciples qu'ils ne se connoissoient eux-mêmes, leur disoit ¹ : *Vous ne pouvez à présent porter ces choses.* Il leur disoit ² : *Vous serez tous scandalisés de moi cette nuit. Saint Pierre soutenoit que pour lui il n'en seroit rien. Quand même, disoit-il, tous les autres seroient scandalisés, pour moi, je ne le serai pas. Quand même il faudroit mourir avec vous, je ne vous renoncerai jamais.* Jésus-Christ insiste, et lui prédit

¹ Joan. xvi. 12. — ² Marc. xiv. 27 et seq.

qu'il le reniera trois fois , avant que le coq chante , et en effet, l'interrogation d'une servante lui fait renier son maître avec serment. Voilà l'homme , voilà ce qu'il donne, dès qu'il donne du sien, et qu'il se promet quelque force de soi.

Laissez Mme d'Oisy lire , goûter , prier , se nourrir. Il faut donner patiemment aux âmes, avant que de leur demander. Il faut qu'elles aient été nourries intérieurement de l'oraison , et avoir mis en elles un certain train d'amour, avant que de pouvoir espérer qu'elles fassent certains travaux extérieurs. Que fait la mère à son petit enfant ? elle l'allaitte et le porte. Si elle vouloit d'abord le faire marcher , il tomberoit. Quand le lait l'a fortifié , vous voyez que de lui-même il cherche à former ses premiers pas. Il faut donc attendre et porter l'enfant , pendant qu'il est encore à la mamelle. Quand

Dieu commencera à se faire sentir assez pour demander un dernier adieu au monde, ce sera le moment où il faudra aider l'âme pour cette douloureuse décision. Mille sincères compliments à la femme forte. Je vous suis dévoué sans réserve.



CCLXXXVIII.

SE METTRE EN LIBERTÉ POUR LE DEDANS ET POUR
LE DEHORS.

A Tournai, dimanche 30 octobre 1701.

Je n'ai eu, madame, aucun moment à moi, et je suis encore aujourd'hui surchargé de travail. Pardonnez mon silence; je l'ai gardé avec beaucoup de peine. Voilà mes visites finies. Je serai encore ici trois ou quatre jours ,

pour les communautés de la ville , et pour les civilités à rendre. Ainsi j'arriverai à Cambrai avant la fin de la semaine. Mais je ne vous y trouverai pas : c'est de quoi je suis bien fâché. Je ressens encore plus la cause de votre absence que votre absence même ; car je suis plus sensible à ce qui vous afflige qu'à ce qui me prive d'une grande consolation. Je vous offre tout ce qui dépend de moi ; c'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire, et si vous êtes simple , vous en userez simplement.

J'aime beaucoup en Notre-Seigneur votre bonne et chère fille : cultivez-la pour lui. Je plains votre pauvre amie , et je souhaite qu'elle puisse vous aller voir à... Je ne négligerai rien pour sa consolation ; mais je ne puis presque rien tout seul. Dieu supplée , et on ne manque de quelque chose que quand

on manque de foi. Ma santé s'est soutenue comme le beau temps. Je crains pour la vôtre les politesses et les complaisances. Mettez-vous en liberté pour le dedans et pour le dehors.



CCLXXXIX.

EXCUSES A LA COMTESSE, POUR UN OUBLI.

A Cambrai, 9 novembre 1701.

J'ai fait, madame, une faute ridicule, en oubliant de faire ce que j'avois promis à Mme la C. D... Il s'agissoit d'avoir l'honneur de vous écrire. Jugez si cette omission peut venir d'ailleurs que d'un pur défaut de mémoire. Raccommodez-moi, s'il vous plaît, avec la personne à qui j'ai manqué. Vous n'aurez pas grande peine ; car elle me paye

de mes fautes par des présents. Si ces lapins sont bons, je courrai risque d'être souvent de mauvaise mémoire. J'aurois à vous demander des nouvelles de M. le comte de Montberon, et des affaires d'Auvergne. Je voudrois aussi vous dire combien les causes de votre absence m'affligent, et combien vous devez user librement de tout ce qui est à moi. Mais je n'ai que le temps de fermer cette lettre.





CCXC.

SUR LA BIENSÉANCE DES HABITS ET DES COMPAGNIES. SUR UN MARIAGE PROJETÉ POUR UN FILS DE LA COMTESSE.

A Cambrai, 20 novembre 1701.

Je ne crois point, madame, que vous deviez vous gêner pour aller chercher les compagnies ; mais seulement qu'il ne vous convient point de reculer quand les gens vous cherchent. Pour vos habits, je ne vous demande aucune attention forcée. Contentez-vous de suivre la médiocrité et la bienséance, quand les avis d'autrui ou vos propres vues vous font penser.

Il me tarde bien de savoir l'état présent de notre mariage. Je le souhaite

autant que je puis souhaiter ce que je ne sais point s'il est de la volonté de Dieu. Mais je vous avoue que je m'affectionne pour notre beau-père. S'il compte qu'au défaut des deux cent mille francs de..., il trouvera vos biens et ceux de M. le C. de Montberon pour la sûreté du douaire, etc. , je souhaite fort qu'on prenne des mesures justes, afin qu'il ne coure pas risque de se mécompter. Pour M..., il ne peut être que très-bien reçu. Si l'affaire réussit, il sera triomphant, et vous savez combien on est d'humeur d'applaudir à ceux qui triomphent. Si, au contraire, tout va mal, je me croirai en obligation de le consoler. Quoi qu'il arrive, il mérite de grandes louanges. L'affaire est excellente, possible, bien conduite. Le cœur de M... attendrit le mien. Le malheur ajoute au mérite un nouveau lustre.

Je n'ai rien à vous dire aujourd'hui

de moi ; je ne sais qu'en dire ni qu'en penser. Il me semble que j'aime Dieu jusqu'à la folie, quand je ne recherche point cet amour. Si je le cherche, je ne le trouve plus. Ce qui me paroît vrai en le pensant d'une première vue, devient un mensonge dans ma bouche, quand je le veux dire. Je ne vois rien qui soulage mon cœur ; et si vous me demandiez ce qu'il souffre, je ne saurois vous l'expliquer. Je ne désire rien ; il n'y a rien que j'espère ni que j'envise avec complaisance. Mon état ne me pèse point, et je suis surmonté des moindres bagatelles. D'un autre côté, les moindres bagatelles m'amuse ; mais le cœur demeure sec et languissant. Dans le moment que j'écris ceci, il me paroît que je mens. Tout se brouille. Dans ces changements perpétuels, je ne sais quoi ne change point, ce me semble.

Je ne sais , madame , si l'on prend garde à Paris que sept mille livres de rentes en belles terres d'Auvergne , portables , bon an , mal an , à Paris , valent plus de deux cent trente mille francs , et même deux cent cinquante mille . Si peu qu'on y joignît de piergeries et de meubles , avec l'espérance très-solide de l'entière succession , cela ne vaudroit-il pas mieux que Mlle de... , avec cent mille écus sujets à des recherches ? Les terres d'Auvergne s'estiment communément au denier quarante , et ne se vendent guère moins . Vous n'avez pas tant besoin de revenu que d'autres , pendant la vie de M. le comte de Montberon , qui a de gros appointements de charges . Ce seroit un engagement pour garder souvent votre belle-fille auprès de vous . La mère est hors d'apparence d'avoir des enfants . Il est naturel que cette famille s'affec-

tionne à la vôtre Si le père et la mère vivent ensemble encore un peu de temps , ils verront des enfants qui les attacheront. Le péril diminuera tous les jours , et l'espérance augmentera. Sans ce péril , ces gens-là trouveroient les plus grands partis.



CCXCI.

SUR QUELQUES AFFAIRES DE FAMILLE.

A Cambrai, 24 novembre 1701.

Je ne puis m'empêcher, madame, de vous envoyer les deux lettres que j'ai reçues, l'une de M. le comte de Montberon, et l'autre de Mme d'Oisy. Vous verrez, dans l'une et dans l'autre, une candeur et une bonté touchante. Je suis ravi que le mariage ne soit point

rompu par un mécompte de la part de madame votre sœur. Le procédé de monsieur votre fils vaut cent fois mieux que toutes les fortunes les plus éclatantes. Je ne comprends rien à celui de M. de Colombines. Sa femme et lui sont-ils de concert pour vouloir chacun se remarier, en cas de mort de l'autre ?

Mandez - moi votre pensée sur ce voyage de Mme d'Oisy à Paris. Je ne le goûte point ; il n'est pas nécessaire pour remercier : elle n'a que trop son excuse. L'affaire même est trop incertaine et trop partagée , pour mériter tant de pas. S'il lui en revient quelque bonne somme, c'est ce qu'on ne pourra savoir de longtemps. Les frais du voyage seroient réels et grands ; les profits petits et incertains. Elle doit épargner les frais de son voyage à ses créanciers. Ce voyage pourroit réveiller les mauvais rapports , et les ombrages de

M. d'Oisy. Je craindrois même que ce voyage ne facilitât la prétention d'entrer chez madame. Tout cela ne me plaît point. Mais il me semble qu'on peut lui conseiller d'attendre de voir clair dans le revenant bon, et en attendant de ne parler plus d'aller remercier. Je laisserois le reste à la Providence, et j'attendrois que la grâce la disposât peu à peu à laisser tomber cette pensée. Ayez soin de notre excellente pendule : c'est à vous à la monter. Le cœur est droit et réglé, mais sec. Il faut lui donner un peu d'onction au dedans.





CCXCII.

SUR QUELQUES AFFAIRES DE FAMILLE ; S'ABSTENIR
DES RÉFLEXIONS SUPERFLUES.

A Cambrai, 15 décembre 1701.

Je vous envoie , madame , la lettre que je viens de recevoir : vous y verrez de très-bons sentiments , et un triste état ; mais Dieu sait mettre tout à profit. Mme d'Oisy eût été ravie d'aller faire la cérémonie pour Mme la maréchale de Boufflers , par rapport à vous et à Mme la comtesse de Souastre ; mais vous savez combien elle est en tutelle. Il y a des moments où sa patience paroît à bout ; mais son naturel courageux et un sentiment de religion la soutiennent. On va encore bien

loin, dit le proverbe, depuis qu'on est las.

Pour moi, je suis fort content des nouvelles que M... me donne de votre santé. Il assure que votre mal est fini, et que vous êtes en très-bon chemin. Dieu le veuille ! mais je me défie un peu de vous ; ce n'est pas sans fondement. Vous avez, par scrupule et par délicatesse, des réserves, des duplicités, des indocilités, comme d'autres en ont par intérêt. Si vous deveniez ingénue et simple sur vos besoins, je croirois que vous auriez plus sacrifié à Dieu, que si vous aviez souffert cent martyres. Tournez votre scrupule contre le retardement d'un sacrifice qui feroit tant de plaisir au cœur de Dieu. Le vrai amour hésite-t-il quand il s'agit de plaire au bien-aimé ? Vous ne lui voulez donner que des privations de soulagements dont vous avez un vrai

besoin, et qu'il ne veut point recevoir ; mais pour le sacrifice de vos réflexions superflues, de vos raisonnements subtils, de vos délicatesses d'amour-propre, de vos pratiques de propre volonté, vous savez bien que c'est ce qu'il demande, et vous le lui refusez toujours sur de beaux prétextes. Je vous demande sérieusement et absolument que vous ayez soin de vous, comme vous auriez soin de Mme la comtesse de Souastre. On dit qu'elle se porte bien, et j'en ai une sensible joie. Je prie pour elle, et je désire fort sa sanctification, aussi bien que la vôtre.





CCXCIII.

AVIS A LA COMTESSE, POUR ELLE ET POUR SA
FILLE. AVANTAGES DE L'ORAISON.

(Décembre 1701.)

Je me réjouis, madame, de l'heureux accouchement de Mme la comtesse de Souastre, et j'en remercie Dieu de tout mon cœur; mais je ne cesse point d'être en peine de votre santé. Vous avouez qu'il vous reste une petite fièvre : elle ne peut être que dangereuse dans un état d'épuisement et de langueur. Vous ne dites rien des eaux de Spa, que M. Bourdon vous conseilloit. Je vous conjure de suivre ses conseils, et de ne rien négliger pour le rétablissement de votre santé. Pour madame

la comtesse de Souastre, je lui souhaite, après sa couche , assez de santé et de calme pour pouvoir s'accoutumer un peu à suspendre les opérations extérieures, et à ne s'occuper que de Dieu dans des temps réglés. Elle sentira combien l'oraison nourrit le cœur, détache du monde, et prépare à faire en paix toutes les choses extérieures, qui sont dans l'ordre de la Providence. Vous la persuaderez mieux que personne , en lui racontant vos expériences.

Je souhaite fort pour Mme d'Oisy, qu'elle puisse aller au plus tôt vous voir : c'est lui souhaiter consolation et profit.

De plus , j'espérois qu'elle prendroit soin de vous bien gouverner pendant que madame votre fille ne peut le faire. J'espère que nous verrons avant la fête M. le comte de Montberon. Je prie l'amour qui s'est incarné, d'opérer son mystère en vous dans cette fête d'a-

néantissement, d'enfance et de vie toute cachée.



CCXCIV.

UTILITÉ DES PRIVATIONS ET DES SÉCHERESSES.

Je suis sensible à votre peine, et je comprends que les privations sont fort amères, quand on est accoutumé à sentir les dons de Dieu : mais les privations ont je ne sais quoi qui met Dieu plus avant dans le cœur, lorsqu'il semble s'éloigner. On voit bien plus facilement ce qui est sur la peau, que ce qui est dans les chairs. Les superficies sont plus apparentes, et moins réelles. Dieu ne va pas se cacher bien loin pour nous alarmer. Il n'est jamais si bien caché, que quand il se cache au fond

de notre cœur. Ce que je crains des privations, n'est pas la sécheresse et l'amertume qu'elles vous causent; car il faut souffrir pour aller tout de bon à Dieu : mais je crains ce qui cause les privations, je veux dire les petites infidélités par lesquelles vous les attirez, pour vous soulager dans vos scrupules. Si vous ne suiviez pas vos réflexions scrupuleuses, votre simplicité vous tiendrait en paix, votre paix conserveroit votre oraison, et votre oraison seroit votre vie. Tournez votre scrupule contre vos recherches scrupuleuses, qui sont des infidélités contre votre grâce.

Pour l'état de sécheresse et de privation sensible, il faut s'y accoutumer. On est trop à son aise, et on sert Dieu à trop bon marché quand il se fait sentir. Une mère caresse moins les grands enfants que les petits.





CCXCV.

S'APPLIQUER A LA MORTIFICATION INTÉRIEURE
BIEN PLUS QU'A L'EXTÉRIEURE.

A Cambrai, 5 janvier 1702.

Je reviens, madame, d'un voyage de huit jours, et je trouve ici de vos nouvelles, moins mauvaises que celles des temps passés : mais il s'en faut beaucoup que je ne sois rassuré sur votre santé. M. Bourdon¹ va vous voir, et je vous conjure, au nom de Notre-Sei-

¹ Bourdon (Aimé), médecin de Cambrai, dont il est souvent parlé dans les *Lettres spirituelles* de Fénelon à la comtesse de Montberon, naquit en 1638, et mourut le 21 décembre 1706, après avoir publié quelques ouvrages d'anatomie.

gneur , de faire , pour vous remettre , tout ce qu'il réglera. Si vous avez quelque confiance en moi, vous ne hésiterez pas à lui obéir. C'est une des plus sensibles peines que je puisse avoir, que celle de vous trouver indocile. Vous feriez encore plus de mal à votre âme qu'à votre corps, et vous résisteriez encore plus à Dieu qu'à M. Bourdon.

Vous prenez le change en cherchant à contre-temps les mortifications corporelles : ce n'est point ce que Dieu demande de vous. C'est votre imagination trop vive , et non pas votre corps, qu'il faut affoiblir. La moindre docilité contre vos scrupules vous feroit plus mourir à vous-même , que toutes les austérités. Passer par-dessus vos vains scrupules , ce seroit l'holocauste de votre cœur. Encore une fois, si vous croyez que Dieu nous ait unis en lui , je vous demande , par son amour ,

d'avoir soin de vous , et de croire le médecin.

On travaille à votre petit tableau de Moïse exposé : il sera très-joli , et le peintre réussit très-bien. Je vois avec attendrissement et complaisance , dans cet ouvrage, l'amour jaloux qui pousse aux plus affreuses extrémités ceux qu'il veut sanctifier , et qui sacrifie en apparence celui dont il veut faire de si grandes choses. C'est ainsi qu'il traite ses favoris : voilà le fondement de ses ouvrages.

J'écirai au plus tôt à notre bonne et digne *pendule*.

Je ferai volontiers tout ce que voudra votre amie ; mais il faudra prendre un temps où vous serez en tiers : autrement nous serions fort embarrassés. Je l'estime et l'aime en Notre-Seigneur de plus en plus. Mon Dieu, qu'il me tarde de vous voir ! Quand sera-ce ?



CCXCVI.

IL REDEMANDE A LA COMTESSE LE TRAITÉ DE
L'EXISTENCE DE DIEU, ET LUI RECOMMANDE LE
SOIN DE SA SANTÉ.

A Cambrai, 6 janvier 1702.

Je vous supplie, madame, d'avoir la bonté de me renvoyer l'écrit que je vous ai donné pour monsieur votre fils, où j'ai ramassé diverses preuves de la Divinité, tirées de l'art qui éclate dans toute la nature. J'aurois besoin de le revoir. Vous n'en avez aucun besoin présentement. M. le comte de Montberon pourra me l'apporter à son retour.

Au nom de Dieu, ayez soin de vous. Je ne vous demande point des soins extraordinaires : je souhaite seulement

que vous ayez la pleine volonté de faire pour vous ce que vous feriez pour une autre, et de vous laisser sans réserve à la décision du médecin ; après quoi vous suivrez ce dessein sans vous gêner, suivant que vous en aurez la lumière en chaque occasion.

Je prie Dieu qu'il vous délivre d'un certain zèle, qui n'est pas moins contraire à votre grâce, qu'à votre foible santé.



CCXCVII.

PROPORTIONNER LES PRATIQUES DE PIÉTÉ AUX
FORCES DU CORPS.

A Cambrai, 18 janvier 1702.

Je comprends bien, madame, qu'il ne faut songer qu'à vous consoler et qu'à vous guérir ; mais quel moyen de

le faire, si vous vous abandonnez toujours à vos ferveurs et à vos scrupules, aux dépens de votre foible santé? Combien de fois m'avez-vous promis des merveilles! C'est toujours à recommencer, et en recommençant vous vous poussez à bout. J'ai le déplaisir de vous voir tuer votre corps, et faire languir votre âme, contre le véritable attrait de votre grâce. Puisque vous êtes persuadée que Dieu veut que vous me croyiez, pourquoi ne me croyez-vous pas? Pourquoi ne faites-vous point de scrupule de passer au delà des règles que je vous ai données, pendant que vous en faites à tout moment sur des riens qui vous troublent? Que peut-on faire de solide, quand le fondement de la docilité manque? Vous me faites entendre que vous avez souffert, parce que je n'ai pas continué à vous confesser, et que vous avez remarqué en moi une

répugnance pour vous donner ce secours. Souffrez que je vous représente que , quand on croit qu'une liaison est de Dieu comme vous supposez la nôtre, il faut s'éclaircir simplement, et ne vouloir jamais deviner. Toute mon hésitation ne regardoit que M. le comte de Montberon , par rapport à la cour et au public. Si vous m'eussiez ouvert votre cœur sur votre désir, je vous aurois répondu que de ma part je n'avois aucune mesure à garder pour vos confessions, et que toute ma pente étoit de vous donner les secours nécessaires. C'eût été à vous à prendre vos mesures du côté de M. le comte de Montberon. Quand on veut pénétrer, au lieu de demander ingénument, on devient ingénieux à se peiner soi-même , et la délicatesse se tourne en gêne d'esprit. Vous m'avez assez déclaré qu'Arras n'est point le lieu où votre cœur est au

large, et que votre paix intérieure ne se trouvoit qu'à Cambrai. Cependant vous êtes partie sans m'avoir consulté. Je comprends bien que certains embarras....¹.



CCXCVIII.

DÉFIANCES DE LA COMTESSE SUR LE ZÈLE DE SON
DIRECTEUR. ABANDON SIMPLE ET ABSOLU AUX
OPÉRATIONS DE LA GRACE.

A Cambrai, 27 janvier 1702.

Ne croyez pas, je vous conjure, madame, que votre lettre m'ait fait d'autre peine que celle de prendre part à ce qui vous afflige. Vos défiances sur mon zèle pour vous vous ont coûté

¹ La fin de cette lettre manque.

beaucoup de travail d'esprit, et vous pouvez juger par là de vos délicatesses. En vérité, je n'ai jamais eu qu'une véritable pente à faire tout ce qui pourroit vous être bon, et je n'ai été retenu que par des égards pour votre situation. Puisque votre mal ne vous permet pas d'aller en carrosse, il faut demeurer tranquille à ... , jusqu'à ce que vous soyez en état de marcher. Alors ne vous gênez en rien pour la dépense : vous n'en ferez ici aucune de sensible au-dessus de celle que votre domestique y fait déjà. Vous pourrez vous servir de la raison de votre santé, qui n'est que trop bonne, pour ne sortir point. Vous aurez même des chevaux et un carrosse de céans à vos ordres. De plus, vous pouvez compter sur telle somme qu'il vous plaira, sans que personne en sache rien. Il n'y aura aucune exception. Vous me payerez à votre

très-grande commodité. Vous ne répondez rien à tout cela , et vous devriez bien répondre simplement. Vous devriez faire un vrai scrupule d'être si réservée , puisque vous êtes convaincue que Dieu veut de l'ouverture et une entière simplicité. Comment auriez-vous la paix pendant que vous résistez à Dieu ?

M. Bourdon m'a soulagé le cœur , en me disant que les remèdes qu'il vous a conseillé de prendre , en attendant les eaux , peuvent avancer beaucoup votre guérison , et qu'elle sera achevée par les eaux prises au mois de juin.

Votre amie est bonne , et s'affermit dans ses bons désirs. Ses croix sont grandes ; mais il les lui faut aussi grandes qu'elle les a. Il n'y a que Dieu qui sache bien prendre la mesure à chacun de nous. Vous en prendriez trop en un sens , et trop peu en un autre ; trop sur

votre santé et sur votre courage naturel, mais trop peu sur votre délicatesse : toutes ces mesures sont fausses. Il n'y a qu'à laisser faire Dieu. C'est profondément couper dans le vif, que de ne retenir rien de ce qu'il ôte, sans vouloir retrancher ce qu'il ne retranche pas. Ce qu'on y ajoute n'est pas un retranchement véritable ; c'est, au contraire, une recherche déguisée : car c'est pour se donner une vie fine et cachée, qu'on pratique une mort extérieure et consolante.

Je ne saurois vous rien dire de moi, car très-souvent je n'en sais pas de grandes nouvelles. Quand j'en cherche, j'en trouve de fort tristes. Je suis fort occupé de détails d'affaires, et de lettres à écrire. Les heures et les jours coulent en paix sèche, avec un certain soulagement de me sentir bien loin du monde. Dieu vous fasse simple et petite !



CCXCIX.

SUIVRE AVEC SIMPLICITÉ LES OUVERTURES QUE
DONNE LA PROVIDENCE.

A Cambrai, 4 février 1702.

Je vous envoie, madame, une lettre de votre amie. En vérité, elle est en bon chemin, et son cœur est trop droit pour n'être pas agréable à Dieu. J'espère que nous la verrons telle que ces bons commencements la promettent. J'irai la voir un de ces jours. Sa santé n'est pas bonne. Comment va la vôtre ? Ne pourriez-vous pas m'en mander simplement l'état, ou prier Mme la comtesse Souastre de le faire ? J'attends le retour de M... pour en savoir la vérité. Dieu soit avec vous ! Je voudrois

bien vous voir, et je voudrois que vous voulussiez simplement tout ce que vous pourriez vouloir là-dessus. Quand il ne tiendra point à vous que cela n'arrive, je m'accommoderai de tout dans l'ordre de Dieu. Ce que Dieu empêche est bien empêché ; mais ce que nous empêchons, faute d'être assez simples, est un dérangement de sa providence, qui ne peut causer que du trouble et de l'imperfection. Encore une fois, Dieu soit avec vous, et rien en vous que son seul esprit !

J'ai été fâché de ne pas voir dans la promotion ¹ M. le C. de... M. le M. de... y mériterait une place ; mais il y a de ses aînés qu'on veut bien traiter, et qu'on a laissés comme lui.

¹ Le Roi venoit de faire une promotion de dix-sept lieutenants généraux, cinquante maréchaux de camp, etc. Voyez le *Journal de Dangeau*, 29 janvier 1702.



CCC.

SUIVRE AVEC SIMPLICITÉ ET SANS SCRUPULE LES
AVIS DU MÉDECIN.

A Cambrai, 15 février 1702.

Je crains, madame, autant que je le dois, de vous fatiguer en l'état où vous êtes; mais je ne puis m'empêcher de vous représenter l'obligation de conscience où vous êtes, de renoncer à la consolation d'aller à l'église les jours ouvriers. On assure que vous y allez deux fois chaque jour, et M. Bourdon ne hésite pas à croire que vous ne pouvez point ces jours-là descendre de votre appartement, ni même sortir de votre lit. Je ne puis douter ni de l'habileté très-grande, ni de la piété sin-

cère et exacte de M. Bourdon. Il ne raisonne point sur votre rapport : ainsi vous ne devez pas craindre de vous être flattée en lui rapportant l'état de votre santé. Il ne décide que sur ce qu'il a vu, et sur les faits dont personne ne peut douter. De plus, quand même vous vous tromperiez en exagérant vos maux, et que M. Bourdon, trompé par vous, vous tromperoit à son tour, et vous dispenseroit d'aller à l'église les jours ouvriers sans nécessité, vous devriez suivre sans scrupule sa décision. Il ne s'agit que d'une chose qui n'est pas de précepte dans l'Eglise, et vous ne commettriez pas le plus léger péché véniel en obéissant. D'ailleurs, je suis votre pasteur, et je vous connois beaucoup plus que la plupart des pasteurs et des directeurs ne connoissent les âmes qu'ils conduisent. Je prends entièrement la chose sur moi devant

Dieu. Quand même vous croiriez voir clairement que vous vous êtes flattée, et que vous êtes cause que M. Bourdon vous flatte dans sa décision, vous devriez vous défier de votre fond scrupuleux. Ne vaut-il pas mieux obéir à votre médecin très-habile, à votre époux très-pieux, à votre pasteur qui vous connoît à fond, et qui ne veut point engager témérairement sa conscience ? Autrement, à force de vouloir assurer votre conscience, vous l'exposerez par présomption au plus grand péril ; car vous préférerez votre propre sens à l'ordre de Dieu, et à l'autorité légitime de tous les supérieurs que la Providence vous a donnés pour votre conduite. Que répondriez-vous à Dieu s'il vous disoit : Vos supérieurs ont décidé ; vous leur avez représenté toutes vos raisons ; ils les ont pesées ; ils ne les ont pas crues suffisantes pour vous lais-

ser aller à l'église. Vous avez persisté à désobéir ; vous avez préféré vos scrupules à l'obéissance et à la docilité ; vous vous êtes tuée vous-même par indocilité. Vous auriez été déchargée à mon jugement, quand même vous auriez manqué à garder le précepte, ne le faisant qu'après avoir représenté toutes vos raisons, et par pure obéissance à vos supérieurs, qui ne les ont pas jugées bonnes ¹.

¹ On n'a point trouvé la suite de cette lettre.





CCCI.

CRAINTES ET DÉLICATESSES DE LA COMTESSE SUR
LE ZÈLE DU PRÉLAT A SON ÉGARD.

A Cambrai, 13 mars 1702.

Mme d'Oisy me fit comprendre hier confusément et à la hâte, quand j'allois prêcher, ce que je n'avois pas encore compris. En vérité, madame, j'en ai le cœur pénétré. Je ne raisonne point pour savoir si votre peine est bien fondée ; je commence par me donner un tort infini, et je ne songe qu'à partager du fond de mon cœur à la peine du vôtre. Mais Dieu m'est témoin que je n'ai jamais cru vous manquer en rien. Je ne le dis ni par politesse, ni par envie de vous consoler. Il sait que rien

ne pourroit me faire dire ce que je ne croirois pas exactement vrai. Mais laissons tout le passé, et ne regardons que le présent. Supposons que je vous aie manqué : est-ce une bonne raison pour faire à Dieu ce que je vous ai fait, et pour lui manquer comme je vous ai manqué ? Voulez-vous que Dieu soit aussi mécontent de vous, que vous l'êtes de moi ? Vous croyez que Dieu veut que je vous aide à le servir et à faire sa volonté : je suis prêt à le faire ; je m'y offre de toute l'étendue de mon cœur. Dieu voit que je ne saurois aimer en lui une sœur plus cordialement, et que je donnerois ma vie pour vous ; il voit combien vos peines m'affligent, et à quel point je souhaite de les guérir.

Prenez-moi tel que je suis, sec, rebutant, irrégulier, négligent, manquant d'attention et de délicatesse. Je veux me corriger pour vous, et l'envie de

bien faire à votre égard me redressera. Mais enfin, regardez en moi, non mes défauts naturels, mais le dessein de Dieu, dont je ne suis que le vil et indigne instrument. Mes défauts serviront plus que mes bonnes qualités à vous rendre telle que Dieu vous veut. Je suis tout propre à vous faire mourir à vous-même par ma sécheresse. Votre délicatesse excessive a besoin de mes irrégularités et de mes négligences. Si vous cherchez à satisfaire votre goût, vous manquez à Dieu. Si vous ne cherchez que Dieu seul, il faut me regarder d'une vue de pure foi, et sacrifier toutes les délicatesses de votre amour-propre. Encore une fois, Dieu veut que je vous aide, et je veux vous aider. Ne vous serviriez-vous pas d'un Arabe ou d'un Chinois, si Dieu vous le donnoit pour guide?

Je n'ai aucune peine à vous confes-

ser ; je vous donnerai avec plaisir le temps nécessaire. En vous offrant ce secours, je ne crois vous rien offrir. Ne me comptez pour rien ; mais voyez ce que Dieu demande, et ne lui opposez pas vos délicatesses. C'est aux siennes que toutes les vôtres doivent céder. Ce que je vous demande pour la paix de votre cœur, et pour l'accomplissement des volontés de Dieu sur vous, c'est que vous reveniez ici dès le moment que votre santé vous le permettra. Je souffre beaucoup d'une très-opiniâtre douleur de dents depuis près de trois semaines ; mais rien ne m'empêchera de vous aller voir, si vous me laissez espérer que ma visite vous sera utile et consolante. Au nom de Dieu, madame, ne lui résistez pas pour vous priver d'un secours auquel il veut vous assujettir.





CCCII.

RECEVOIR AVEC RECONNOISSANCE LES DONS DE
DIEU, QUEL QUE SOIT LE CANAL PAR OÙ IL LES
COMMUNIQUE.

A Cambrai, 18 mars 1702.

Quoique votre réponse, madame, ne me donne pas tout ce que je souhaite, elle ne laisse pas de me faire sentir une véritable joie. Vous voyez ce que Dieu demande de vous : voudriez-vous le lui refuser ? Vous voyez que ce qui résiste en vous à l'attrait de grâce, n'est qu'une délicatesse d'amour-propre : oseriez-vous opposer aux miséricordes de Dieu les raffinements de l'orgueil et les recherches les plus subtiles de vous-même ? Vous, madame, qui faites tant de scrupule d'une pensée involon-

taire, et par conséquent très-innocente ; vous qui vous confessez si souvent pour les choses qui ne méritent aucune confession, ne vous ferez-vous aucun scrupule, et ne vous confesserez-vous point d'avoir résisté au Saint-Esprit pendant une année, par une délicatesse d'amour-propre, qui rejette les dons de Dieu, à moins qu'ils ne viennent par un canal propre à vous flatter ?

Eh ! qu'importe quand vous recevriez les dons de grâce comme les pauvres mendiants reçoivent du pain ? Ces dons n'en seroient que plus purs et plus précieux. Votre cœur n'en seroit que plus digne de Dieu, s'il attiroit par son humilité et par son anéantissement le secours que Dieu lui prépare. Est-ce ainsi que vous vous désappropriiez de vous-même ? est-ce ainsi que vous regardez l'instrument de Dieu en pure foi ? est-ce ainsi que vous mourez à

toute vie au dedans de vous-même ? A quoi vous servent les lectures sur l'amour le plus pur, et vos oraisons fréquentes ? comment pouvez-vous lire ce qui condamne le fond de votre cœur ? Non-seulement l'intérêt propre, mais l'intérêt d'un orgueil raffiné vous domine jusqu'à vous faire rejeter le don de Dieu, parce qu'il ne vous vient pas d'une manière à contenter votre délicatesse. Comment pouvez-vous faire oraison ? Qu'est-ce que Dieu dit dans le silence amoureux de l'âme ? il ne demande que mort, et vous ne voulez que vie propre. Lui pourriez-vous dire dans l'oraison : Je ne veux de votre grâce, qu'à condition que vous la ferez passer par quelqu'un à qui je n'arrache rien, et qui contente la vaine délicatesse de mon cœur ? Lui oseriez-vous dire : Je suis jalouse ? Ne vous répondrait-il pas : Et moi, je suis jaloux ; mais la jalousie

n'appartient qu'à moi seul, et c'est à la mienne qu'il faut sacrifier la vôtre ? O mon Dieu ! ramenez ce cœur ; montrez-lui l'horrible danger de cette tentation. Rendez-la jalouse pour vous, et non pour elle ; ôtez-lui ces indignes délicatesses pour elle, et donnez-lui toutes celles de votre pur amour.

Mes dents ne me tourmentent plus. J'irai bientôt vous voir, et je compte qu'ensuite vous viendrez ici. Je loue Dieu de ce que le mal est découvert ; la découverte est la guérison. Ne vous troublez point, mais soyez simple et petite. Abandonnez-vous à Dieu avec confiance.





CCCIII.

IL LA FÉLICITE SUR LA SIMPLICITÉ AVEC LAQUELLE
ELLE A DÉCOUVERT SES PEINES INTÉRIEURES,
ET L'EXHORTE A REPRENDRE AVEC CALME SES
EXERCICES ORDINAIRES.

A Cambrai, 30 mars 1702.

Votre lettre, madame, me donne une
des plus sensibles consolations dont je
sois capable. J'y vois renaître dans vo-
tre cœur les principes de grâce, qui
étaient comme étouffés par la peine
d'esprit. C'est l'enfant qui revient à sa
mère et qui la reconnoît. Béni soit celui
qui rend la paix à ses enfants ! Ma joie
présente vous répond de ma bonne in-
tention passée. Je ne rappelle point le
passé pour me justifier, mais seulement
pour vous épargner une peine à vain-

cre; je veux dire celle de croire que j'ai bien voulu vous abandonner dans votre besoin. Donnez-moi tous les autres torts que vous croirez me devoir donner; mais, au nom de Dieu, ne me donnez jamais celui d'avoir voulu vous refuser le secours que vous me demandiez. Mon intention n'a jamais été que de faire pour vous tout ce que votre besoin et mon attachement pouvoient demander. N'y pensons plus, et reprenons avec simplicité, en parfaite union de cœur, tout ce que la tentation a interrompu. *Vous marchiez si bien, dit l'apôtre aux Galates ¹ : vous auriez arraché vos yeux pour me les donner. Qui est-ce qui vous a enchantés, afin que vous n'obéissiez plus à la vérité?*

Ne vous étonnez point que vos peines se réveillent, et vous ébranlent.

¹ Galat. iv. 15; v. 7.

C'est une croix qu'il faut porter patiemment comme les autres. Elle diminuera chaque jour, si vous ne la grossissez point en vous l'exagérant à vous-même, et si vous rentrez avec foi dans vos lectures et dans votre oraison. C'est là que vous trouverez tout ce qui vous manque. Il faut remettre peu à peu votre cœur flétri et resserré, comme on remet peu à peu un malade, en l'accoutumant par un régime presque insensible aux aliments solides, dont sa langueur l'avoit privé.

Notre *pendule* est excellente ; elle m'édifia et me contenta infiniment, quand je la vis dans votre cabinet. Je ne saurois la blâmer de m'avoir tout dit sur les lettres. Je n'en dirai jamais rien à votre amie ; et ce que je sais est comme si je ne le savois pas. Je n'en ferai aucun usage que pour me corriger, et pour agir avec plus d'attention,

si je le puis, et si vous le voulez. Il me tarde de vous voir ici. J'espère que j'en aurai la joie, si vous avez bien soin de votre santé pour pouvoir revenir d'abord après Pâques. En attendant, prenez quelquefois le bon saint que vous avez tant aimé. Je ne saurois croire qu'il soit hors de votre cœur. Il vous parlera mieux que moi, et en faisant sa paix, il fera la mienne. Il n'est pas sec et irrégulier comme moi : vous ne sauriez tenir contre lui. Il vous renouvellera en Notre-Seigneur, en vous faisant sentir l'onction de l'esprit de Dieu.





CCCIV.

SUR LE COMBAT DE LA PARTIE INFÉRIEURE DE
L'ÂME CONTRE LA PARTIE SUPÉRIEURE.

A Oisy, 6 avril 1702.

Je ne saurois, madame, assez louer Mme la comtesse de Souastre, qui m'a apporté vos deux lettres. La seconde avoit besoin de la première pour me consoler. On ne peut vous plaindre plus que je le fais, ni être moins en peine de votre état. Les deux personnes que j'aperçois en vous ne m'étonnent point. Chacune parle sa langue naturelle : il faut que l'une cède à l'autre, c'est de quoi je ne saurois douter. Les sentiments et les discours de la personne révoltée ne sont pas de votre

véritable fond. L'autre personne est la véritable qui veut ce qu'elle pense et ce qu'elle dit. Vous le voulez lors même que vous ne croyez plus le vouloir, et vous ne voulez ni ne croyez jamais ce qui passe par l'imagination et par le sentiment de cette autre personne, qui assure tout ce qu'elle sent et imagine. Il n'y a que l'expérience des peines intérieures qui donne la clef de ce mystère. Encore une fois, je suis très-sensible à votre peine, mais nullement en doute de ce que Dieu veut et fait en vous. Je vous réponds de votre cœur, et je suis sûr de sa fidélité uniforme dans toutes ces variétés apparentes.

Je vais savoir de M. Bourdon le temps précis où vous pourrez nous revenir voir. Dieu sait quelle sera ma joie. Je retarderai mon départ le plus que je pourrai, pour avoir l'honneur de

vous entretenir à Cambrai avant mon départ. Demandez à notre bon saint, qu'il vous obtienne la paix et l'élargissement de votre cœur. Unissez-vous, je vous conjure, à mes intentions pour l'œuvre de Dieu en vous. Notre visite se passa gaiement ; mais elle eût été bien plus jolie, si chacun n'eût pas senti que vous y manquiez. Notre bonne *pendule* est toute d'or : rendez-lui tous les secours qu'elle vous donne.





CCCV.

SUIVRE AVEC SIMPLICITÉ L'ATTRAIT DIVIN.

A Cambrai, 12 avril 1702.

M. Bourdon, que j'ai entretenu depuis son retour d'Arras, pense que vous pourriez, madame, revenir ici la semaine de Pâques, c'est-à-dire avant le dimanche de *Quasimodo*. Mon Dieu, que je serois aise de vous y voir avant mon départ ! S'il ne falloit que le différer un peu pour vous attendre, je n'y manquerois pas : mais j'espère que vous viendrez dans ce temps que M. Bourdon propose. Si vous ne venez point dans ce temps-là, il croit qu'il faudra retarder d'un mois votre retour. C'est sur quoi je conjure Mme la comtesse

de Souastre de prendre des mesures justes ; car je ne me fie à vous , madame , qu'à demi sur ce chapitre. J'espère qu'elle examinera vos forces , pour décider du parti à prendre. J'avoue que je crains un peu le long séjour que vous feriez ici toute seule , si vous veniez tard ; mais d'un autre côté , je serois ravi de vous voir dans votre place naturelle et de vocation , et de vous entretenir avant mon départ. Si vous ne voulez point m'écrire là-dessus , du moins faites-moi mander toutes choses par Mme la comtesse de Souastre.

Je sais que vous n'irez point du tout à l'église pendant ces fêtes. Je m'en réjouis , car c'est une précaution nécessaire pour la vie de votre corps , et Dieu permet ce besoin pour en tirer la mort de l'esprit. J'irai à l'église pour vous , et ne cesserai point de vous y

porter devant Dieu, pour lui demander la paix du cœur, dont vous avez un si grand besoin. *Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon* ¹. Toutes vos peines ne viennent que de résistance et de travail d'esprit contre la simplicité de l'attrait divin. *Qui est-ce qui a résisté à Dieu, et qui a eu la paix* ²? Ce trouble est un trait de la miséricorde, qui veut subjuguier votre cœur. Cédez, et la paix sera sur vous. Je la demande; demandez-la de votre côté. Que notre bonne et chère *pendule* se joigne à nous dans cette demande. Trois, assemblés en foi au nom du Seigneur ³, lui feront violence, et il ne pourra pas nous refuser. J'en ai la foi; ayez-la aussi : mais dites-le de plein cœur au maître, et puis ne vous écoutez plus.

¹ Act. ix. 5. — ² Job. ix. 4. — ³ Matth. xviii. 29.

Je donnerois ma vie pour vous voir dans cette bienheureuse paix, où Dieu règne seul. Amen, amen.

Je ne saurois guère partir d'ici avant le 27 de ce mois ; mais je serai alors fort pressé de le faire.



CCCVI.

NOUS CONFIER EN DIEU MALGRÉ NOS INFIDÉLITÉS ;
UNION DES AMES EN DIEU ; SE CONDUIRE EN
TOUT PAR LES VUES DE LA FOI.

A Cambrai, 17 avril 1702.

Je suis véritablement affligé, madame, du fâcheux contre-temps du passage de Mme la maréchale de Boufflers : mais je ne puis m'empêcher d'entrer dans la pensée de M. le comte de Montberon et de M. Bourdon. Si

vous arriviez ici dans le temps de ce passage, vous auriez, outre la fatigue de votre voyage, les peines, les inquiétudes, et les assujettissements, que votre naturel rendroit inévitables. En voilà plus qu'il n'en faudroit pour vous faire tomber dans un mal qui pourroit être incurable. D'ailleurs, ce temps étant une fois passé, M. Bourdon n'oseroit vous faire partir. Je lui ai dit tête à tête tout ce que je pouvois lui dire discrètement, pour l'engager à vous faire partir, dès que Mme la marchale sera passée. Il ne croit pas qu'il lui soit permis de vous mettre dans un si évident péril. Voilà donc la Providence qui décide absolument, et nous n'avons plus qu'à l'adorer en paix. Ce qu'il y a de bon, c'est que ma course ne peut être longue, parce que je suis engagé à revenir pour le concours à la Pentecôte au plus tard. En attendant,

malgré mes embarras de visites , je vous écrirai souvent : du moins je le ferai toutes les fois que j'aurai des occasions sûres par Cambrai. A mon retour , j'espère que nous aurons ici Mme la duchesse de Mortemart , qui viendra aux eaux. Je serai ravi que vous puissiez faire connoissance : vous en serez bien contente et bien édifiée. En attendant, je vous recommande à Dieu et à notre bonne *pendule*.

Ne vous défiez jamais de l'ami fidèle qui ne nous manque point, quoique nous lui manquions si souvent. Je suppose toutes les infidélités imaginables en vous, et je mets tout au pis aller : hé bien ! que s'ensuit-il de là ? Si vous avez manqué à Dieu en vous éloignant d'ici , il n'y a qu'à ne plus lui résister, et qu'à rentrer dans votre place. Dieu n'est pas comme les hommes , dont la vaine délicatesse se tourne en dépit et

en indignation sans retour. Quand vous auriez manqué à Dieu cent et cent fois, revenez sincèrement, cessez de lui résister; aussitôt il vous tend les bras. C'est lui-même qui vous a prévenue de miséricorde, et qui a mis dans votre cœur le désir de retourner vers lui. Comment ne recevrait-il pas avec bonté un sentiment de votre cœur que sa bonté même y a formé?

Que craignez-vous, ô âme de peu de foi? Vous serez seule, il est vrai, cinq ou six semaines : mais est-ce être seule que d'être avec Dieu? Quand il nous unit à quelque créature, et nous assujettit à cette union, il faut y être attaché non par espérance en la créature, mais par pure fidélité à Dieu, qui veut se servir de cet instrument. Mais tout consiste à ne résister point à cet ordre de Dieu, et à le suivre avec petitesse. Désirez la chose, cessez d'y

résister intérieurement ; tout est fait. Dieu n'a pas besoin de la présence sensible , pour tirer le fruit des unions qu'il opère ! la seule volonté suffit. On demeure uni , la mer entre-deux : on est intimement en société dans le sein de celui qui ne connoît aucune distance des lieux, et qui anéantit toutes les distances par son immensité. On se communique, on s'entend, on se console, on se nourrit, sans se voir et sans s'entendre. Dieu prend plaisir à suppléer tout. Est-on ensemble sans correspondre de cœur, et sans acquiescer à l'union que Dieu veut ? on s'agite, on se dessèche, on s'épuise, on dépérit, et la paix fuit d'un cœur qui résiste à Dieu. Est-on à mille lieues les uns les autres, sans espérance de se voir ni de s'écrire ? la seule correspondance de volonté détruit toutes les distances : il n'y a point d'entre-deux entre des vo-

lontés dont Dieu est le centre commun. On s'y retrouve, et c'est une présence si intime, que celle qui est sensible n'est rien en comparaison. Ce commerce est tout autre que celui de la parole. Les âmes mêmes qui sont dans cette union, sont souvent ensemble sans pouvoir se résoudre à se parler. Elles sont trop unies pour parler, et trop occupées de leur vie commune pour se donner des marques d'attention. Elles sont ensemble une même chose en Dieu, comme sans distinction : Dieu est alors comme une même âme dans deux corps différents.

Demeurez donc, madame, en paix dans le lieu où Dieu vous retient, mais que votre cœur soit tout entier où il vous appelle. La paix ne dépend que de la non-résistance de la volonté. Reprenez doucement vos anciennes lectures; remettez-vous en commerce

avec votre bon et ancien ami saint François de Sales. Faites comme une personne convalescente. Il la faut nourrir d'aliments délicats, et lui en donner peu et souvent : c'est une espèce d'enfance. La lecture ramènera peu à peu l'oraison ; l'oraison élargira le cœur, et rappellera la familiarité avec l'Époux. Laissez faire Dieu : unissez-vous, je vous conjure , à mes intentions. Pour moi, je vous porterai devant Dieu partout où j'irai, et vous me serez partout présente en foi. Je ne saurois douter sur votre retour, et sur les desseins de Dieu ; mais ne résistez pas. Continuez à vous ouvrir bonnement et simplement à votre chère fille. Je lui donne puissance pour vous consoler et soutenir , en attendant mon retour. C'est l'Esprit consolateur qui fait par lui-même tout ce qu'il lui plaît. Rien de tout ce qu'il ne fait pas dire, n'est pa-

role de vie : ce qu'il fait dire, par quelque bouche que ce soit, se fait sentir, et opère jusqu'au fond de l'âme : c'est la voix toute-puissante du Créateur. Un mot dit tout et fait tout : les plus solides discours ne disent et ne font rien. O qu'il me tarde de vous revoir ! mais sans impatience. Dieu soit avec vous. Amen, amen.



CCCVII.

NE POINT ENTRETENIR VOLONTAIREMENT LES PEINES
INTÉRIEURES. ENTREVUE DE FÉNELON ET DU
DUC DE BOURGOGNE.

A Cambrai, 26 avril 1702.

Je vous envoie, madame, deux lettres de votre amie. Elle étoit ici avant-hier, toujours en grande impatience de votre

retour. Je ne l'attendrois pas moins impatiemment qu'elle, si je ne devois partir après-demain. J'aimerois pourtant beaucoup mieux, pendant mon absence, vous savoir à Cambrai qu'à Arras. Donnez-moi de vos nouvelles, comme j'espère vous donner des miennes. Le temps de mes visites est si peu à moi que je ne saurois vous répondre de faire, dans cette agitation continue, tout ce que je voudrois pour votre consolation; mais au moins je ne perdrai aucun moment de libre, et lors même que je ne pourrai vous écrire, je vous porterai devant Dieu au fond de mon cœur.

Votre dernière lettre m'a rempli de joie. J'en avois besoin, et vous m'avez bien soulagé le cœur, en m'apprenant ce que Dieu rétablit dans le vôtre. Quand vous souffrirez la peine intérieure, comme on souffre la fièvre ou

la colique, sans la causer ni l'entretenir volontairement, votre peine sera modérée, et se tournera à profit. Le bon saint, auquel je vous ai renvoyée, aura soin de vous jusqu'à mon retour. Je le prie de garder votre cœur, et de ne le laisser plus échapper. J'espère que notre bonne *pendule*, qui est toute d'or, vous ramènera ici vers le 15 du mois prochain. Pour votre santé, je n'en suis nullement en peine, pourvu que votre esprit soit simple et paisible. Soyez donc, je vous en conjure, telle que Dieu vous veut.

J'ai vu aujourd'hui, après cinq ans de séparation, M. le duc de Bourgogne¹; mais Dieu a assaisonné cette consolation d'une très-sensible amertume, en voyant... Je n'ai aucun plaisir qui ne

¹ Voyez quelques détails sur cette entrevue dans une lettre latine de l'abbé de Chanterac au cardinal Gabrielli.

porte avec lui sa croix. Revenez dans votre place où Dieu vous attend : il me tarde de vous retrouver. Au reste, je vous conjure de rendre à notre *pendule* ce qu'elle vous donne. Ayez soin de son avancement. Dieu soit avec vous et avec elle. Amen, amen.



,CCCVIII.

SUR L'ENTREVUE DE FÉNELON AVEC LE DUC
DE BOURGOGNE.

A Cambrai, 27 avril 1702.

Je n'ai vu M. le duc de Bourgogne qu'en public, et un petit quart d'heure. Ce qui me paroît un adoucissement n'en est pas un ; mais il faut prendre chaque chose comme elle vient, et se laisser sans réserve à la Providence. Je

ne vous remercie point, madame, de tout ce que vous pensez là-dessus ; je suis au delà de tout compliment avec vous. Je pars, et je n'ai pas un moment pour répondre à Mme la comtesse de Souastre. J'espère de la trouver ici avec vous à mon retour, et d'aller ensuite la voir à Vendegies pendant l'été.



CCCIX.

SUR L'ENTREVUE QU'IL A EUE AVEC LE DUC DE
BOURGOGNE. LA PAIX INTÉRIEURE INCOMPA-
TIBLE AVEC LA RÉSISTANCE A L'ATTRAÏT DIVIN.

A Valenciennes, 3 mai 1702.

La révérence que j'ai faite à M. le duc de Bourgogne n'est pas, madame, ce que vous croyez : il s'en faut bien que ce ne soit un véritable adoucisse-

ment de mes affaires ; mais il faut demeurer en paix. Demeurez-y aussi , puisque Dieu vous y met. Vous voyez comment Dieu vous ménage. Dès que vous résistez à votre attrait , le trouble suit la résistance ; dès que la résistance cesse, la paix revient. Peut-on voir rien de plus sensible ? C'est la colonne de nuée le jour , et de feu la nuit , qui conduisoit les Israélites. Gardez donc votre paix , et que votre paix garde votre cœur.

Nourrissez-vous de bonnes lectures , pour rappeler l'oraison. Surtout soyez simple et ouverte. Défieez-vous de votre délicatesse , qui est pour vous le plus dangereux écueil. Il ne faut plus connoître qu'une seule délicatesse , qui est celle de Dieu : il est juste qu'il soit délicat et jaloux. Notre partage doit être la simplicité toute pure, et la fidélité à la grâce. Je vous recommande

Mme d'Oisy ; elle a grand besoin de votre secours. Son attachement, sa confiance et sa situation méritent tous vos soins, quand vous serez à portée de les lui donner. Je suis plein de zèle et de vénération pour notre bonne *pendule*. *Que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment humain, garde votre cœur et votre esprit en Jésus-Christ*¹.



CCCX.

IL ANNONCE A LA COMTESSE QU'IL A PROMIS AU
COMTE, SON ÉPOUX, DE LA CONFESSER.

A Tournai, 11 mai 1702.

M. le comte de Montberon m'a demandé, madame, de votre part, que

¹ Philip. iv. 7.

je m'engageasse à vous confesser, quand vous en auriez besoin. J'ai répondu un oui tout simple, et sans façon, de très-bonne grâce. Voyez combien je suis honnête homme. Vous voilà en liberté à cet égard, et il ne tiendra pas à moi que vous ne donniez à votre cœur toute la paix dont il a besoin. Il me tarde de vous savoir à Cambrai, comme le poisson dans l'eau. Je souhaite fort que la chère *pendule* vous y tienne un peu compagnie. O que je lui sais bon gré de tout ce qu'elle a fait pour vous ! Dieu le lui rende avec usure !

On dit que Mme d'Oisy a été à Arras. Elle sera bien dans ses affaires, quand elle vous aura à Cambrai. Je suis fâché de ce que monsieur son frère s'en retourne si promptement. Je n'ai fait jusqu'ici que des débauches dans la ville de Tournai. Je vais demain visiter les villages. M. le comte de Mont-

beron vous dira tous nos excès scandaleux.



CCCXI.

C'EST DANS LA PRIVATION DES DOUCEURS SENSIBLES
QUE L'ON ACQUIERT LA VERTU SOLIDE.

A Vezon, 13 mai 1702.

M. le comte de Montberon vient, madame, de m'envoyer à Tournai un courrier dans ce village, pour me porter votre paquet. Voyez jusqu'où va la vivacité de ses soins. Vous en devez prendre la principale partie sur votre compte ; mais j'ose en prendre un peu sur le mien.

Je suis ravi de voir l'égalité et la fidélité de notre bonne *pendule* dans la sécheresse qu'elle éprouve. On ne sait

encore rien , quand on n'a point passé par les privations des ferveurs sensibles. Un jour de persévérance dans la peine est plus agréable à Dieu , et avance davantage une âme que plusieurs années dans l'enivrement des prospérités spirituelles , où l'on dit comme saint Pierre : *Nous sommes bien ici*¹. Votre amie a besoin de vous, et vous voyez le bien que vous lui faites. Je vous la recommanderois de tout mon cœur, si ce n'étoit vous faire injure , que de vous recommander une personne qui vous est si chère. J'en espère beaucoup , et il me tarde bien de voir ce que vous avez fait dans son cœur. Mais vous , qui faites du bien aux autres , ne vous faites plus de mal à vous-même. Ne vous écoutez plus ; n'écoutez que celui dont la voix vivifie

¹ Matth. xvii. 4.

l'âme, en l'anéantissant. Surtout défiez-vous de votre délicatesse, comme de la plus dangereuse tentation. Dieu soit en vous, et vous possède, jusqu'à ne vous plus permettre de vous posséder.



CCCXII.

S'OUVRIR AVEC UNE ENTIÈRE LIBERTÉ. AVIS A LA
COMTESSE POUR SES CONFESSIONS.

A Saint-Ghislain, 19 mai 1702.

Il n'y a, madame, trop de vivacité que dans la crainte d'en avoir eu trop. Ne craignez jamais, je vous conjure, de n'être pas assez mesurée avec moi. Quand je verrai du trop en quelque genre, je n'attendrai pas que vous me le demandiez; je vous préviendrai très-librement. Pour vos confessions, faites

le moins mal que vous pourrez jusqu'à mon retour. Je n'ose vous donner aucune règle précise là-dessus, parce que toute règle peut se tourner chez vous en gêne et en scrupule. Tout dépend du confesseur. Le moins vous confesser est certainement le meilleur. O que je révère et aime en Notre-Seigneur notre bonne *pendule* ! Je n'ai pas un seul moment pour écrire à Oisy ; mais je conjure Mme la comtesse de Souastre d'y mander que je suis ravi des larmes qu'on a versées, et de la joie que cause la guérison. Il ne faut pas s'en applaudir, mais renvoyer tout à Dieu.

Qu'il me tarde d'avoir l'honneur de vous revoir ! mais hâtez-vous d'être bien guérie.

M. le comte de Montberon est le meilleur homme que je connoisse, et je ne puis songer à lui sans avoir le cœur attendri.



CCCXIII.

SUR LA SANTÉ DE LA COMTESSE, ET SUR LE PROGRÈS
SPIRITUEL D'UNE DE SES AMIES.

A Bavay, 26 mai 1702.

Je ne suis point surpris , madame ,
de tout le bien que vous trouvez de plus
en plus dans le cœur de votre amie.
Son fond naturel est bon , et Dieu le
fait croître chaque jour. O que les âmes
toutes neuves, et qui n'ont point encore
pris de travers sur la piété, sont agréa-
bles à Dieu , et susceptibles de progrès !
N'avez - vous pas grondé cette amie
d'avoir fait à pied un pèlerinage à... ?
C'étoit vouloir guérir une maladie par
une autre aussi dangereuse. Mon Dieu,
que je voudrois que vous fussiez en

état de commettre de pareilles fautes ! Quand reviendra le temps où vous alliez en plein hiver à pied à... ? Hâtez-vous, s'il vous plaît, de vous remettre dans le même état. Pour moi, je jugerai de votre esprit par votre corps, et je ne croirai Dieu content que quand M. Bourdon le sera. Je ne prêcherai point à la Pentecôte, à moins que l'arrivée de M. le comte de Montberon ne m'inspire quelque sermon d'enthousiasme. Samedi, veille de la fête, j'aurai l'honneur de vous voir, et il n'y a que votre santé qui puisse rendre ma joie imparfaite.





CCCXIV.

CHACUN DOIT ÊTRE CONTENT DE CE QUE DIEU LUI
DONNE.

Mardi, 6 juin 1702.

Vous voilà bien seule, madame, et moi en trop nombreuse compagnie. Votre solitude est plus douce ; mais chacun doit être content de garder son partage. Il me tarde de retourner chez vous ; mais je n'en ai pas le temps aujourd'hui. Ne touchez point du pied à terre , et demeurez en paix avec les bons amis que vous foulez aux pieds. Vous serez encore plus à votre aise, quand vous serez contente sans avoir besoin d'eux. Je prie Dieu qu'il soit lui seul toutes choses en vous.



CCCXV.

RECONNOÎTRE SES FAUTES AVEC HUMILITÉ , MAIS
SANS TROUBLE.

A Cambrai, vendredi 23 juin 1702.

En vérité, madame, je ne saurois vous
exprimer toute ma douleur sur votre
état. Les choses que vous vous repro-
chez ne sont rien : ce n'est pas l'esprit
de Dieu, mais le vôtre, qui les rappelle.
Dieu ne donne point de ces retours in-
quiets. Lors même qu'il nous montre
nos fautes, il nous les représente avec
douceur ; il nous condamne et nous
console tout ensemble. Il humilie sans
troubler, et il nous tourne pour lui con-
tre nous , de manière que nous avons
la confusion de notre misère avec la paix

↓

↑ la plus intime. *Le Seigneur n'est point dans l'agitation*¹.

Je suppose que le goût de la conversation vous a un peu entraîné, que vous avez donné trop de liberté à votre esprit, que l'amour-propre a voulu prévaloir : en un mot, je suppose tout ce que la vivacité et la délicatesse de vos scrupules peut vous exagérer. Hé bien ! qu'en faut-il conclure ? Voulez-vous renoncer à toute société ? Voulez-vous fermer votre porte à vos meilleures amies, qui ont besoin de vous, et à ceux même de qui vous êtes convaincue que vous besoin pour aller à Dieu ? Voulez-vous rejeter les consolations mêmes, sans lesquelles vous ne pouvez raisonnablement espérer de guérir votre corps abattu et languissant ? Voulez-vous achever de vous épuiser dans une vie solitaire, qui

¹ III Reg. xix. 11.

mine votre tempérament, et ne vous laisse aucune ressource ? On dit que saint Bernard prêchant avec un grand succès, il se sentit flatté de vaine complaisance, et fut sur le point de descendre de chaire. Mais l'esprit de Dieu lui fit connoître que c'étoit une subtile tentation de scrupule, qui l'alarmoit trop sur la tentation de vanité, et il se répondit à soi-même en continuant son sermon : « Ce n'est point la vanité qui m'a fait monter ici ; elle a beau me flatter, elle ne m'en fera pas descendre. »

Supposé même que vous commettiez de véritables infidélités dans ces occasions, vous ne pouvez y renoncer. Il ne s'agit point de péchés mortels ni considérables, il ne s'agit que de ces fautes vénielles que l'amour-propre renouvelle si souvent, et qu'on n'évite jamais entièrement en cette vie. Les occasions que vous voudriez quitter sont néces-

↓
+ saires et de providence; elles entrent dans votre vocation. En les retranchant, vous vous rendriez responsable de la chute d'autrui, et de votre propre dommage spirituel; vous vous fermeriez le cœur, vous vous le dessécheriez.

De plus, ne croyez pas qu'au sortir de telles conversations, Dieu se retire de vous, pour vous punir, et qu'il vous prive des grâces de l'oraison. Non, c'est votre scrupule seul, qui, en vous agitant et en vous occupant de vos prétendues fautes, vous trouble, vous fait agir contre l'attrait de simplicité et de paix, vous dérobe la présence de Dieu, et fait tarir la source des grâces sensibles dans votre intérieur. N'écoutez point vos vains scrupules; tâchez de vous calmer; accoutumez-vous à compter pour rien ce qui ne mérite point de vous distraire de Dieu. N'admettez d'autre regret de telles

fautes, que celui que la paisible présence de Dieu vous inspirera. Vous verrez que cette privation des douceurs de l'oraison vous vient, non de Dieu, qui veuille vous punir de vos conversations, mais au contraire de vos retours sur vous-même, par lesquels vous vous desséchez, et résistez à l'esprit de grâce. J d

Je dois vous dire, devant Dieu, que je ne connois point d'état plus dangereux, ni plus opposé à la perfection, que l'extrémité où vous voudriez vous jeter pour être parfaite. La véritable conduite des âmes de grâce est simple, paisible, commune à l'extérieur, éloignée des extrémités. Vous êtes scrupuleuse sans mesure pour des vétilles qui n'ont besoin que d'un seul remède, qui est de les laisser passer sans y songer ; et vous ne faites aucun scrupule de tuer votre corps, de dessécher votre intérieur, de résister à votre grâce, d'être

indocile, et de vous ronger de scrupules qu'on ne pourroit souffrir à un enfant de sept ans. Au nom de Dieu, croyez-moi, et essayez de passer par-dessus vos peines touchant les conversations et autres choses semblables. Si vous pouvez parvenir à n'y avoir volontairement aucun égard, vous sentirez la liberté des enfants de Dieu; et loin de perdre votre oraison, vous la verrez plus forte et plus intime. Il suffit de s'arrêter, quand l'esprit de grâce fait voir paisiblement que ce qu'on diroit n'est pas au goût de Dieu, et qu'à se condamner en paix, quand on a fait la faute de ne s'arrêter pas; après quoi il faut aller bonnement son chemin. Tout ce que vous y mettez de plus est de trop, et c'est ce qui forme un nuage entre Dieu et vous.





CCCXVI.

IL EST BON DE SENTIR NOTRE IMPUISSANCE, POUR
NE COMPTER QUE SUR DIEU.

A Cambrai, jeudi 29 juin 1702.

Le courage me manque pour vous aller voir. Donnez-le-moi ce courage, madame; je meurs d'envie de le tenir de vous. En attendant, je prie celui qui peut seul tenir votre cœur, pendant qu'il échappe à tout ce qui devrait le modérer et le mettre en paix. Ce qui me console dans la tristesse où vous me réduisez, c'est qu'il est bon de sentir toute notre impuissance de bien faire, et de ne voir plus de ressource humaine, pour ne compter plus que sur la seule grâce de Dieu. Vous faites bien

tout ce qu'il faut pour me mettre dans cet état de pure foi. J'espère contre toute espérance , et je vous poursuivrai partout , pour ne vous laisser jamais écarter de la voie de Dieu. Lui seul sait , et je le prie de vous faire savoir avec quel zèle je vous suis dévoué en lui.



CCCXVII.

AGIR EN TOUT AVEC PAIX , SIMPLICITÉ ET
CONFIANCE.

1^{er} juillet 1702.

Je viens , madame , d'écrire à votre amie , et de lui mander qu'elle sera ravie de vous voir demain. Ce que vous cherchez n'est point dans le portefeuille que vous m'avez rendu ; je l'ai visité

très-exactement. Ne faites rien pour le dîner de demain, qui vous gêne, ni qui dérange M. Bourdon pour les besoins de votre santé. Comme il faut dire à d'autres de se contraindre, il faut vous dire sans cesse de ne vous contraindre pas. Tout se tournera pour vous en nourriture, dès que votre cœur ne se fermera point. Vous n'avez pas besoin de grands discours, il ne vous faut que la paix et la simplicité avec la confiance. O que Dieu est loin de Danval, et que Danval est proche de vous-même ! Si la paix est dans l'occupation de soi, vous seriez en paix à Danval ; mais si la paix est en Dieu, c'est à Cambrai que vous la trouverez. N'en parlons plus de ce vilain Danval : l'air y est malsain, la terre ingrate, les eaux bourbeuses, les fruits amers. Un désert plein de nous-mêmes n'est plus désert. Tout lieu où Dieu habite, et nous invite à être avec

lui, est la terre promise d'où découlent le lait et le miel.



CCCXVIII.

IL ANNONCE A LA COMTESSE L'ARRIVÉE PROCHAINE
DE LA DUCHESSE DE MORTEMART.

(Juillet 1702.)

Je serai ravi, madame, pour votre satisfaction et pour celle de votre amie, que vous alliez la voir. Je suis même très-aise de voir que rien ne vous gêne. Mais je n'ose entreprendre de parler sur tout ce qui touche votre santé ; c'est à M. Bourdon à décider, et à en rendre compte à M. le comte de Montberon. Pour tout le reste, je ne vois rien qui ne me paroisse à souhait.

Mme la duchesse de Mortemart me

mande que son humeur est très-sauvage, mais que tout ce qu'on lui dit de vous ne lui fait point de peur. Elle arrivera ici après-demain. Je ne vous dis point combien je sens tous vos soins pour Mme de Chevry ; je vous dois là-dessus plus que des remercîments, et je vous supplierai de souffrir un payement de somme avancée pour les eaux de Spa.



CCCXIX.

S'OCCUPER BEAUCOUP DE DIEU , ET PEU DE
SOI-MÊME.

A Cambrai , 8 juillet 1702.

La personne sauvage ¹ ne le sera point pour vous, madame. Jouissez,

¹ La duchesse de Mortemart. Voyez la lettre précédente.

tant qu'il vous plaira , du repos , du beau temps et de la bonne compagnie. Faites durer , le plus que vous pourrez , le plaisir d'une amie qui est ravie de vous posséder chez elle. Ensuite, quand vous reviendrez ici, je serai très-aise que vous apprivoisiez les gens sauvages. Portez-vous bien ; ménagez vos jambes, et encore plus votre esprit. Occupez-vous beaucoup de Dieu, et peu de vous : vous vous retrouverez assez en lui. *J'ai couru dans la voie de vos commandements, quand vous avez élargi mon cœur* ¹.

Le pain d'Oisy est de bon goût : il sent le cœur de la personne qui l'a envoyé. Je n'ai pas un moment pour lui écrire ; mais elle me dispensera bien d'un remerciement. Je suis bien hardi quand je compte sur vous. J'espère

¹ Ps. CXVIII. 32.

que vous voudrez bien rendre compte de mes sentiments pour M. et pour Mme la comtesse d'Oisy. Je voudrois bien que vos bons offices s'étendissent jusqu'auprès de Mme la marquise de Risbourg.



CCCXX.

MÊME SUJET.

A Cambrai, 12 juillet 1702.

Je suis ravi, madame, de savoir les beaux jours que vous avez passés à Oisy. Votre amie est charmée de vous y posséder encore. Je l'ai vivement pressée pour l'engager à aller à Arras. Demeurer chez soi pour les étrangers qui y sont, c'est la politesse ordinaire : laisser chez soi son amie seule et maî-

tresse, c'est un trait d'amitié intime ; c'est être au delà de toute cérémonie ; c'est la marque d'une confiance mutuelle. En parlant ainsi, j'ai cru être assuré de suivre votre cœur. Au nom de Dieu, ne laissez former aucun nuage qui trouble votre paix. Les grossièretés de l'amour-propre excitent, beaucoup moins que ses délicatesses, la jalousie de Dieu. Oubliez-vous ; ne vous écoutez point ; laissez tomber les réflexions, et vous serez en paix : c'est ce que je demande souvent pour vous à Dieu. Si peu qu'il vous convienne que j'aie vous voir à Oisy, j'irai d'abord : sinon j'attendrai votre retour pour avoir l'honneur de vous voir. Je suis toujours surchargé de menues occupations, qui sont assez épineuses ; mais aucune ne me retiendra, dès que vous me donnerez sans façon le moindre signal.





CCCXXI.

L'OBÉISSANCE , SEUL REMÈDE CONTRE LES
SCRUPULES.

Au Quesnoy, 16 septembre 1702.

Je suis en peine de vous , madame ,
et les expériences passées me rendent
ombrageux. Quelqu'un m'a dit que vous
vouliez aller avec Mme la comtesse de
Souastre à Valenciennes. Votre santé
permet-elle ce voyage ? M. Bourdon
l'approuve-t-il ? Toute absence de Cam-
brai m'est suspecte. J'y retournerai
mercredi prochain , et je vous supplie
de faire en sorte que je vous y trouve.
Si vous avez quelque peine , tâchez de
la vaincre , et de communier. L'obéis-
sance est le seul remède à ces sortes

de maux. Les peines ne sont qu'à demi peines, tandis qu'on ne les écoute point volontairement. Elles ne deviennent si dominantes, que quand on les fortifie contre soi-même, en leur prêtant l'oreille. Il ne faut donc pas s'excuser sur leur violence, puisque c'est de votre volonté qu'elles reçoivent ce qui vous entraîne. Votre prétexte pour désobéir est de dire qu'on ne sait pas votre état, et qu'on n'a pas écouté toutes vos raisons. Mais quelle est la personne indocile dans ses vrais scrupules, qui n'en dise pas autant pour s'autoriser dans sa désobéissance? Tournez votre scrupule contre votre indocilité : vous avez l'expérience que vos raisons, dès que vous les dites, ne sont plus des raisons. Il ne faut donc plus les écouter, mais obéir simplement, et ne compter pour rien une imagination vive et inépuisable, à laquelle vous vous

êtes livrée si longtems. Je prie Notre-Seigneur de vous donner sa paix, et je vous suis dévoué en lui sans réserve.



CCCXXII.

MÊME SUJET.

A Haspres, 29 septembre 1702.

Je suis toujours en peine de vous, madame, et je voudrois vous pouvoir garder à vue, tant je me défie de vos scrupules. J'espère néanmoins que vous aurez à l'avenir des vues qui n'étoient pas auparavant assez distinctes dans votre esprit, et que vous serez plus ferme dans la simplicité que Dieu demande de vous. Je ne puis arriver à Cambrai que mercredi prochain. Si vous pouvez vers ce temps-là dérober Mme la

comtesse de Souastre à sa compagnie de Vendegies pour un jour ou deux, j'en serai ravi, L'arrivée de M. le comte de Montberon, qui doit arriver à Cambrai vers le même temps, pourra être une forte raison pour faire agréer à ses amies qu'elle fasse une petite absence.

Je vous laisse la paix, dit Jésus-Christ¹, je vous donne ma paix. Je ne vous la donne pas comme le monde donne la sienne,

¹ Joan. xiv. 27.





CCCXXIII.

PRATIQUER L'EXERCICE DE LA DIRECTION AVEC UN
GRAND ESPRIT DE FOI ET DE MORT A SOI-MÊME.

Vendredi, 13 octobre 1702.

Dieu m'a donné bien des croix ,
madame ; mais je n'en ai jamais porté
aucune avec plus de douleur que celle
de ce soir. J'espère que Dieu fera tout
seul ce qu'il n'a point fait par ma pa-
role. Je le prie de vous faire sentir
combien vos réflexions vous trompent,
et combien je suis éloigné de ce que
vous croyez voir en moi. Supposé même
que je fusse tel que vous le croyez ,
vous ne devriez pas hésiter un moment
à suivre le choix de Dieu , et à rece-
voir ses dons par le canal qu'il auroit

choisi. Le canal n'en seroit que plus pur à votre égard, et que plus sûr pour vous porter la grâce sans mélange. Votre délicatesse ne seroit qu'une tentation d'amour-propre qu'il faudroit rejeter, et vous devriez reconnoître, à cette marque, combien vous êtes encore trop sensible aux choses auxquelles il faut mourir.

La direction n'est point un commerce où il doive entrer rien d'humain, quelque innocent et régulier qu'il soit : c'est une conduite de pure foi, toute de grâce, de fidélité, et de mort à soi-même. Qu'importe que la médecine céleste soit dans un vase d'or ou dans un vase d'argile, pourvu qu'il soit présenté de la main de Dieu, et qu'il contienne ses dons ? Si j'agis sans goût et avec répugnance par pure fidélité, Dieu en sera plus purement et plus efficacement en moi pour vous. Que voulez-

vous, sinon Dieu seul? Ne vous suffit-il pas? Voulez-vous lui faire la loi pour rejeter ses dons, à moins qu'il ne les fasse passer par une personne qui suive son goût et qui contente votre amour-propre? Peut-on voir une tentation plus marquée que celle-là? Reconnaissez une miséricorde infinie en Dieu, qui veut, par cet endroit, vous convaincre d'un fonds d'amour-propre très-vif et très-raffiné. N'est-ce pas un grand bonheur que vous nous ayez découvert votre peine? Vous ne pourriez jamais bien juger toute seule de votre cœur là-dessus.

Je conclus, madame, que, supposé même que je sois disposé comme vous l'avez cru, vous n'en devez être que plus fidèle et plus constante à vous assujettir à l'instrument que Dieu emploie pour vous exercer, et pour vous faire mourir à vous-même. Eh! peut-il

y avoir rien de plus propre à opérer la mort que la docilité pour un homme qui ne donne aucun aliment à la vie de l'amour-propre ? Reconnoissez donc en simplicité devant Dieu l'excès de la tentation , puisque ce qui vous soulève et vous déconcerte n'est qu'une peine de la nature , qui ne trouve point de quoi se nourrir, et qui voudroit un appui flatteur.



CCCXXIV.

DÉCOUVRIR SES TENTATIONS ET SES PEINES INTÉRIEURES PROMPTEMENT ET AVEC SIMPLICITÉ.

Lundi au soir, 17 octobre 1702.

Vous m'avez causé , madame , une peine que je ne saurois vous exprimer ; elle a été suivie d'une joie qui n'a pas

été moindre. Au nom de Dieu, ne la troublez pas. Dès que vous verrez naître la tentation sur quelque chose que vous croirez voir, ne vous laissez point aller à juger ; mais hâtez-vous de vous éclaircir avec moi. La simplicité et la fidélité avec laquelle vous m'ouvrirez votre cœur portera sa grâce avec elle, et sera votre contre-poison. Je ne vous déguiserai jamais aucun fait, et je vous avouerai les choses les plus capables de vous blesser, plutôt que de les adoucir par le moindre déguisement. Mais ne vous attachez jamais à des vraisemblances : si on doit se défier de son propre sens, et s'en détacher avec une humble docilité, dans les choses même les plus certaines selon nos vues, à plus forte raison doit-on éviter la présomption, l'indocilité, et l'attachement à son sens, quand il s'agit de conjectures sur lesquelles on veut deviner contre le

prochain. Vous avez même l'expérience de divers mécomptes dans cet art de deviner. Le scrupule doit se tourner contre ces sortes de jugements temporaires. *La charité croit tout, espère tout, attend tout, et ne soupçonne point le mal*¹. Au contraire, l'amour-propre est délicat, jaloux, soupçonneux, empressé à deviner, et ingénieux pour se tourmenter soi-même. O que la simplicité vous donneroit de paix, et que la paix vous feroit faire de progrès sans interruption ! Mon Dieu, agissons simplement, avec la confiance réciproque que donne l'esprit de Dieu à ceux qui n'écoutent que lui, et qui veulent bien s'oublier. Si je vous manquois, ce seroit tant pis pour moi. Dieu ne vous manqueroit pas : des pierres mêmes il en forme des enfants à Abraham.

¹ I Cor. XIII. 5, 7.



CCCXXV.

SUR LE MÊME SUJET.

Dimanche, 22 octobre 1702.

Votre billet d'hier au soir, madame, étoit excellent : c'est Dieu, et non pas vous, qui l'écrivit. Je voudrois vous le faire relire toutes les semaines. Dieu vous le produira pour vous condamner, si vous ne suivez pas ce qu'il contient. Dites-moi tout, mais d'abord, et tout ira bien. Les plaies qu'on n'ouvre pas d'abord par des incisions ne font que s'envenimer : il se fait des sacs d'apostumes.

J'irai dire la messe, et recevoir des filles à Prémy¹ : mais je ne consens

¹ Abbaye de filles, de l'ordre de Saint-Augustin, à Cambrai.

point que vous y veniez , à moins que vous n'en ayez une permission de M. Bourdon, qui ne soit point arrachée. Je veux lui donner , à quelque heure , un rendez-vous chez vous , madame , pour convenir de règles certaines sur les moyens de vous guérir ; mais comme on dit que MM. de Magalotti et du Rencher arrivent ici ce matin, je ne puis compter que sur quelque heure vers le soir. *Que la paix de Dieu , qui surpasse tout sens humain , garde votre cœur et votre intelligence en Jésus-Christ.*

Philip. iv. 7.





CCCXXVI.

SE DÉTACHER DE SES PROPRES VUES, POUR SUIVRE
LA VOIE DE L'OBÉISSANCE.

Samedi, 4 novembre 1702.

Je ne puis vous parler utilement, madame ; mais je parlerai à Dieu seul, afin qu'il vous persuade. Il n'y a que lui qui puisse se faire écouter par vous. Pour moi, je ne me rebuterai jamais ; et je croirois manquer à Dieu, si je vous laissois faire ce que vous projetez. Quand vous partirez de Cambrai, Dieu sera témoin que vous le ferez malgré moi, et contre le fond de votre cœur, qui vous porteroit à une entière docilité, si vous faisiez taire votre propre esprit, pour n'écouter que ce fond, où Dieu

règne , dès que tout est en silence , en simplicité et en paix. Encore une fois , je m'oppose , et je m'opposerai sans relâche , pour Dieu , à votre départ. Si vous voulez bien vous fier à Dieu , et à celui dont vous avez tant cru qu'il daigne se servir pour vous conduire à lui , je vous réponds que vous n'aurez aucun embarras , et que les choses que vous craignez ne seront rien dans la pratique. Dieu , quand on s'abandonne à lui , tempère toutes choses : mais par défiance , et par attachement à nos propres vues , nous nous faisons des monstres ; et pour des maux qui n'arrivent jamais , nous nous en faisons de réels , qui deviennent irrémédiables. Je vous conjure par les entrailles de Notre-Seigneur , et par son amour pour vous , de ne me fermer pas votre cœur , et de ne vous livrer pas à vous-même.





CCCXXVII.

CONTRE LES SCRUPULES ET LA RECHERCHE DES
GOUTS SENSIBLES DANS LE SERVICE DE DIEU.

Mardi, 10 novembre 1702.

Vous avez, madame, deux choses qui s'entre-soutiennent, et qui vous font des maux infinis. L'une est le scrupule enraciné dans votre cœur depuis votre enfance, et poussé jusqu'aux derniers excès pendant tant d'années ; l'autre est votre attachement à vouloir toujours goûter et sentir le bien. Le scrupule vous ôte souvent le goût et le sentiment de l'amour, par le trouble où il vous jette. D'un autre côté, la cessation du goût et du sentiment réveille et redouble tous vos scrupules ; car vous croyez

ne rien faire, avoir perdu Dieu, et être dans l'illusion, dès que vous cessez de goûter et de sentir la ferveur de l'amour. Ces deux choses devroient au moins servir à vous convaincre de la grandeur de votre amour-propre.

Vous avez passé votre vie à croire que vous étiez toujours toute aux autres, et jamais à vous-même. Rien ne flatte tant l'amour-propre que ce témoignage qu'on se rend intérieurement à soi-même de n'être jamais dominé par l'amour-propre, et d'être toujours occupé d'une certaine générosité pour le prochain. Mais toute cette délicatesse, qui paroît pour les autres, est dans le fond pour vous-même. Vous vous aimez jusqu'à vouloir sans cesse vous savoir bon gré de ne vous aimer pas; toute votre délicatesse ne va qu'à craindre de ne pouvoir pas être assez contente de vous-même : voilà le fond de

vos scrupules. Vous en pouvez découvrir le fond par votre tranquillité sur les fautes d'autrui. Si vous ne regardiez que Dieu seul et sa gloire, vous auriez autant de délicatesse et de vivacité sur les fautes d'autrui que sur les vôtres. Mais c'est le *moi* qui vous rend si vive et si délicate. Vous voulez que Dieu, aussi bien que les hommes, soit content de vous, et que vous soyez toujours contente de vous-même dans tout ce que vous faites par rapport à Dieu.

D'ailleurs, vous n'êtes point accoutumée à vous contenter d'une bonne volonté toute sèche et toute nue. Comme vous cherchez un ragoût d'amour-propre, vous voulez un sentiment vif, un plaisir qui vous réponde de votre amour, une espèce de charme et de transport. Vous êtes trop accoutumée à agir par imagination, et à supposer que votre esprit et votre volonté ne font point les

choses, quand votre imagination ne vous les rend pas sensibles. Ainsi tout se réduit chez vous à un certain saisissement, semblable à celui des passions grossières, ou à celui que causent les spectacles. A force de délicatesse, on tombe dans l'extrémité opposée, qui est la grossièreté de l'imagination. Rien n'est si opposé, non-seulement à la vie de pure foi, mais encore à la vraie raison. Rien n'est si dangereux pour l'illusion, que l'imagination à laquelle on s'attache pour éviter l'illusion même. Ce n'est que par l'imagination qu'on s'égare. Les certitudes qu'on cherche par imagination, par goût et par sentiment, sont les plus dangereuses sources du fanatisme.

Il faut prendre le goût sensible, quand Dieu le donne, comme un enfant prend la mamelle quand sa mère la lui présente : mais il faut se laisser sevrer

quand il plaît à Dieu. La mère n'abandonne et ne rejette point son enfant, quand elle lui ôte le lait pour le nourrir d'un aliment moins doux et plus solide. Vous savez que tous les saints les plus expérimentés ont compté pour rien l'amour sensible, et même les extases, en comparaison d'un amour nu et souffrant dans l'obscurité de la pure foi. Autrement il ne se feroit jamais ni épreuve ni purification dans les âmes ; le dépouillement et la mort ne se feroient qu'en paroles, et on n'aimerait Dieu qu'autant qu'on sentiroit toujours un goût délicieux et une espèce d'ivresse en l'aimant. Est-ce donc là à quoi aboutit cette délicatesse et ce désintéressement d'amour dont on veut se flatter ?

Voilà, madame, le fond vain et corrompu que Dieu veut vous montrer dans votre cœur. Il faut le voir avec cette paix

et cette simplicité qui font l'humilité véritable. Être inconsolable de se voir imparfait, c'est un dépit d'orgueil et d'amour-propre ; mais voir en paix toute son imperfection, sans la flatter ni tolérer ; vouloir la corriger, mais ne s'en dépitier point contre soi-même, c'est vouloir le bien même, et pour Dieu qui le demande, sans le vouloir pour s'en faire une parure, et pour contenter ses propres yeux.

Pour venir à la pratique, tournez vos scrupules contre cette vaine recherche de votre contentement dans les vertus. Ne vous écoutez point vous-même ; demeurez dans votre centre, où est votre paix. Prenez également le goût et le dégoût. Quand le goût vous est ôté, aimez sans goûter et sans sentir, comme il faut croire sans voir et sans raisonner.

Surtout ne me cachez rien, Votre dé-

licatesse qui paroît si régulière, se tourne en irrégularité : rien ne vous éloigne tant de la simplicité, et même de la franchise ; elle vous donne des duplicités et des replis que vous ne connoissez pas vous-même. Dès que vous vous sentez hors de votre simplicité et de votre paix, avertissez-moi. L'enfant, dès qu'il a peur, se jette sans raisonner au cou de sa mère. Si vous ne pouvez me parler, au moins dites-moi que vous ne le pouvez pas, afin que je rompe malgré vous les glaces, et que j'exorcise le démon muet.

Vous n'avez jamais rien fait de si bien, que ce que vous fîtes l'autre jour ; gardez-vous bien de vous en repentir : il ne faut ni s'en repentir, ni s'en savoir bon gré. Le prix de ces sortes d'actions consiste dans leur simplicité : il faut qu'elles échappent sans aucun retour ; on les gâte en les regardant. Le

vrai moyen de faire souvent des choses à peu près semblables , c'est de ne se souvenir point d'avoir fait celle-là.

De plus , je dois vous dire en présence de Notre-Seigneur , qui voit les derniers replis des consciences , ce que vous n'avez jamais voulu croire jusqu'ici , mais que je ne cesserai jamais de vous dire : c'est que je n'ai jamais senti , jusqu'au moment présent , ni répugnance , ni dégoût , ni froideur , ni peine pour tout ce qui a rapport à vous. Si j'en sentois , je vous le dirois , et je n'en ferois pas moins tout ce qu'il faudroit pour vous aider dans la voie de Dieu. J'espérerois même qu'en vous l'avouant , j'apaiserois votre trouble intérieur ; car cette franchise devoit vous toucher. On n'est pas maître de ses goûts et de ses sentiments. Si on ne l'est pas à l'égard de Dieu , faut-il s'étonner qu'on ne le soit pas à l'égard des hommes ?

Vous savez qu'on n'en aime et qu'on n'en sert pas moins Dieu, quoiqu'on soit souvent privé de tout goût dans son amour, et qu'on y éprouve des répugnances horribles. Dieu veut bien être aimé et servi de cette façon ; il y prend ses plus grandes complaisances : pourquoi n'en feriez-vous pas autant ? Encore une fois, madame, je vous l'avouerois, si Dieu permettoit que je fusse dans cette peine à votre égard ; mais j'en suis infiniment éloigné, et je ne l'ai jamais éprouvée une seule fois.

Mais tout ce que je vous dis ne peut vous persuader ; vous voulez croire vos réflexions, plus que mes propres sentiments sur moi-même. Comment pourriez-vous me croire avec quelque docilité sur d'autres choses, puisque vous refusez de me croire sur ce qui se passe en moi ? Il ne s'agit point de certains motifs subtils qui peuvent se déguiser

dans le cœur ; il s'agit de goût et de dégoût sensible , journalier , continuel. Vous voulez deviner sur autrui avec infailibilité , et supposer que je sens à toute heure ce que je n'aperçois jamais , ou bien vous voulez croire que je ne fais que vous mentir. Au reste , je vous déclare devant Dieu que je ne vous ai jamais crue fausse , et que je n'ai jamais eu aucune pensée qui approche de celle-là ; mais j'ai pensé et je pense encore que votre délicatesse pour prendre tout sur vous , et pour cacher vos peines à celui qui devrait les savoir , vous fait faire des réserves que d'autres font par fausseté. Si c'est là dire que vous êtes fausse , j'avoue que je ne sais pas la valeur des termes. Pour moi , je crois avoir dit que vous n'êtes pas fausse , en parlant ainsi. Oserois-je aller plus loin ? Supposé même (ce qui a toujours été infiniment contraire à ma

pensée) que j'eusse dit que vous étiez fausse en certaines démonstrations par délicatesse et par politesse, devriez-vous être si sensible à cette opinion injuste que j'aurois de vous ?

Plusieurs saintes âmes se sont laissé condamner injustement par leurs directeurs prévenus ; elles leur ont laissé croire qu'elles étoient hypocrites, et elles sont demeurées humbles et dociles sous leur conduite. Pourquoi faut-il que vous soyez si vive sur une prévention infiniment moindre, et que je ne cesse de vous désavouer devant Dieu ? En vérité, madame, Dieu permet, en cette occasion, que tout le venin de votre amour-propre se montre au dehors, afin qu'il sorte de votre fond, et que votre cœur en soit vidé. Vous ne l'auriez jamais pu bien connoître autrement. Pour moi, loin d'être fatigué de vous, et du soin de vous

conduire à Dieu, je ne le suis que de vos discrétions. Je ne crains que de n'avoir pas cette prétendue fatigue. Mais vous ne m'échapperez point; je vous poursuivrai sans relâche, et j'espère que Dieu, après que l'orage sera diminué, vous fera voir combien je suis attaché à vous pour sa gloire. Du moins, acquiescez en général à ce que vous ne voyez pas encore pendant le trouble de votre cœur. Unissez-vous à moi devant Dieu, pour le laisser opérer en vous ce que la nature révoltée craint. Défiez-vous non-seulement de votre imagination, mais encore de votre esprit, et des vues qui vous paroissent les plus claires. Pour moi, je vais prier sans relâche pour vous : mais je le fais avec une amertume et une souffrance intérieure, qui est pis que la fièvre. Je vous conjure, au nom de Dieu et de Jésus-Christ notre vie, de ne sor-

tir point de l'obéissance. Je vous attends, et rien ne peut me consoler que votre retour.



CCCXXVIII.

LA VOLONTÉ DE DIEU REND AGRÉABLES LES OCCUPATIONS LES PLUS PÉNIBLES. S'ABSTENIR DE RETOURS SUBLIS SUR SOI-MÊME.

Samedi, 2 décembre 1702.

Je voudrois bien vous aller voir, madame; mais je n'en ai pas le temps. Il faut que je confère avec le Chapitre pour un procès que j'expédie, que j'écrive des lettres, que j'examine un compte. O que la vie seroit laide dans un détail si épineux, si la volonté de Dieu n'embellissoit toutes les occupations qu'il nous donne! C'est être libre,

que de consentir à ne l'être pas pour porter un joug si aimable. Il vaut mieux essayer des chicanes dans l'ordre de Dieu, que d'être dans la plus sublime contemplation de Dieu même sans son ordre. On retrouve Dieu, en paroissant le perdre pour lui obéir. Pour vous, madame, vous êtes dans la liberté entière que donnent le silence et la solitude : jouissez-en en pleine paix. Mais malheur à quiconque est avec soi-même ! il n'est plus seul. Il n'y a plus de vrai silence dès qu'on s'écoute. Après s'être écouté, on se répond, et dans ce dialogue d'un subtil amour-propre on fait taire Dieu. La paix est pour nous dans une simplicité très-délicate. Mandez-moi de vos nouvelles, si vous le pouvez. Deux mots me mettront en repos pour vous. Il me tarde de vous aller voir au désert de la Thébaïde.



CCCXXIX.

VOIR SES IMPERFECTIONS AVEC HUMILITÉ, MAIS
SANS TROUBLE.

A Cambrai, 18 décembre 1702.

Les moindres commencements de peine me font peur pour vous, madame. Ce n'est pas la peine que je crains, mais l'infidélité qui la fait écouter. Au nom de Dieu, ne vous y laissez pas aller, et demeurez dans cette heureuse simplicité dont la paix est le centuple promis dès cette vie. Surtout n'interrompez point vos communions. Mandez-moi, s'il vous plaît, comment votre cœur est aujourd'hui, et si vous avez communiqué ce matin. Tandis qu'on ne peut supporter avec paix les imper-

fections où l'on est tombé, c'est un reste d'amour-propre soulevé et dépité de ne se trouver point parfait. Au contraire, l'amour de Dieu donne une humiliation profonde, mais paisible et sans trouble, parce qu'elle est exempte de tous les dépits de l'orgueil. L'amour-propre gâte tout, quand il veut raccommoder le passé. Il voudroit faire de belles choses, et prendre sur lui plus qu'il ne pourroit porter. Il cherche à flatter les hommes, pour se flatter soi-même par un subtil contre-coup ; et il le veut faire contre l'attrait de Dieu, parce qu'il craint moins de résister secrètement à Dieu sous de beaux prétextes, que de choquer les hommes en manquant de délicatesse et de régularité. Si vous voulez faire crever toute la grandeur de l'amour-propre par une véritable petitesse, tâchez, quand vous verrez Mme d'Oisy, de lui montrer à

nu la misère de votre cœur, et de lui dire ce que vous ne pouvez plus faire, en ajoutant tout ce que pouvez lui offrir sans sortir de vos bornes. J'irai demain vous demander ce que Dieu fait en vous, et ce que vous faites avec lui. Je le prie souvent pour vous.



CCCXX.

MÊME SUJET.

25 janvier 1703.

J'envoie savoir de vos nouvelles, madame, et je souhaite de tout mon cœur que vous en ayez de bonnes à me donner. Mon Dieu, qu'il y auroit de plaisir à vous voir tranquille, simple, désoccupée de vos retours et de vos vaines délicatesses sur vous-même?

Vous faites votre trouble et votre supplice : Dieu feroit alors votre paix et votre consolation. Vous le quittez à toute heure contre son attrait, pour discourir avec vous-même sur vos fautes. Hé bien ! supposons ces fautes ; qu'y a-t-il à faire ? Les réparer par l'amour, dans l'oubli de tout amour-propre. Le trouble ne répare rien, et gâte tout. L'oraison dominicale efface les péchés véniels. Par où le fait-elle ? C'est par l'amour, qui dit, *Notre Père qui êtes au ciel*. Aimez ce Père ; dites-lui que sa volonté se fasse, et toutes ces fautes qui vous troublent seront consumées dans le feu de l'amour. Comparez ce qui vous occupe, à Dieu, qui voudroit vous occuper. Il veut que vous soyez toute pleine de lui, et vous l'interrompez indignement en repassant sans cesse tout ce que vous avez, non pas voulu et cru, mais rêvé et songé. O quelle infi-

délicité, dont vous ne faites aucun scrupule ! Vous coulez le moucheron , et vous avalez le chameau.

Dieu ne peut rien faire en vous, parce que vous préférez votre imagination à sa grâce , et à la conviction intime de votre conscience. Vous me dites toujours : Que ferai-je ? Ce que vous ne faites point, et ne voulez pas faire : c'est de laisser tomber la tentation dès sa première pointe ; c'est de dire tout ; c'est de ne douter jamais volontairement, ni de ce qu'on vous dit, ni du secours de Dieu pour l'exécuter ; c'est de vouloir faire quand vous n'avez point de goût consolant, et quand vous êtes obscurcie, comme quand vous êtes dans la lumière et la consolation. Croyez, et il vous sera donné selon votre foi. Écoutez Dieu et vous n'écoutez plus vos imaginations. Que ne donnerais-je point pour vous voir en-

fin respirer dans la liberté des enfants de Dieu !

Je suis ravi d'apprendre , depuis ma lettre écrite, par M. l'abbé de Lange-ron, que vous avez le cœur en paix.



CCCXXXI.

ÉVITER LES RETOURS TROP SUBTILS SUR SOI-MÊME.

Lundi, .. février 1703.

J Je suis véritablement fâché, madame, de ce que nous n'aurons point M. le marquis de Montberon ; mais Dieu prend plaisir à déranger tout, et ce dérangement vaut mieux que tous les plans de notre sagesse. Il sait bien où il attend chaque homme, et il l'y mène, lors même que cet homme semble lui échapper. M. le marquis a le cœur bon ;

il ne hait point la religion ; il ne met rien d'invincible entre lui et elle. Il faut faire comme Dieu, et l'attendre. Dieu ne veut d'inquiétude ni pour nous ni pour notre prochain.

Comment vous portez-vous ? C'est toujours votre faute quand votre santé va mal. On peut dire de la paix du cœur ce que le Sage dit de la sagesse¹ : *Tous les biens viennent avec elle*. D'une certaine fidélité simple et tranquille dépendent le sommeil, l'appétit, les digestions, la vigueur pour les promenades. S'il ne vous est pas permis de vous tuer, tournez votre scrupule contre vos scrupules mêmes, qui vous tuent manifestement. Je ne crains que les retours volontaires et d'infidélité. Je ne vous demande que le retranchement de ceux-là ; le reste ne dépend pas de vous. Dieu saura bien le modérer, et tout ce

¹ Sap. vii. 11.

qui vient immédiatement de lui seul, sans infidélité de notre part, est sans trouble, et porte sa consolation. O que je voudrois vous voir pleine de Dieu, et vide de vous-même !



CCCXXXII.

LA VUE DE NOS IMPERFECTIONS NE DOIT PAS NOUS
FAIRE PERDRE LA PAIX ET LA CONFIANCE.

A Vaucelles, mercredi 8 mai 1703.

Je ne saurois, madame, être plus longtemps absent de Cambrai, sans vous demander de vos nouvelles. Je souhaite que vous ne puissiez pas m'en dire, faute d'en savoir. Il y a une illusion très-subtile dans vos peines, car vous vous paroissez à vous-même tout occupée de ce qui est dû à Dieu, et de

sa pure gloire; mais dans le fond, c'est de vous dont vous êtes en peine. Vous voulez bien que Dieu soit glorifié, mais vous voulez qu'il le soit par votre perfection, et par là vous rentrez dans toutes les délicatesses de votre amour-propre. Ce n'est qu'un détour raffiné, pour rentrer, sous un plus beau prétexte, en vous-même. Le vrai usage à faire de toutes les imperfections qui vous paroissent en vous, est de ne les justifier ni condamner (car ce jugement ramèneroit tous vos scrupules); mais de les abandonner à Dieu, conformant votre cœur au sien sur ces choses que vous ne pouvez éclaircir, et demeurant en paix, parce que la paix est d'ordre de Dieu, en quelque état qu'on puisse être. Il y a en effet une paix de confiance que les pécheurs mêmes doivent avoir dans la pénitence de leurs péchés. Leur douleur est paisible, et mêlée de con-

solation. Souvenez-vous de cette bonne parole qui vous a touchée : *Le Seigneur n'est point dans le trouble*¹.

Si vous ne pouvez pas me mander des nouvelles de votre intérieur, mandez-m'en de votre santé. N'en avez-vous point de M. le comte de Montberon ?



CCCXXXIII.

DE LA VUE ET DE LA MORT DE L'AMOUR-PROPRE.

Oui, je consens avec joie que vous m'appeliez votre père ; je le suis , et le serai toujours. Il n'y manque qu'une pleine persuasion et confiance de votre part ; mais il faut attendre que votre cœur soit élargi. C'est l'amour-propre qui le

¹ III Reg. xix. 11.

resserre. On est bien à l'étroit, quand on se renferme au dedans de soi : au contraire, on est bien au large, quand on sort de cette prison, pour entrer dans l'immensité de Dieu et dans la liberté de ses enfants.

Je suis ravi de vous voir dans les impuissances où Dieu vous réduit. Sans ces impuissances, l'amour-propre ne pouvoit être ni convaincu ni renversé. Il avoit toujours des ressources secrètes et des retranchements impénétrables dans votre courage et dans votre délicatesse. Il se cachoit à vos propres yeux, et se nourrissoit du poison subtil d'une générosité apparente, où vous vous sacrifiiez toujours pour autrui. Dieu a réduit votre amour-propre à crier les hauts cris, à se démasquer, à découvrir l'excès de sa jalousie. O que cette impuissance est douloureuse et salutaire tout ensemble ! Tant qu'il reste

de l'amour-propre, on est au désespoir de le montrer ; mais tant qu'il y a encore un amour-propre à poursuivre jusque dans les derniers replis du cœur, c'est un coup de miséricorde infinie que Dieu vous force à le laisser voir. Le poison devient un remède. L'amour-propre poussé à bout ne peut plus se cacher et se déguiser. Il se montre dans un transport de désespoir ; en se montrant, il déshonore toutes les délicatesses, et dissipe les illusions flatteuses de toute la vie : il paroît dans toute sa difformité. C'est vous-même, idole de vous-même, que Dieu met devant vos propres yeux. Vous vous voyez, et vous ne pouvez vous empêcher de vous voir. Heureusement vous ne vous possédez plus, et vous ne pouvez plus empêcher de vous laisser voir aux autres. Cette vue si honteuse d'un amour-propre démasqué fait le supplice de l'amour-pro-

pre même. Ce n'est plus cet amour-propre si sage, si discret, si poli, si maître de lui-même, si courageux pour prendre tout sur soi, et rien sur autrui. Ce n'est plus cet amour-propre qui vivoit de cet aliment subtil de croire qu'il n'avoit besoin de rien, et qui, à force d'être grand et généreux, ne se croyoit pas même un amour-propre. C'est un amour-propre d'enfant jaloux d'une pomme, qui pleure pour l'avoir. Mais à cet amour-propre enfantin est joint un autre amour-propre bien plus tourmentant. C'est celui qui pleure d'avoir pleuré, qui ne peut se taire, et qui est inconsolable de ne pouvoir plus cacher son venin. Il se voit indiscret, grossier, importun, et il est forcené de se voir dans cette affreuse situation. Il dit comme Job ¹ : *Ce que je craignois le plus est précisément ce qui m'est arrivé.*

¹ Job. III. 25.

En effet, pour faire mourir l'amour-propre, ce que nous craignons le plus est précisément ce qui nous est le plus nécessaire. Nous n'avons pas besoin, pour mourir, que Dieu attaque en nous ce qui n'est ni vif ni sensible. L'opération de mort ne prend que sur la vie du cœur; tout le reste n'est rien. Il vous falloit donc ce que vous avez, un amour-propre convaincu, sensible, grossier, palpable. Il ne vous reste qu'à vouloir bien le voir en paix : voir en paix cette misère, c'est ne l'avoir plus. Vous demandez des remèdes pour guérir. Il ne s'agit point de guérison, mais au contraire de mort. Laissez-vous mourir; ne cherchez par impatience aucun remède : mais prenez garde qu'un certain courage pour se passer de tout remède seroit un remède déguisé et une ressource de vie maudite. Il ne faut point chercher de remède pour consoler l'a-

mour-propre ; mais il ne faut pas cacher le mal. Dites tout par simplicité et par petitesse , puis laissez-vous mourir. Ce n'est pas se laisser mourir que de retenir quelque chose avec force. La foiblesse est devenue votre unique partage. Toute force est à contre-temps ; elle ne serviroit qu'à rendre l'agonie plus longue et plus violente. Si vous expirez de foiblesse, vous en expirerez plus tôt et moins rudement. Toute vie mourante n'est que douleur. Tous les cordiaux deviennent poison au patient frappé à mort, et attaché sur la roue pour y expirer. Que lui faut-il ? Rien que le coup de grâce ; nul aliment , nul soutien. Si on pouvoit l'affoiblir pour avancer sa mort, on abrégeroit ses souffrances : mais on n'y peut rien , et il n'y a que la main qui l'a attaché et frappé qui puisse le délivrer de ce reste de vie cruelle.

Ne demandez donc ni remèdes , ni aliments, ni mort. Demander la mort, c'est impatience ; demander des remèdes ou des aliments , c'est vouloir retarder l'œuvre de mort. Que faut-il donc ? Se délaisser ; ne rien rechercher, ne rien retenir ; dire tout, non par recherche de consolation, mais par petitesse et non-résistance. Il faut me regarder, non comme la ressource de vie, mais comme l'instrument de mort. De même qu'un instrument de vie seroit mauvais s'il ne vivifioit pas, un instrument de mort seroit à contre-sens s'il nourrissoit la vie, au lieu de l'éteindre et de donner le coup de la mort. Souffrez donc que je sois, ou du moins que je vous paroisse sec, dur, indifférent, impitoyable, importuné, dégoûté, plein de mépris. Dieu sait combien tout cela est contraire à la vérité, mais il permet que tout cela pa-

roisse ; et c'est bien plus par ces choses fausses et imaginaires que par mon affection et mon secours réel que je vous suis utile , puisqu'il s'agit , non d'être appuyé et de vivre , mais de manquer de tout et de mourir.



CCCXXXIV.

NE POINT ÉCOUTER L'IMAGINATION.

A Harouèze, 21 mai 1703.

Voici une occasion , ma chère fille , pour vous donner de mes nouvelles : j'aurois bien voulu recevoir des vôtres. J'espère que Notre-Seigneur vous aura gardée contre vous-même pour vous conserver la paix. L'état des apôtres , entre l'ascension du Fils de Dieu et la descente du Saint-Esprit , étoit un état

d'oraison et de retraite, où ils attendoient la *Vertu d'en haut*. La préparation que je vous demande pour recevoir le Saint-Esprit est de ne point écouter le vôtre. L'inquiétude est le seul obstacle que je crains : je ne me défie que de vous. Laissez tomber toutes vos pensées de doute et de scrupule ; laissez-les bruire dans votre imagination, comme des mouches dans une ruche : si vous les excitez, elles s'irriteront, et vous feront beaucoup de mal ; si vous les laissez sans y mettre la main, vous n'en aurez que le bourdonnement et la peur. Accoutumez-vous à demeurer en paix dans votre fond, malgré votre imagination agitée.

Voici ma course bien avancée : je n'ai plus de visites à faire que pour peu de jours, et je serai samedi prochain à midi à Cambrai. Cependant je vous porte souvent devant Dieu, afin qu'il

vous plie et vous rende souple à son gré. Laissez-le faire, et soyez fidèle. Il sait à quel point je vous suis dévoué.



CCCXXXV.

CONTRE LES INQUIÉTUDES DE L'AMOUR-PROPRE.

A Cambrai, 10 juin 1703.

Je vous envoie, madame, une lettre que j'ai reçue pour vous. Je ne vous l'envoyai point hier, parce que j'espérois de vous l'aller rendre moi-même ; mais diverses occupations m'en ôtèrent la liberté. Me voilà embarqué dans notre concours : pendant qu'il durera, je serai presque hors d'état d'aller chez vous ; mais je ne laisserois pas de le faire, dès que je saurois que vous auriez le moindre besoin de moi. Je souhaite

que ce besoin n'arrive pas, et que Dieu vous suffise, sans sa petite et inutile créature. La simplicité de l'amour porte avec soi quelque chose qui se suffit à soi-même, et qui est un commencement de béatitude. Malheur à qui trouble cette simplicité par des réflexions d'amour-propre ! Donnez-moi de vos nouvelles, sans songer à ce que vous me manderez : ce sont là les bonnes lettres.



CCCXXXVI.

NE PAS S'INGÉRER FACILEMENT DANS LA DIRECTION
DES AUTRES ; SUPPORTER EN PAIX LA VUE DE SES
MISÈRES.

Dimanche, jour de la Saint-Jean, 1703.

J'ai plusieurs carrosses et huit chevaux qui ne font rien. Le temps ne me

permet pas d'aller me promener ; de plus, je n'y vais jamais qu'à deux chevaux : ainsi je puis vous en prêter six avec un carrosse, sans me priver de rien pour mes promenades. Si vous n'acceptez pas cette offre, ma chère fille, je boudrai longtemps.

Puisque vous êtes emmaillottée, pourquoi n'êtes-vous pas petit enfant ? Voulez-vous n'avoir de l'enfance que le maillot ? Il en faut avoir la simplicité. Votre amie est bonne selon son degré ; mais il faut aimer Dieu plus qu'elle. Il vous veut dans la liberté de votre solitude ; il ne vous appelle point à la conduire : il ne souffre point que vous vous gâtiez, et que vous la gâtiez, pour contenter son amour-propre, et le vôtre par contre-coup. Demeurez donc en paix dans votre petit désert. Contentez-vous de la consoler et de l'édifier, sans aucune suite de soins, quand elle vous va voir.

Le surplus ne seroit qu'un ragoût d'amour-propre pour vous et pour elle.

Pour moi, souvenez-vous que je ne vous suis donné que pour vous appauvrir et vous dénuer. Vous voudriez vous trouver en Dieu toute parfaite, toute digne de lui, toute pleine d'amour, et sans aucun défaut : mais il faut dire, à la vue de l'Époux, comme saint Jean : *Il faut qu'il croisse, et que je diminue*¹. Je ne vous suis bon qu'à vous faire décroître, qu'à vous rapetisser, qu'à vous accoutumer au vide, au néant, à porter les privations en pure foi. Quand vous y serez accoutumée, vous reconnoîtrez que ce n'est pas l'amour de Dieu, mais celui de nous-mêmes, qui nous rend si délicats et si désolés, dès que nous ne sentons pas en nous l'abondance spirituelle.

¹ Joan. III. 30.

Dieu vous bénisse, et vous apprenne à être en paix, sans paix sensible et goûtée. Tout le reste est plus imagination que réalité d'amour et de foi.



CCCXXXVII.

S'ACCOUTUMER A LA PRIVATION DES GOUTS
SENSIBLES.

A Cambrai, lundi 30 juillet 1703.

Il y a longtemps, ma chère fille, que rien ne m'a fait un plus sensible plaisir que votre lettre d'hier. Elle vient *d'un seul trait*, comme vous le dites : c'est ainsi qu'il faut s'épancher sans réflexion. Il faut vous accoutumer à la privation. La grande peine qu'elle cause montre le grand besoin qu'on en a. Ce n'est qu'à cause qu'on s'approprie la

lumière, la douceur et la jouissance, qu'il faut être dénué et désapproprié de toutes ces choses. Tandis qu'il reste à l'âme un attachement à la consolation, elle a besoin d'en être privée. Dieu goûté, senti et bienfaisant, est Dieu; mais c'est Dieu avec des dons qui flattent l'âme. Dieu en ténèbres, en privations et en délaissements, est tellement Dieu, que c'est Dieu tout seul, et nu pour ainsi dire. Une mère qui veut attirer son petit enfant se présente à lui les mains pleines de douceurs et de jouets; mais le père se présente à son fils déjà raisonnable, sans lui donner aucun présent. Dieu fait encore plus; car il voile sa face, il cache sa présence, et ne se donne souvent aux âmes qu'il veut épurer, que dans la profonde nuit de la pure foi. Vous pleurez, comme un petit enfant, le bonbon perdu. Dieu vous en donne

de temps en temps. Cette vicissitude console l'âme par intervalles, quand elle commence à perdre courage, et l'accoutume néanmoins peu à peu à la privation.

Dieu ne veut ni vous décourager ni vous gâter. Abandonnez-vous à cette vicissitude qui donne tant de secousses à l'âme, et qui, en l'accoutumant à n'avoir ni état fixe ni consistance, la rend souple et comme liquide pour prendre toutes les formes qu'il plaît à Dieu. C'est une espèce de fonte du cœur. C'est à force de changer de forme qu'on n'en a plus aucune à soi. L'eau pure et claire n'est d'aucune couleur ni d'aucune figure : elle est toujours de la couleur et de la figure que lui donne le vase qui la contient. Soyez de même en Dieu.

Pour les réflexions pénibles et humiliantes, soit sur vos fautes, soit sur vo-

tre état temporel , regardez-les comme des délicatesses de votre amour-propre. La douleur sur toutes ces choses est plus humiliante que les choses mêmes. Mettez le tout ensemble , la chose qui afflige avec l'affliction de la chose , et portez cette croix sans songer ni à la secouer ni à l'entretenir. Dès que vous la porterez avec cette indifférence pour elle, et cette simple fidélité pour Dieu, vous aurez la paix ; et la croix deviendra légère dans cette paix toute sèche et toute simple. Mandez - moi votre fond ; envoyez-moi tout votre cœur. Ne craignez de me demander ni visite, ni lettre , ni autre chose plus forte. Tout est à vous sans réserve en Notre-Seigneur.





CCCXXXVIII.

II. SE RÉJOUIT DE VOIR LA COMTESSE PLUS
TRANQUILLE.

A Cambrai, mercredi 8 août 1703.

M. le comte de Montberon vient de me soulager le cœur en m'assurant, ma chère fille , que vous êtes aujourd'hui plus tranquille. Dieu en soit béni. Je suis trop sec, trop distrait, trop occupé d'ailleurs, trop peu compatissant; mais j'ai bonne volonté , et les moindres rayons de consolation que j'entrevois en vous me donnent une joie que je ne puis vous exprimer. Dieu nous a unis en lui. Supportez-moi, et soyez persuadée que vous ne sauriez me fatiguer. Vous ne m'échapperez point, et Dieu ne le

permettra pas. J'ai reçu une lettre de Mme la duchesse de Mortemart, pleine des choses les plus fortes et les plus cordiales pour vous.



CCCXXXIX.

DESSEINS DE DIEU EN PERMETTANT NOS TENTATIONS
ET NOS PEINES INTÉRIEURES.

Jeudi, 23 août 1703.

Vous voyez bien, ma chère fille, que toutes vos peines ne viennent jamais que de jalousie, ou de délicatesse d'amour-propre, ou d'un fonds de scrupules qui est encore un amour-propre enveloppé. D'ailleurs ces peines portent toujours le trouble avec elles. Leur cause et leur effet montrent clairement qu'elles sont de véritables tentations.

L'esprit de Dieu ne nous occupe jamais des sentiments de l'amour-propre ; et loin de nous troubler, il répand la paix dans le cœur. Qu'y a-t-il de plus marqué pour la tentation que de vous voir dans un demi-désespoir, révoltée contre tout ce qui vous est donné de Dieu pour aller à lui ? Ce soulèvement n'est point naturel ; mais Dieu permet que la tentation vous pousse aux plus grandes extrémités, afin que la tentation soit plus facile à reconnoître. Il permet aussi que vous tombiez dans certaines choses très-contraires à votre excessive délicatesse et discrétion, aux yeux d'autrui, pour vous faire mourir à cette délicatesse et à cette discrétion, dont vous étiez si jalouse. Il vous fait perdre terre, afin que vous ne trouviez plus aucun appui sensible, ni dans votre propre cœur, ni dans l'approbation du prochain. Enfin il permet que vous

croyez voir le prochain tout autre qu'il n'est à votre égard , afin que votre amour-propre perde toute ressource flatteuse de ce côté-là. Le remède est violent ; mais il n'en falloit pas moins pour vous déposséder de vous-même , et pour forcer tous les retranchements de votre orgueil. Vous voudriez mourir, mais mourir sans douleur en pleine santé. Vous voudriez être éprouvée , mais discerner l'épreuve , et lui être supérieure en la discernant. Les jurisconsultes disent , sur les donations : *Donner et retenir ne vaut*. Il faut de même donner tout ou rien, quand Dieu veut tout. Si vous n'avez pas la force de le donner, laissez-le prendre.

Votre franchise sur Mme d'Oisy, loin d'être une faute, est ce que vous avez fait de mieux. Plût à Dieu que vous fissiez souvent de même ! Mais vos entortillements vous empêchent de mon-

trer votre mal. Comment voulez-vous qu'on le guérisse, quand on ne peut pas même le savoir? Croyez-vous qu'on devine? Parlez comme vous croyez que vous parleriez à la mort. Demeurons unis, Dieu le veut, avec ce qui nous est uni en lui et pour lui. Pardon de mes fautes.



CCCXL.

SE SOUTENIR PAR LA VIE DE FOI AU MILIEU
DES CROIX.

Lundi au soir, 23 septembre 1703.

Je croyois, ma chère fille, vous aller voir ce soir; mais je n'ai pu le faire : on m'a tenu malgré moi. J'en ai le cœur peiné; car je voulois m'aller consoler avec vous sur la pauvre mad...,

que j'aime fort, et qui est bien malade. Tout est croix : je n'ai aucun goût que d'amertume. Mais il faut porter en paix ce qui est le plus pesant : encore n'est-ce point porter ni traîner ; c'est demeurer accablé et enseveli. Je souhaite que Dieu vous épargne autant qu'il le faut pour vous donner de quoi souffrir : c'est le pain quotidien. Dieu seul en sait la juste mesure, et il faut vivre de foi sur les moyens de mort, pour croire, sans le voir, que Dieu proportionne avec une certaine miséricorde l'épreuve au secours qui est en nous à notre insu. Cette vie de foi est la plus profonde de toutes les morts.

Mon Dieu, qu'il me tarde de vous voir ! Croyez-le, et soyez docile : croyez-le sans le voir ; foi sur cela comme sur tout le reste. O que vous m'êtes chère en celui qui le veut ! Cela croît tous les jours en moi ; mais quand je vous

verrai, je ne vous dirai peut-être rien.



CCCXLI.

NE PAS S'INQUIÉTER DES JUGEMENTS DES HOMMES.

A Cambrai, 4 octobre 1703.

Je vous plains, ma chère fille, quoique jamais douleur n'ait eu moins de fondement, que la vôtre : n'importe, vous souffrez beaucoup, et je souffre avec vous. Mais souffrez que je vous représente l'illusion où vous êtes. D'un côté, vous dites : *Il faut vivre dans la simplicité de l'amour, ou mourir dans le désespoir du travail.* D'un autre côté, vous dites : *Je ne puis rester ici sans une humiliation affreuse et continue.* C'est la crainte de l'humilia-

tion qui vous trouble, et qui vous révolte contre l'ordre de Dieu, pendant que vous ne parlez que de *vivre dans la simplicité de l'amour*. Au reste, vous entrâtes dans la conversation avec moi, étant *tranquille, soumise à Dieu et à moi...*, et *très-persuadée que rien ne vous empêcheroit d'obéir, pas même la crainte de vous laisser voir avec toutes vos misères*. Vous étiez donc bien dans ce moment-là. Qu'est-ce qui vous changea tout à coup? C'est votre imagination que vous suivez par infidélité. Dès que vous avez commencé à écouter la tentation et à résister à Dieu, vous êtes livrée à vous-même, et vous n'êtes plus la même personne : la résistance à Dieu vous met dans une espèce de possession. Mais je compte pour rien toutes vos saillies, et je ne me lasserai jamais de vous poursuivre pour vous ramener. Demandez à Dieu, Dieu même, afin

qu'il vous dompte. Je vous irai voir demain, et nous parlerons de tout.

Saint François étoit bien éloigné de craindre l'humiliation : il ne se seroit guère mis en peine des jugements de Mme d'Oisy. O mon Dieu, que vous êtes encore vaine dans vos délicatesses, puisque l'idole d'un cœur généreux et romanesque est ce que vous ne pouvez sacrifier à Dieu, et que vous voulez lui manquer, plutôt que de paroître une amie imparfaite ! Revenez à Dieu et sortez de vous. *Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon* ⁴.

³ Act. ix. 5.





CCCXLII.

SUPPORTER PATIEMMENT LA VUE DE NOS DÉFAUTS.

Lundi au soir, 3 novembre 1703. 

Comment pouvez-vous vous imaginer que je puisse être tenté de vous abandonner ? C'est moi qui ne veux pas que vous m'abandonniez. Aucun de vos défauts ne me lasse. Je voudrois que vous les pussiez voir comme je les vois, et que vous les supportassiez avec la même paix dont je les supporte : ils se tourneroient tous à profit pour vous. Quand Dieu vous laisse un peu respirer, vous voyez sa bonté ; mais dès qu'il recommence en vous son ouvrage, vous défaites ce qu'il fait à mesure qu'il y travaille. Vous écoutez vo-

tre imagination, jusqu'à n'écouter plus ni Dieu, ni l'homme qui doit vous parler en son nom. Vous êtes alors indocile, et comme possédée d'un esprit de désespoir. Ce n'est point la peine qui cause l'infidélité; mais c'est l'infidélité qui cause la peine. Une certaine douleur paisible dans l'obscurité et dans la sécheresse ne seroit rien que de bon. Il faut bien souffrir pour mourir; le dépouillement ne se fait pas sans douleur : mais le trouble du fond ne vient que de l'infidélité avec laquelle vous écoutez la tentation. C'est dès le commencement qu'il faudroit lui fermer vos oreilles. Votre imagination, qui vous tente, est ensuite ce qui vous punit; car elle fait votre supplice. Ne la croyez plus, mais croyez-moi. Vous m'avez rendu triste depuis hier. Au nom de Dieu, consolez-moi. Il me tarde de vous aller voir, et de vous

trouver meilleure que vous n'étiez hier. Faut-il que je vous rende méchante ?

Ne vous rembarquez point avec Mme d'Oisy ; je n'y consens pas, Dieu ne le veut point , et il n'y a que l'amour-propre qui le veuille en vous. Je vais demain à quatre heures d'ici voir M. de... Sans cela je vous irois voir. J'enverrai vos deux lettres, si je ne les brouille pas dans le chaos de mes papiers.



CCCXLIII.

NE POINT SE TOURMENTER POUR TROUVER DANS
SON CŒUR L'AMOUR DE DIEU.

1^{er} jour de l'an 1701.

J'ai beaucoup de peine à condamner
à la mort ces trois petits innocents.

Blondel a envie de les associer à sa troupe d'oiseaux. Ils chantent un peu et ne connoissent pas le péril ; car mon vieux chat a rappelé son ancienne vigueur et toutes ses finesses, pour les attraper.

O que je vous souhaite une bonne année, toute simple et toute unie ! Le sentiment ne dépend pas de nous ; il n'y a que la volonté. Notre volonté même ne peut pas être approfondie ; on ne trouve pas son propre vouloir , comme on trouve son gant dans sa main, en sorte qu'on puisse dire : Le voici. Vous qui aimez monsieur votre fils , vous ne vous tourmentez point pour trouver dans votre cœur cette amitié, comme vous vous tourmentez pour y trouver l'amour de Dieu. On se contente de vouloir aimer, et d'agir le mieux qu'on peut , suivant ce fonds d'amour. Dieu n'a point une délicatesse

épineuse, comme nous. Allons droit avec lui, et tout est fait.



CCCXLIV.

AVANTAGES DES CROIX ET DES PEINES INTÉRIEURES.

Lundi, 23 janvier 1704.

Non, je ne saurois, ma chère fille, être en peine pour vous des choses qui vous agitent tant; mais je suis bien loin de les mépriser : au contraire, j'y fais une singulière attention. Je sais que Dieu choisit exprès ces choses sans fondement, pour nous éprouver d'une façon qui est tout ensemble rigoureuse et humiliante. La délicatesse de notre orgueil a besoin de cet assaisonnement de nos croix. Il faut qu'elles soient

imaginaires, et qu'elles nous surmontent ; il faut que nous soyons accablés par notre propre imagination, et que nos propres chimères nous crucifient. Loin de mépriser ces choses, j'y reconnois le doigt de Dieu. C'étoit précisément ce qu'il vous falloit. Je vous plains de tout mon cœur ; mais je vois une grande miséricorde dans cette grande misère. Consolons-nous de la douloureuse opération, par le bien qu'elle fera. Nous ne sommes ici-bas que pour souffrir, mourir, sacrifier, perdre sans aucune réserve. Comme la moindre partie morte, dans les chairs vivantes, fait souffrir des douleurs étranges, de même le moindre reste de vie dans une âme mourante fait un supplice affreux. Ne laissons donc rien de cette vie secrète et maligne en nous. Il faut que Dieu nous arrache tout : ne repoussons pas sa main crucifiante ; ce

seroit à recommencer. Je vous irai voir tantôt.



CCCXLV.

ABANDON A DIEU DANS LES AFFLICTIONS.

Mardi, 29 janvier 1704.

Je souffre , ma chère fille , de vous laisser seule , mais je n'ose sortir de céans , parce que voici l'heure où il est naturel que M. le comte de Montberon arrive , et que je ne dois pas le faire attendre. Il ne faut perdre aucun des premiers moments pour le préparer , et pour adoucir sa surprise. Pendant que je serai avec lui , Dieu sera avec vous. O le doux entretien , pourvu qu'on soit dans le silence d'acquiescement ! Il se plaît avec les âmes affligées ; il est le

Dieu de toute consolation. Ne retenez ni ne nourrissez point votre douleur : portez-la en esprit d'abandon. Dieu mesure la tentation aux forces que son amour donne ; il faut que l'amour se taise, souffre, et fasse tout lui seul.



CCCXLVI.

USER DE PATIENCE AVEC SOI-MÊME, COMME AVEC
LE PROCHAIN.

Dimanche, 10 février 1704.

Je serai ravi que vous veniez au sermon, ma chère fille. Venez-y, je vous prie : suivez librement ce qui vous vient dans l'esprit, pour vous soulager. Vous ne sauriez trop vous accoutumer à vous supporter. Pour moi, je n'ai aucune peine à votre égard, que celle

de vous voir souffrir. Il faut user de patience avec vous-même, comme avec un autre. Le support n'est pas moins pour nous que pour le prochain. On se supporte sans se flatter, de même qu'on le fait pour autrui. Bonjour jusqu'au sermon.



CCCXLVII.

SACRIFIER SA VOLONTÉ A CELLE D'AUTRUI ;
ÉLARGIR SON COEUR.

Dimanche au soir, 10 février 1704.

La souplesse de volonté pour céder à celle d'autrui vaut mieux que tous les sermons. C'est par un excès de précaution pour votre santé, ou par quelque délicatesse de bienséance, que M. le comte de Montberon vous aura appa-

remment refusé cette complaisance : c'est la moindre chose du monde. Il faut s'accommoder à ses vues : c'est le moins que vous puissiez lui sacrifier, qu'un sermon. C'est le meilleur homme que je connoisse. Le sermon ne vous convenoit point, et vous devez être bien consolée de ne l'avoir pas entendu. Quatre petits mots, qui échappent après un long silence au coin de votre feu, sont bien meilleurs. Élargissez, élargissez votre pauvre cœur. Dieu n'est point à son aise dans les cœurs rétrécis. Le vrai amour est trop simple pour être scrupuleux. *Là où est le Seigneur, là est la liberté*¹.

¹ II Cor. III. 17.





CCCXLVIII.

RETRANCHER LES SUBTILITÉS INQUIÈTES SUR
SOI-MÊME.

Mardi, 4 mars 1704.

J'avois bien cru, ma chère fille, que j'aurois plus de joie que vous. Dieu soit béni. Voilà les créanciers en sûreté, et Mme la comtesse de Souastre aura une succession. J'espère que ce sera tard. Il faut songer à vendre au moins une terre. M. le comte de Montberon m'y a paru disposé ce matin. Le voilà en repos, et il n'a plus rien à demander au monde.

Pour vous, ma chère fille, je ne vous souhaite que le retranchement de vos réflexions. La vue de nous-même cause

le trouble : c'est la juste peine de l'amour-propre. Au contraire, la simple vue de Dieu donne la paix : c'est la récompense d'un amour pur et direct ; c'est un petit commencement du paradis. Sans plaisir sensible, et même avec des douleurs, on sent un je ne sais quoi très-profond et très-intime, qui ne veut rien au delà, et qui fait un rassasiement de volonté. On ne sort de ce paradis, que par des subtilités inquiètes sur soi-même.



CCCXLIX.

MÊME SUJET.

Jeudi, 6 mars 1704.

Vos peines, ma chère fille, m'affligent jusqu'au fond du cœur ; mais elles

ne font que redoubler mon attachement et mon zèle. O que vos douleurs seroient douces , si vous ne faisiez que sentir simplement , et qu'adorer sans résistance ni réflexion volontaire les coups de la main de Dieu ! Mais les coups que votre propre main vous porte sont les plus douloureux. Unissez-vous, je vous en conjure , à ceux qui veulent la paix pour vous ; unissez-vous à eux avec petitesse et sans raisonner. Que devez-vous penser des peines qui ne viennent que d'un amour-propre manifeste ? Que la paix de Dieu soit avec vous. Que celui qui commande aux vents et à la mer commande à votre imagination , pour y mettre le silence et le calme.





CCCL.

MÊME SUJET.

A Cambrai, 12 mars 1704.

Vous ne devez jamais avoir nulle inquiétude, ma chère fille, sur ma persévérance à prendre soin de vous. Plus vous êtes peinée, plus je me crois obligé à vous soutenir : vos peines ne font qu'augmenter mon union avec vous. Je vous quittai l'autre jour, non par impatience ni par indifférence pour votre état ; mais parce qu'il m'a paru que, dans ce temps-là, ma présence ne fait que redoubler vos réflexions et votre trouble. Au reste, je suis très-éloigné de vouloir que vous ne me disiez pas vos peines : mais je ne voudrois pas

que, sous prétexte de me les dire, vous vous en entretinssiez vous-même, ce qui est nourrir vos scrupules, et augmenter la tentation de trouble. Je vous irai voir demain. Dieu sait à quel point je vous suis dévoué.



CCCLI.

N'ESPÉRER RIEN DE SOI, ET NE DÉSIRER RIEN
POUR SOI.

Vendredi, 16 mai 1704.

Comme je n'avois pas vu depuis longtemps M. le comte de Montberon, je n'osai point avant-hier vous proposer, devant lui, de me parler en particulier. Hier j'espérai de vous trouver libre ; mais il faut attendre que je sois débarrassé de l'ordination. En attendant, je

loue Dieu de la paix où il vous met. O qu'il est bon de n'espérer rien de soi, et de ne chercher rien pour soi-même ! Vivez, ma chère fille, dans cette bienheureuse simplicité, et vous aurez la plénitude de Dieu dans le vide de vous-même. Je vous porte tous les jours à l'autel avec une union intime.



CCCLII.

CONTRE LES SENSIBILITÉS D'AMOUR-PROPRE.

Jeudi, 17 juillet 1704.

Vous êtes bien ingénieuse pour vous tourmenter. Tout ce qui est dans votre tête n'a pas seulement passé un instant par la mienne. J'ai pu craindre que quelque délicatesse sur les bienséances ne nous gênât; mais je ne croirai ja-

mais que vous ayez aucun ménagement politique. Faut-il que ces sensibilités d'amour-propre vous rongent le cœur, pendant que l'amour de Dieu devrait le nourrir, l'élargir, le consoler et le remplir de paix ? Si j'osois, je vous gronderois ; mais il vaut mieux entrer dans votre peine, pour vous en soulager. Je prie Dieu qu'il vous occupe tellement de lui, que vous puissiez vous oublier vous-même.



CCCLIII.

VOIR SES FAUTES AVEC PAIX, EN ESPRIT D'AMOUR.

Mardi, 30 septembre 1704.

Je n'évite le hasard de la poste, ma chère fille, que par rapport à l'affaire présente de la pension.

Ne vous inquiétez ni sur vos fautes ni sur vos confessions. Aimez sans cesse, et il vous sera *beaucoup remis*, parce que vous aurez *beaucoup aimé*¹. On cherche des ragoûts d'amour-propre, et des appuis sensibles, au lieu de chercher l'amour. On se trompe même, en cherchant moins à aimer qu'à voir qu'on aime. On est, dit saint François de Sales, plus occupé de l'amour que du bien-aimé. C'est pour le bien-aimé seul qu'on s'occupe directement de lui; mais par retour sur soi, qu'on veut s'assurer de son amour. Les fautes vues en paix, en esprit d'amour, sont aussitôt consumées par l'amour même; mais les fautes vues avec un dépit d'amour-propre troublent la paix, interrompent la présence de Dieu, et l'exercice du parfait amour. Le chagrin de la

¹ Luc. vii. 47.

faute est d'ordinaire encore plus
faute que la faute même. Vous tournez
tout votre scrupule vers la moindre in-
fidélité. Je juge de votre fidélité par
votre paix, et par la liberté de votre
cœur. Plus votre cœur sera paisible et au-
large, plus vous serez unie à Dieu. Ce
que vous craignez est ce que vous devriez
le plus désirer.

Je viens de voir un homme qui, ayant
lu dans le noviciat des Bénédictins la
vie de saint Benoît, se dépitait tellement
de ne lui point ressembler qu'il sortit
du noviciat.

Vous reconnaissez que Dieu veut nous
par votre humiliation. Nous ferons du
poison de toutes nos vertus, si nous ne
trouvons en nous le don de l'humour-
propre ne sût comment. Accoutumez-
vous peu à peu à n'être pas si délicats
sur vous-même. La délicatesse du pur
amour est simple, douce, paisible ;
celle de l'amour-propre est ombrageuse.

CCCLIV.

SE SUPPORTER SOI-MÊME, COMME LE PROCHAIN.

Samedi 11 octobre 1704.

Je donne avec joie, à l'ecclésiastique dont il s'agit, le pouvoir de confesser cette novice autant de fois que lui et Mme d'abbesse le jugeront à propos. Je suis consolé de voir, ma chère fille, que vous reconnoissez que Dieu est glorifié par votre humiliation. Nous ferions du poison de toutes nos vertus, si nous ne trouvions en nous rien dont l'amour-propre ne fût content. Accoutumez-vous peu à peu à n'être pas si délicate sur vous-même. La délicatesse du pur amour est simple, douce, paisible : celle de l'amour-propre est ombrageuse,

inquiète, et tout auprès du désespoir. Supportez-vous vous-même, comme le prochain ; vous ne vous devez pas moins la charité qu'à autrui. Pour moi, loin d'être las de vos peines, je ne les ressens que par rapport à vous.



CCCLV.

CONTRE LES SENSIBILITES DE L'AMOUR-PROPRE.

Lundi, 17 novembre 1704.

Je vous envoie, ma chère fille, une copie de la lettre que j'ai écrite à M. de..., afin que vous ayez la bonté de la faire tenir à M. le comte de Montberon, et qu'après l'avoir lue, il puisse, avant son départ, prévenir là-dessus M. de...

Vos peines m'affligent sensiblement.

Non-seulement je suis sensible à votre extrême souffrance, mais encore je suis en peine sur l'infidélité avec laquelle vous vous livrez à la tentation. Dans ces moments, je vois en vous tous les sentiments d'un amour-propre révolté. Cela seul devoit vous faire apercevoir combien vous sortez de l'ordre de Dieu, sous le beau prétexte d'y vouloir rentrer. Je ne saurois vous empêcher de manquer à Dieu; mais j'espère qu'il vous en empêchera malgré vous. Pour moi, je ne veux point lui manquer; et je croirois le faire, si je ne vous poursuivois pas doucement, mais sans relâche, pour vous ramener à la vraie paix par la simplicité à laquelle il vous attire. Ne faites rien sans mon consentement, je vous en conjure. Je demeurerai fidèlement uni à vous : ne me refusez pas cette union de cœur en notre Seigneur Jésus-Christ.

si-aioreuôé en ouQ .sallavoué sov ob
 si sans
 siou a
 elqmis sôé suov hûsup

CCCLVI.

LES SCRUPULES, EFFET DE L'AMOUR-PROPRE.

Mardi, 18 novembre 1704.

On ne peut être plus en peine que je le suis de vous, ma chère fille. Consolerez-moi, si vous le pouvez; mandez-moi quelque bonne nouvelle de votre cœur. Si j'étois libre, j'irois tout à l'heure vous voir, mais il faut que j'aille à l'hôpital Saint-Jean. Écoutez Dieu; ne vous écoutez point : dès que vous vous écoutez, tout est perdu. C'est un amour-propre désespéré qui cause toutes vos peines. Il est visible, et vous ne le voyez pas, tant il vous préoccupe ! Si vous pouviez le voir, vous reconnoîtriez la tentation où il vous jette. J'attends

de vos nouvelles. Que ne donnerojs-je point pour vous voir toujours dans la paix et dans la fidélité où je vous vois, quand vous êtes simple !



Mardi, 18 novembre 1704.

CCCLVII. Ou ne peut être en peine que je

je suis de vous, ma chère fille. Conso-

L'OBÉISSANCE, SEUL REMÈDE AU SCRUPULE.

Mercredi, 19 novembre 1704.

Votre lettre d'hier au soir, ma chère fille, m'afflige plus que tout le reste. Les premiers mouvements de peines ne sont rien : ils ne viennent pas du fond du cœur : mais vous vous livrez à la tentation sans mesure. O si vous ouvriez un moment les yeux, vous verriez la fureur de votre amour-propre ! Il n'en faudroit pas davantage pour vous montrer que ce que vous voulez re-

garder comme un retour à une règle plus sûre, n'est qu'une illusion grossière et un égarement manifeste. Mais j'espère en Dieu malgré toutes vos infidélités ; vous ne lui échapperez pas. Pour moi, je vous poursuivrai sans relâche jusqu'à ce que vous rentriez dans la petitesse, dans la mort à votre amour-propre, et dans l'obéissance aveugle que Dieu demande de vous. Répondez-moi, je vous le demande au nom de Dieu même. Obéissez, et souvenez-vous que vous ne trouverez jamais ni paix ni ressource que dans l'obéissance. Dès que vous en sortez, vous êtes comme une personne possédée. Dès que vous y rentrez, Dieu est avec vous ; vous êtes bonne, simple, douce, et petite comme un enfant. Réponse, je vous conjure, et ne résistez pas plus longtemps à Dieu.





CCCLVIII.

NE POINT TROP RÉFLÉCHIR SUR SES FAUTES.

Mercredi, 19 novembre 1704.

Je n'ai aucune peine à croire, ma très-chère fille, que vous ne trouvez pas en moi ce que vous cherchez selon Dieu ; mais Dieu lui-même suppléera. Si je connoissois ici un homme qui vous convînt, je vous le donnerois, et je demeurerois aussi intimement uni à vous que je le suis : mais je ne connois personne qui vous soit propre ; et à tout prendre, je dois vous dire simplement que je suis ici le plus en état de vous secourir. Je crois même que notre liaison est de vocation et de providence. Vous le croirez vous-même toutes les

fois que vous serez hors de la tentation.

Je vous irai voir demain au matin, et je verrai avec vous ce qui est à propos. Mais je veux absolument vous faire communier. Vos fautes vous font mille fois plus de mal par vos réflexions d'amour-propre que par elles-mêmes. En quel état, en quelle voie, sous quelle direction vous flattez-vous de ne faire plus aucune faute ni contre Dieu ni contre les hommes. Espérez-vous de vous délivrer de votre amour-propre, en vous abandonnant à ses saillies, et en vous retirant de la mort à vous-même? Si vous aviez fait ce pas, ce seroit une espèce d'enfer. Le mal est que vous vous écoutez, et que vous n'êtes point dociles. Mais courage; tout ceci ne sera rien. J'espère que demain Dieu vous rendra la paix. Il sait avec quel zèle je le désire.

sois que vous sotes hors de la tent-

je matin

et je vertai avec vous ce qui est à pro-

pos. Mais je veux absolument vous

faire commiser. 7 os faites vous font

SUR UNE DISTRIBUTION QUE LES MAGISTRATS DE

CAMBRAI DEVOIENT FAIRE AUX PAUVRES.

A Cambrai, 16 décembre 1704.

Je vous supplie, ma très-chère fille,

d'avoir la bonté d'écrire dès ce soir à

M. le comte de Montberon, pour le

prier d'écrire très-prompement aux

magistrats de Cambrai, afin qu'ils ne

fassent point, le jour de Saint-Thomas,

la distribution du revenu de leur fon-

dation, parce que s'ils font leur distri-

bution ce jour-là, suivant leur cou-

tume qui ne soulage en rien les pauvres,

ils n'auront plus de quoi donner à la

Charité, qui en a un besoin très-pres-

sant. Deux mots que M. le comte de

Montbéron leur écrira ou leur fera dire , pour les prier de différer jusqu'à son retour, suffiront pour avoir le loisir de prendre ensuite des mesures pour cette bonne œuvre.

Comment vous portez-vous ? Comment va la foible santé de Mlle de Souastre ? Mlle du Mesnil est-elle en humeur de bien jouer avec mon manchon ?



CCCLX.

NE PRENDRE AUCUNE RÉOLUTION IMPORTANTE
DANS LE TROUBLE ET L'AGITATION DES PEINES
INTÉRIEURES.

Lundi, 26 janvier 1703.

Il n'est question, ma chère fille , ni de moi ni d'aucune autre personne : il s'agit de Dieu seul. Si vous pouviez,

sans lui manquer, faire la rupture que vous projetez, je vous laisserois faire, et je serois ravi de vous voir dans la fidélité et dans la paix, par une autre voie. Mais c'est un désespoir d'amour-propre qui veut rompre tous les liens de grâce, pour chercher un soulagement chimérique. Votre désespoir redoubleroit, si vous aviez fait cette démarche contre Dieu. Mais si vous vous livrez à lui sans condition et sans bornes, le simple acquiescement en esprit d'abandon sans réserve vous remettra en paix.

Je vous pardonne d'avoir contre moi les pensées les plus outrageantes. Je me compte, Dieu merci, pour rien. Mais malgré cet outrage que je n'ai jamais mérité de vous, vos véritables intérêts me sont si chers, que je donnerois de bon cœur ma vie, pour vous empêcher de détruire en vous l'œuvre de Dieu.

Vous ne pourriez le faire sans perdre la vie, et sans la finir dans une résistance horrible à la grâce. Jamais tentation de jalousie et de fureur d'un amour-propre ombrageux ne fut si manifeste. C'est pendant que vous êtes livrée à cette tentation affreuse que vous voulez faire les pas les plus décisifs. Au moins, laissez un peu balayer cet orage; attendez d'être tranquille, comme les gens sages l'attendent toujours, pour prendre une résolution de sang-froid; ou, pour mieux dire, ne vous défiez que de vous-même, et inutilement de Dieu. Mettez tout au pis aller. Supposez comme vraies toutes les étranges chimères que votre imagination vous représente. Acceptez tout sans réserve; n'y mettez aucune borne pour la durée. Assujettissez-vous à moi par pure fidélité à Dieu, sans compter sur moi. Demeurez dans cette disposi-

tion du fond de mon silence, sans vous écouter, et n'écoutant que Dieu seul; je suis assuré que la paix, qui surpasse tout sentiment humain, naîtra d'abord dans votre cœur, et que les écailles tomberont de vos yeux. Faites-en l'expérience, je vous conjure. Dieu permet qu'avec le meilleur esprit du monde, vous soyez dans l'illusion grossière et la plus étrange sur un seul point. C'est une chimère qui fait le plus réel de tous les supplices. Il ne falloit rien moins pour démonter cet amour-propre si délicat et si déguisé. L'opération est crucifiante; mais il faut mourir. Laissez-vous mourir, et vous vivrez.

— étranges chimères de votre imagination. Acceptez tout ce que je vous propose; n'ayez aucune borne sans réserve; n'ayez aucune réserve. Assurez-vous à moi pour la durée. Assurez-vous à moi par une fidélité à Dieu, sans compter. Demeurez dans cette disposi-



CCCLXI.

SAINT JOSEPH MODÈLE DE LA VIE INTÉRIEURE.

A Cambrai, 19 mars 1705.

Je crois, ma très-chère fille, que vous ferez très-bien d'envoyer votre équipage à Mme d'Oisy, pour soulager le sien ; mais le lieu où vous êtes vous dispense de lui donner à dîner. Aussi bien ai-je entendu dire que Mme de... doit venir au sermon ce jour-là. Vous ne pouvez point donner à dîner à toute la troupe. Le prêt de l'équipage ne vous causera aucun embarras ; mais le dîner vous mèneroit plus loin. Vous êtes toujours dans un penchant, prête à glisser, et à faire trop bien.

Je suis ravi de ce que saint Joseph nous réunit. Je l'aime au delà de toute expression : c'est un saint tout intérieur. Il me tarde de vous voir dans le silence de ce bon saint. Je le prie de vous obtenir la délivrance de vous-même.



CCCLXII.

ABANDON A DIEU DANS LES PEINES INTÉRIEURES.

41 août 1705.

Je ressens, ma chère fille, une vraie peine de celle que je vous fis hier au soir. Je vous pressai trop : je vous conjure de me le pardonner, et de ne perdre point de vue ce que Dieu demande de vous. Celui qui le demande le donnera ; il veut que vous le fassiez, et il le fera lui-même avec vous. Ne

regardez que lui, et ne me comptez pour rien, qu'autant qu'il lui plaît de se servir de moi : mais confiez-vous à lui. Il ne faut pas vous étonner que ce qui touche le vif vous cause beaucoup de douleur. Le vif en vous est une industrie et un courage propre pour vous décider vous-même sans vous livrer à autrui. Dès qu'on attaque ce vif, on vous trouble. Mais vous vous imaginez les choses comme impossibles : Dieu, qui les veut, les adoucira. Le moment le plus douloureux est celui de laisser faire l'incision. Cette fidélité portera la grâce avec elle pour tout le reste ; c'est l'infidélité qui vous cause tant de souffrances : c'est en vous livrant que vous vous soulagerez. Encore une fois, ne me regardez que comme un instrument d'épreuve, auquel Dieu vous assujettit. Vous verrez un jour en lui à quel point je vous suis dévoué.



CCCLXIII.

NE POINT TROP RAISONNER SUR SOI-MÊME.

A Mauberge, 20 septembre 1705.

Je suis ravi, ma chère bonne fille, de vous savoir en paix. Il me tarde de vous revoir en cet état, où je vous souhaite depuis si longtemps. Demeurez-y; ne vous écoutez point : tout dépend des commencements. O qu'on est éclairé, quand on est simple ! et qu'on s'obscurcit en raisonnant ! On a une pénétration et une subtilité infinie, mais toute tournée à se séduire et à se tourmenter. Vous écouterez toujours Dieu, dès que vous vous ferez taire vous-même. Dieu parle toujours dans ce silence intime d'une âme qui n'est

attentive qu'à lui. Mais, au nom de Dieu, plus d'esprit, ni de délicatesse, ni de courage, ni de goût du monde. Il n'y a plus que la simplicité de l'Évangile, l'enfance des petits, la folie de la croix, et le goût de la foi toute pure. C'est là que vous trouverez la paix durable et le véritable élargissement de votre cœur. Je salue Mlle de Souastre et ma chère filleule. Mille beaux discours à Meny.



CCCLXIV.

SUR UN VOYAGE QUE LA COMTESSE PROJETOIT
A CHAULNÈS.

A Maubeuge, 21 septembre 1705.

Je ne vois, ma chère fille, que deux raisons qui puissent vous empêcher

d'aller à Chaulnes. La première est ce que vous savez du côté de la cour. M. le comte de Montberon n'en sait rien ; et si, par la suite, le Roi venoit à lui témoigner quelque chagrin sur votre voyage, M. le comte de Montberon pourroit se plaindre de ce qu'on ne l'auroit pas averti. Il est vrai que je crois seulement que la peine qu'on a inspirée au Roi ne regarde que le séjour de ces dames à Cambrai, et que votre voyage à Chaulnes ne me regardant point, feroit peu de bruit : cependant je dois vous laisser examiner ce qui a rapport à M. le comte de Montberon.

Ma seconde difficulté est par rapport à madame votre fille et à M. le comte de Souastre pour Arras. Vous savez qu'après l'exemple de ce voyage, on pourra vous presser d'aller voir madame votre fille ; et vous vous souvenez

bien de ce qui doit vous empêcher de quitter jamais Cambrai pour faire un séjour ailleurs. Si vous avez de bonnes raisons pour vous défendre après ce voyage contre fille et gendre, je ne vois plus rien qui doive vous arrêter. Je souhaite infiniment votre consolation et l'élargissement de votre cœur.

Je n'ai pas un seul moment pour avoir l'honneur d'écrire à M. le comte de Montberon; mais vous aurez bien la bonté de lui dire tout ce qu'il faut, et de me faire excuser par lui. Je suis de plus en plus avec union et confiance sans réserve tout à ma chère fille.





CCCLXV.

S'OUBLIER SOI-MÊME EN ESPRIT D'AMOUR.

Samedi au soir, 7 novembre 1705.

Je suis véritablement affligé, ma chère fille, de ne pouvoir aller chez vous avant mon départ. Il faut que je sois bien pressé, puisque je dérange tout, et que je n'attends pas même que Mme de... ait passé. Notre cher petit abbé vous aura dit mon embarras. Demeurez dans les mains de Dieu. Si vous préférez l'amour de foi à votre imagination et à votre amour-propre, vous serez en paix. O que la présence de Dieu, qui va jusqu'à oublier toutes nos délicatesses, est heureuse !





CCCLXVI.

SE SOUFFRIR SANS TROUBLE.

A Cambrai, vendredi 10 décembre 1705.

Pouvez-vous bien, ma chère fille, me mander simplement de vos nouvelles? Je serai véritablement soulagé, si votre cœur s'ouvre assez pour m'apprendre avec simplicité en quel état il se trouve. O que je souhaite que la fidélité à n'écouter point les réflexions de l'amour-propre vous mette en paix! Alors on souffre sans trouble: c'est le trouble, et non la souffrance, qui nuit à l'âme. La souffrance sans trouble profite toujours: c'est la douleur paisible des âmes du purgatoire. Mais le trouble est une double peine: c'est une peine

que la volonté repousse, et qu'elle augmente en la repoussant; c'est une peine qui vient de résistance à Dieu, et qui, loin d'être utile, est nuisible. Consolez-moi, ma chère fille, en m'apprenant que l'abandon nous soulage.



CCCLXVII.

SOUFFRIR LES PEINES INTÉRIEURES SANS TROUBLE
ET AVEC RÉSIGNATION.

Dimanche, 13 décembre 1705.

Votre dernière lettre d'hier soir, ma chère fille, m'a consolé. Je vois bien que vous souffrez une grande douleur; mais la douleur, quand elle est seule, ne déplaît jamais à Dieu. Au contraire, elle purifie l'âme, et est très-agréable à Dieu, quand elle ne porte à aucune



infidélité. La douleur n'est jamais si violente ni si longue, quand elle est sans résistance à la grâce ; car dès que la volonté ne lui résiste point, elle est sans trouble, et de plus elle ne dure pas, parce que Dieu ne la donne que pour rompre la propre volonté. Ainsi, dès que la volonté propre est rompue, Dieu finit l'épreuve qui n'étoit destinée qu'à opérer la désappropriation. On désarme Dieu en lui cédant : la non-résistance est le remède à tous nos maux. Livrez tout à Dieu sans bornes et sans condition. Il ne faut pas le faire pour en avoir meilleur marché ; mais il est pourtant vrai que c'est ce qui modère et qui abrège les peines. Je voudrois vous soulager ; mais je ne le puis : pour guérir le mal, il ne faut point le flatter. Dieu sait combien je compatis à vos peines, loin de m'en impatienter.



Bonsoir, ma très-chère fille.



CCCLXVIII.

PRATIQUE DE LA CIRCONCISION SPIRITUELLE ; SE
LIVRER PAISIBLEMENT A L'OPÉRATION CRUCI-
FIANTE DE DIEU.

4^{er} janvier 1706.

L'ordre de Dieu n'est point , ma chère fille, que vous vous rengagiez en communauté avec Mme... Pour moi, je ne lui dois dans cet ordre, et je ne veux lui donner que les soins dont elle a besoin pour le spirituel. Laissez-la venir, si elle vient, et recevez-la avec amitié, comme une personne que vous n'attendez nullement; mais ne prévenez rien. L'empressement ne viendrait que de générosité humaine, et d'un raffinement d'amour-propre. Le même amour-propre qui seroit empressé, se

tourneroit bientôt au dépit et au désespoir. La vraie charité est simple, paisible, et égale pour le prochain, parce qu'elle est humble et sans retour sur soi. Tout ce qui n'est point cet amour pur doit être circoncis.

C'est la circoncision du cœur qui nous rend les enfants et les héritiers de la foi d'Abraham, pour aller comme lui, sans savoir où, hors de notre patrie terrestre. O le beau partage que de quitter tout, et de se livrer à la jalousie de Dieu, qui est le couteau de la circoncision ! Notre main ne fait jamais en nous que des retranchements superficiels. Nous ne nous connoissons pas nous-mêmes, et nous ne savons pas où il faut frapper. Les endroits où notre main frappe ne sont jamais ceux où Dieu veut couper. L'amour-propre nous arrête toujours la main, et se fait épargner : il ne coupe jamais jusqu'au

vif sur lui-même. De plus, il y a toujours un choix propre, et une préparation de l'amour-propre dans ce choix, qui amont le coup : mais quand la main de Dieu vient, elle donne des coups imprévus ; elle sait choisir précisément les jointures, pour diviser l'âme d'avec elle-même ; elle ne laisse rien d'intime qu'elle ne pénètre. Alors c'est l'amour-propre qui est le patient : il faut le laisser crier. Le grand point est de ne se remuer pas sous la main de Dieu, de peur de faire un contre-temps, et de retarder son opération détruisante. Il faut demeurer immobile sous le couteau : c'est tout faire que d'être fidèle à ne repousser aucun coup. On n'agit jamais tant que quand la volonté veut ne résister point à Dieu ; car toute notre action utile est dans la volonté. Les âmes sont merveilleusement purifiées dans le purgatoire, par leur simple

non-résistance à la main de Dieu qui les fait souffrir. Que votre volonté veuille simplement ne résister point ; c'est assez : Dieu fera son ouvrage de destruction. Portez vos misères et les coups de Dieu : c'est tout ce qu'il demande.



CCCLXIX.

NE REGARDER QUE DIEU DANS LES CRÉATURES.

Mardi, .. février 1706.

Jamais je ne ressentis, ma chère fille, une plus grande joie que celle que vous me donnez. Béni soit celui qui tient votre cœur ! O que vous serez en paix, si vous vous livrez à lui sans condition et sans bornes ! Ne cherchez que lui seul en moi, et vous l'y trouverez tou-

jours : mais si vous vous y cherchez vous-même, l'amour-propre sera votre tourment. Souffrez toutes mes fautes ; contentez-vous de ma bonne volonté ; regardez Dieu qui vous éprouve par moi , quand vous ne pouvez plus voir Dieu qui vous aide par moi. Que notre union soit toute de foi. Il faut voir Dieu dans mon indigne personne , comme vous voyez Jésus - Christ dans ce vil pain que le prêtre tient à la messe. J'espère que tous ces ébranlements si violents serviront à affermir l'édifice. Mille fois tout à vous, en celui qui veut que tout soit un.





CCCLXX.

DÉCLARER AVEC SIMPLICITÉ SES PEINES
INTÉRIEURES.

Mardi, 20 avril 1706.

Mandez-moi simplement, ma chère fille, si vous n'êtes point dans la peine. Vous ne sauriez m'affliger plus sensiblement qu'en ne m'ouvrant pas votre cœur. Vous savez combien cette ouverture coûte à l'amour-propre, et par conséquent combien l'amour de Dieu en est jaloux. Cette fidélité fait seulement cent fois plus mourir à soi, que toutes les austérités que vous auriez envie de pratiquer, au préjudice de votre foible santé. Deux mots, je vous prie, mais du

cœur tout seul. Ils vous soulageront, si vous le faites sans vous écouter.



CCCLXXI.

LE TROUBLE VIENT DE CE QU'ON RAISONNE TROP
SUR LA TENTATION.

Vendredi, 30 avril 1706.

J'espère, ma très-chère fille, que l'esprit de grâce vous aura un peu calmée, ou du moins que votre trouble sera diminué. Vous ne tomberiez jamais dans ces extrémités, si vous n'aviez pas l'infidélité d'écouter intérieurement la tentation. Vous m'avez avoué plusieurs fois que ce trouble ne vient jamais qu'après avoir longtemps écouté le tentateur en vous-même. Ainsi la paix est dans vos mains; c'est vous-

même qui vous l'ôtez. Quand le trouble est parvenu jusqu'à un certain degré, vous ne pouvez plus le finir ni vous posséder : il faut que Dieu fasse un coup d'autorité sur votre cœur, pour commander aux vents et à la tempête. Tout ce que vous imaginez est comme le songe le plus creux et le plus bizarre : mais Dieu permet qu'une tête naturellement très-bonne ait cette espèce de songe, pour la punir de s'être écoutée elle-même, pour la convaincre de l'exces de son amour-propre par celui de sa jalousie, et pour la réduire à un entier renoncement à elle-même. La tentation aura son fruit. Je compatis à vos souffrances : je respecte l'épreuve de Dieu. Rien ne me lasse ; je n'ai de peine que de ne pouvoir guérir la vôtre. Unissez-vous à ceux qui vous aiment, et qui vous portent sans cesse dans le sein de Jésus-Christ.

Je vais à l'autel vous mettre entre ses
bras.



ECCLEXXII.

MÊME SUJET.

Lundi au soir, 28 juin 1706.

Je ne suis point étonné de cet orage,
ma chère fille : il passera bien vite, s'il
plait à Dieu, pourvu que vous ne l'al-
longiez pas. Tout se tourne à profit,
pourvu qu'on soit simple, en défiance
contre soi et contre son amour-propre
pour l'amour de Dieu. La jalousie, qui
est le fond évident de ces tentations,
montre combien elles sont des tenta-
tions manifestes, et combien la voie
dont ces tentations détournent est une
voie de grâce pure et de mort à soi.

Ne manquez pas de communier demain, et tout disparaîtra. Je vous en réponds au nom de celui qui commande aux vents et aux tempêtes. Que si vous hésitez encore, j'irois d'abord à Prémy dire la messe, et vous faire communier. Ne songez ni au passé ni à l'avenir sur les choses qui enveniment votre jalousie. Ne la flattez point : mais supportez-vous vous-même. Il y a bien des choses qui vous paroissent volontaires, et qui ne le sont pas : abandonnez le tout à Dieu.



CCCLXXIII.

COMBIEN EST HEUREUSE L'ÂME A QUI DIEU PARLE
IMMÉDIATEMENT.

A Bourbon, 8 septembre 1706.

On n'est jamais moins seul, que quand on est dans la seule bonne société avec l'ami fidèle. On n'est jamais moins abandonné, que quand on est porté dans les bras du Tout-Puissant. Rien n'est si touchant que les secours immédiats de Dieu. Ce qu'il nous donne par le canal de ses créatures ne tire aucune vertu de ce vil et stérile canal : c'est la source qui donne tout. Ainsi, quand la source roule immédiatement dans le cœur, on est bien éloigné d'avoir besoin du canal ; il ne feroit qu'un entre-

deux. Dieu avoit parlé à son ancien peuple par l'organe des prophètes ; mais enfin, dit saint Paul, *il nous a parlé lui-même en son Fils*¹ : Falloit-il alors regretter la foible voix des prophètes ? O que la communication immédiate est pure et puissante ! D'ailleurs elle est certaine toutes les fois que la Providence retranche les canaux. Ne vous écoutez point (M.), et vous n'écouteriez pas l'amour-propre qui raisonne, qui murmure, qui fait le scrupuleux, et qui nous occupe de nous sous prétexte de nous occuper de Dieu. Vous serez en paix et au large, si vous n'écoutez point la tentation.

Nous nous portons tous assez bien : nous pensons souvent à vous. Il me tarde de retourner à Cambrai, et je n'y perdrai pas un moment. Dieu seul sait ce que je vous suis en lui.

¹ Hebr. I. 1, 2.



CCCLXXIV.

SE TENIR EN PAIX POUR ÉCOUTER DIEU.

A Bourbon, 13 septembre 1706.

J'écouterai *ce que le Seigneur dit au dedans de moi ; car il ne parlera que de paix sur son peuple*¹. Pourquoi donc, M., écouterions-nous tout ce qui porte l'inquiétude et le trouble ? Jésus-Christ ressuscité n'entroit dans l'assemblée de ses disciples, qu'en commençant par leur annoncer la paix. Ayez-la donc cette paix, afin qu'elle *conserve votre cœur et votre intelligence en Jésus-Christ*². Nous nous portons tous assez bien, et nous buyons avec

¹ Ps LXXXIV. 9. — ² Philip. IV. 7.

impatience de nous revoir à Cambrai.
 Jugez de la joie que je ressentirai, si je
 vous y trouve dans cette paix qui est le
 don de Dieu. Mille compliments, je
 vous supplie, à M. le comte de Mont-
 heron, à Mme la comtesse de Souastre,
 à Mmes ses filles, sans oublier la chère
 Meny.

Tout ce que vous ne sçavez pas, je vous l'explique par une image.
 Vous voyez dans cette image, une nation qui se bat avec une autre nation.
 Les deux nations se battent, et l'une d'elles est vaincue. C'est la même chose que vous voyez dans cette image.
 Les deux nations se battent, et l'une d'elles est vaincue. C'est la même chose que vous voyez dans cette image.

CCCLXXV.

MÊME SUJET.

A Bourbon, 20 septembre 1706.

J'ai appris avec douleur par votre
 lettre (M.), que vous vous écoutez. Eh !
 qu'espérez-vous en écoutant un amour-
 propre scrupuleux, et subtil pour se
 tourmenter ? Ne voyez-vous pas que
 vous préparez vous-même la séduction,

contre la lumière intime et l'attrait que Dieu vous donne. Si vous ne pouvez pas vous faire taire, du moins ne vous écoutez plus volontairement. Qu'il me tarde de vous revoir. Quelle joie, si je vous retrouve telle que je vous ai laissée, et que Dieu vous veuille. Toutes les fois que vous ne gâterez point l'œuvre de Dieu par une imagination que l'amour-propre excite, vous serez dans une paix qui vous montrera d'où elle vient. Je donnerois toutes choses pour vous y voir affermie par n'écouter point ce qui vous trouble si dangereusement.

Je me porte bien, et les eaux font assez leur devoir. L'abbé de Beaumont a eu un peu de fièvre : ce n'est rien. Je compte les jours. Point d'impatience, mais je ne perdrai pas un moment pour mon retour. Je suis en peine de notre pauvre M. Bourdon. Je vous

recommande de plus en plus sa bonne fille : c'est à vous et à moi à en prendre soin, et à la consoler. Mille compliments très-sincères à M. le comte de Montberon, à Mme la comtesse de Souastre, et à toute la famille.



CCCLXXVI.

MÊME SUJET.

A Bourbon, 28 septembre 1706.

Je ne suis ni mort ni malade, M. Mon impatience pour mon retour est grande : je n'y perdrai pas un quart d'heure. En attendant, je prie le Dieu de paix de garder votre cœur, et de le garder contre vous-même. Je ne me défie que de vous : le reste ne peut rien. O qu'on est bien, quand on ne

résiste point à Dieu, et qu'on se résiste ! Écoutez Dieu et faites-vous taire ! Hors de là paix, point de fidélité véritable. Dès que vous mettez un os hors de sa place, il ne cesse point de vous causer de la douleur : mais remettez-le, vous êtes d'abord en repos. La paix est pour vous le signe de la fidélité. *Qui est-ce qui a résisté à Dieu, et qui a eu la paix*¹ ? Je vous donne, au nom de Jésus-Christ, celle que le monde ne peut ni donner ni ôter. Mille compliments à toute votre maison. Il me tarde de vous retrouver telle que Dieu vous veut.

¹ Job, ix. 4.





CCCLXXVII.

MÊME SUJET.

MOINS DANGEREUX.

A Bourbon, 2 octobre 1706.

Rien que deux mots, M., pour vous dire que je partirai dans très-peu de jours, et qu'il me tarde bien de vous retrouver paisible dans la main de Dieu. N'en sortez sous aucun prétexte, et laissez faire celui qui fait bien. Je vous ramènerai le P. A. (*de Langeron*). Je souhaite de tout mon cœur de trouver M. Bourdon en vie, et moins malade. Soutenez sa bonne fille, qui le mérite. Mille et mille choses pour M. le comte de Montberon, et pour tout ce qui vous appartient.





CCCLXXVIII.

LE MAL DÉCOUVERT AVEC SIMPLICITÉ DEVIENT
MOINS DANGEREUX.

Lundi, 13 décembre 1706.

Souffrez-vous vous-même, et ce sera faire beaucoup. L'ulcère découvert est moins dangereux : rien n'est plus terrible qu'un venin rentré. J'espère que celui qui vous a fait parler vous délivrera, si vous le laissez faire. O que vous avez besoin d'être jalouse ! La jalousie est le remède spécifique contre un amour-propre qui se pare d'une merveilleuse délicatesse sur le désintéressement et sur la générosité. On est heureux quand le poison se tourne en remède. La jalousie la plus grossière



et la plus honteuse vous guérira de l'amour-propre le plus raffiné et le plus flatteur. Dites tout; cédez; laissez faire Dieu, ne vous écoutez point vous-même. Bonsoir, ma chère fille. Je ne m'éloignerai de vous que quand je manquerai à Dieu, qui nous unit intimement en lui.



besoin, et contre votre grâce, ne tout que troubler. CCLXXIX.

EVITER LES RETOURS INQUIETS SUR SOI-MÊME.

fidèle à garder dans les commen-

Lundi, 21 mars 1707.

On ne peut pas dire qu'une personne est malade quand elle n'a besoin, pour se bien porter, que de n'user d'aucun remède. Une santé est bonne quand on n'a besoin, pour l'entretenir, que de n'y rien faire. Alors on n'a point

d'autres maux que ceux qu'on se fait à soi-même en voulant se guérir de ceux qu'on n'a pas. Voilà, ma très-chère fille, votre véritable état. Si vous demeuriez sans vous croire malade et sans vouloir vous guérir, vous vous porteriez bien; mais vous voulez vous écouter, et vous tâter le pouls : vous vous faites malade par vos retours inquiets sur vous-même. Les remèdes spirituels auxquels vous avez recours sans besoin, et contre votre grâce, ne font que troubler votre santé et votre paix intérieure. Pourquoi n'êtes-vous pas fidèle à couper court dans les commencements? Ce qui se grossit, et qui vous coûte tant dans les suites, ne seroit rien, si vous ne le laissiez pas croître dans votre cœur.

Ne vous embarrassez point de l'avenir pour les dames dont il s'agit. Vous avez eu bonne intention pour Mme de

Risbourg ; mais il ne faut jamais ni vous gêner ni vous déranger pour elle. La liberté extérieure est nécessaire à votre état intérieur. Aidez-la doucement en ce que vous pourrez ; mais comptez que vous ne le ferez utilement qu'en demeurant en votre place, et en agissant par pure grâce. Si vous y mêlez de la délicatesse d'amour-propre et de la générosité mondaine , vous ne ferez aucun bien à Mme de Risbourg. Vous vous ferez beaucoup de mal ; il ne vous en reviendra que mécompte et que trouble. Pour la manière d'accorder tout ceci avec Mme d'Oisy, Dieu y pourvoira. *A chaque jour suffit son mal ; celui de demain aura soin de lui-même.* Si vous demeurez dans la simplicité que Dieu demande de vous, vous ne ferez que ce qu'il vous fera faire de part et d'autre. Alors vous laisserez chacun s'accommoder ou ne s'ac-

commoder pas de votre procédé. Pour
Paris, vous ne pouvez en aucune façon
y aller, et encore moins vous occuper
de cette pensée. Délaissez-vous à Dieu,
sans voir jamais au delà du moment
présent. C'est la plus grande de toutes
les morts, et la plus opposée à toute
illusion de l'amour-propre. Bonsoir.
Dieu sera avec vous, si vous n'êtes pas
avec vous-même.



CCCLXXX.

RÉPARER PROMPTEMENT SES FAUTES PAR UN AVEU
HUMBLE ET INGÉNU.

Lundi, 14 avril 1707.

J'aime cent fois mieux, ma chère
fille, une saillie qui échappe, et qui est
suivie du billet humble et ingénu que

vous m'avez écrit, que la plus grande régularité, et la plus parfaite symétrie de spiritualité. Rien n'est tel que de dire tout, et ensuite de ne tenir à rien. Il me tarde bien de vous aller voir. Je partagerai mon après-dînée en trois points, comme un sermon. Compagnie céans pour la cérémonie, visite cordiale chez vous, et promenade au soleil. Soyez bonne et petite : tout ira à merveille.



CCCLXXXI.

SOUFFRIR PAISIBLEMENT LA VUE DE NOS MISÈRES.

Jeudi au soir, 21 avril 1707.

Je demeure devant Dieu comme si j'allois mourir, ma chère fille, et je ne trouve dans mon cœur aucune des dis-

positions que vous y croyez voir. Au contraire, malgré votre opposition, je suis toujours de plus en plus dans une pente à l'union fixe avec vous en Notre-Seigneur, que je ne saurois expliquer, et que vous pouvez encore moins comprendre. Toutes vos infidélités se réduisent à ne pouvoir vous résoudre à voir dans votre cœur des impressions humiliantes et des sentiments qui font honte à votre amour-propre. En quelque terre inconnue que vous allassiez, avec cette délicatesse d'amour-propre, chercher le repos, vous ne l'y trouveriez jamais. L'Écriture nous dit¹ : *Qui est-ce qui a eu la paix en résistant à Dieu ?* Vous porteriez partout cet amour délicat et inconsolable sur ses misères; vous y ajouteriez le desséchement, le vide et le trouble d'un cœur égaré de

¹ Job. ix. 4.

sa voie, avec le reproche intime d'avoir manqué à Dieu pour donner du soulagement à votre orgueil. Dieu vous poursuivroit sans relâche : dussiez-vous fuir devant sa face, comme Jonas, vous seriez plutôt jetée dans la mer, et engloutie par un monstre. Il vous faudroit revenir au point où Dieu vous veut. Il n'y a qu'à consentir de se voir dans toute sa laideur. La laideur des misères est comme la beauté des dons de Dieu ; l'une et l'autre disparoît dès qu'on la regarde. Le regard de complaisance fait disparoître le bien, et le regard d'humilité paisible fait disparoître le mal. Souffrez de vous voir et tout sera guéri.

Ne me cherchez que comme le simple instrument de Dieu, ne voyant que lui seul en moi. Regardez-moi comme la roche qui donnoit de l'eau dans le désert au peuple d'Israël. Moins je

contente la nature, plus je sers à la faire mourir et à faire suivre la pure grâce. La tentation est évidente; mais vous avez les yeux fermés pour ne la pas voir, et vous vous roidisiez contre Dieu. J'ai voulu aujourd'hui laisser couler le torrent. Si vous voulez demain vous confesser, je serai prêt à vous écouter et à aller chez vous. Mais votre principal et presque unique péché sera d'avoir écouté et suivi la tentation. Pour moi, je ne vous laisserai point vous éloigner de moi; je vous porterai sans cesse dans le fond de mon cœur. Je l'ai bien serré et bien abattu; je vois bien que je fais votre peine, mais vous faites aussi la mienne : car je souffre de vous voir souffrir, et de trouver votre cœur retranché contre la grâce. O que ne donnerois-je point pour vous guérir !





CCCLXXXII.

MÊME SUJET.

A Cambrai (vendredi), 22 avril 1707.

Je remercie Dieu , ma très-chère fille, de ce qu'il fait en vous : j'en ai le cœur infiniment soulagé. Ne songez point maintenant à vous confesser. J'ai le pouvoir de différer : je prends tout sur moi. Quand votre cœur sera entièrement calmé , nous verrons ce qu'il faudra faire. Ne songez qu'à laisser tomber toutes vos réflexions, qui vous nuisent tant pour le corps et pour l'esprit. Vous savez où habite la paix , allez l'y chercher, pour n'en plus partir. Les sentiments qui vous font horreur sont naturels et ordinaires. Tout le monde

les ressent en soi comme vous ; mais personne ne s'en alarme et ne s'en trouble, comme vous le faites. Ce qui n'est que pente, que sentiment, qu'impression, n'est jamais péché. Vos réflexions mêmes, quand elles sont involontaires, ne sont rien. Il n'y a que la volonté qui cause toute votre principale peine. Vous avez trop de délicatesse, et vous tombez dans une espèce de désespoir, dès que vous trouvez dans votre cœur quelque sentiment humiliant. C'est le commencement qui cause toute votre peine. Tous ces monstres ne sont point réels. Pour les faire disparaître, il n'y a qu'à ne les voir ni les écouter jamais volontairement ; il n'y a qu'à les laisser s'évanouir : une simple non-résistance les dissipera, et apaisera votre cœur. Non, en vérité, ma chère fille, vous n'êtes point telle que vous le croyez, et je ne suis nullement pour

vous comme votre amour-propre vous le persuade. Vous n'avez que le seul sentiment involontaire des choses que vous vous reprochez. Pour moi, je suis rempli de tout ce que Dieu peut me donner de zèle et d'affection pour vous ; mais il permet que vous n'en croyiez rien , afin que votre amour-propre se détruise.

J'entre dans la raison que vous m'avez mandée , et elle m'empêchera de vous aller voir aujourd'hui. J'espère que le glaive de douleur qui a percé votre âme, servira à vous faire mourir, et à vous mettre, en ce saint temps, au pied de la croix avec la sainte Vierge. Demeurons, je vous conjure, vous et moi, unis avec elle auprès de Jésus mourant.





CCCLXXXIII.

II. SOUHAITE QUE LA MARQUISE DE RISBOURG
QUITTE LE LOGEMENT QU'ELLE OCCUPOIT DANS
UNE COMMUNAUTÉ RELIGIEUSE. NE POINT TROU-
BLER LA PAIX INTÉRIEURE PAR DES RETOURS
INQUIETS SUR SOI-MÊME.

Au Câteau, 25 mai 1707.

J'apprends, à n'en pouvoir douter, ma bonne et très-chère fille, que les religieuses de Prémy sont toujours agitées et dans le trouble sur l'affaire que vous savez. Il n'est pas nécessaire que Mme la marquise de Risbourg y loge, et il est nécessaire que la paix de la maison ne soit point altérée. Rien n'est si délicat et si fragile que l'union des cœurs : il faut sacrifier tout le reste pour ce point-là. Je vous conjure donc

de ne travailler plus à cette affaire, qui a beaucoup plus ému les esprits qu'elle ne le méritoit. Mme la marquise de Risbourg a fait une chose très-raisonnable et très-édifiante en demandant ce petit logement ; mais elle est trop pieuse et trop bonne pour vouloir mettre en péril la paix d'une communauté. Comme je connois parfaitement son cœur et sa prudence, je prends tout hardiment sur moi vers elle. Montrez-lui, je vous supplie, sans façon cette lettre, afin qu'elle y voie combien il est nécessaire qu'elle renonce à ce logement, ou tout au moins qu'elle laisse tomber insensiblement la chose jusqu'à mon retour, qui s'approche beaucoup.

Je souhaite de tout mon cœur que le vôtre soit en paix. Vous savez ce qui l'y maintient : il n'y a qu'à n'y point toucher ; le ressort va tout seul. N'est-

ce pas un état bienheureux , que celui où l'on n'a besoin que de ne rien faire sur soi pour être comme il faut, et où l'on n'a aucune peine que quand on s'en fait tout exprès malgré Dieu? Je le prie de ne vous laisser point à vous-même. Il me tarde de vous revoir dans votre centre. Je vous donne le bonjour, et je vous supplie de dire mille choses pour moi à Mme de Risbourg. Je vous recommande Mlle Bourdon.



CCCLXXXIV.

NE POINT GROSSIR SES CROIX PAR DES RÉFLEXIONS
INQUIÈTES.

Au Câteau , 27 mai 1707.

J'ai le cœur affligé, ma très-chère
fille, d'apprendre la peine où vous

êtes ; mais je vous conjure de ne point grossir vos croix par vos réflexions. La délicatesse et la vivacité de votre amour-propre ne manqueroit pas de vous les exagérer très-dangereusement. Ne prenez aucune résolution pour changer de demeure ; n'écoutez pas même votre esprit là-dessus. Je serai dans fort peu de jours à Cambrai, et nous verrons ce qu'il conviendra de faire. En attendant, souffrez, comme on souffre en purgatoire, sans repousser la souffrance pour se soulager, et sans l'augmenter en s'occupant de ce qui la cause. Ne projetez rien, ne formez même aucune opinion ; mais demeurez immobile sous la main de Dieu, qui se cache sous celle des hommes. La croix diminue beaucoup, quand on la porte avec cette simplicité. Il y en a souvent plus de la moitié qui est de notre façon, et non de celle de Dieu.

Souffrez ; mais ne vous faites pas souffrir.

S'il falloit tout quitter pour vous aller revoir, je n'y manquerois pas ; mais il me reste peu de temps , et il seroit fâcheux de manquer sitôt à des visites commencées si tard. Ne vous embarrassez point de Mme de Risbourg : vous avez assez fait pour entrer dans ses vues ; elle auroit tort de n'être pas contente. Si elle ne l'étoit pas , il faudroit demeurer en paix. Je ne saurois croire qu'elle ne le soit pas. Bonjour , ma très-chère fille.





CCCLXXXV.

MÊME SUJET.

A Cambrai, 14 juin 1707.

Les nouvelles d'Arras sont très-bonnes, ma chère fille : Dieu en soit loué. Mais il faut attendre la suite ; vous verrez jeudi l'état de la main, et les pensées du gentilhomme. Pour faire prendre un bon parti, rien ne sera plus utile que votre présence. J'y irois, si je croyois y pouvoir être utile. Je suis ravi de vous voir en paix. Elle ne vous manquera jamais du côté de Dieu ; le trouble ne peut vous venir que de vous-même, par une tentation manifeste d'amour-propre. Ne soyez rien,

ne veuillez être rien ; vous trouverez Dieu sans bornes. Amen, amen.



CCCLXXXVI.

MÊME SUJET.

A Cambrai, mardi au soir 21 juin 1707.

J'ai été bien fâché tantôt, ma très-chère fille, de vous trouver sortie de chez vous. J'avois une véritable impatience de travailler à vous calmer le cœur. Ce que vous éprouvez n'est qu'un sentiment involontaire : il ne vous troubleroit pas tant, et vous le souffririez bien plus facilement, si votre volonté y consentoit. C'est seulement une sensibilité d'amour-propre qui vous tourmente. Au lieu de la porter avec patience et petitesse, vous êtes au dés-

espoir de trouver en vous ce sentiment humiliant ; mais si vous vous en laissiez humilier, vous trouveriez bientôt le repos du cœur. Acquiescez à éprouver ce qui humilie votre orgueil, et vous serez soulagée. Ne songez point à tous vos projets : Dieu ne les souffrira point, et vous ne pouvez point échapper par là à ses poursuites pour vous faire mourir aux délicatesses de votre amour-propre. Laissez-vous traîner dans la boue. Jamais dévotion ne fut plus impatiente que la vôtre sur tous les sentiments que l'amour-propre voudroit n'éprouver pas. Croyez-vous qu'on n'aime point Dieu, dès qu'on sent une jalousie qu'on veut si peu avoir, qu'on est au désespoir dès qu'on la ressent ? Ce que je vous demande avec la dernière instance, au nom du *petit Maître*¹, c'est

¹ On a déjà vu ailleurs qu'entre les amis de

de communier demain matin. Sans le vicariat, j'irois dès le matin vous faire communier. L'après-midi, j'irai vous voir. La lettre de Mme la comtesse de Souastre me fait plaisir. Je compte que nous irons ensemble à... Nous en parlerons demain.



CCCLXXXVII.

CONTRE LA TENTATION QUI PORTOIT LA COMTESSE
A QUITTER SON DIRECTEUR.

Jeudi, 23 juin 1707.

Je prie la sagesse éternelle, qui s'est faite chair, mais chair d'enfant, et chair cachée sous les apparences du pain,

Fénelon, Dieu et Jésus étoient souvent désignés par l'expression simple et affectueuse de *petit Maître*.

de vous arracher votre fausse sagesse , qui vous trouble et qui vous tourmente , pour vous donner son enfance , sa petitesse et sa paix. Pourquoi voulez-vous vous éloigner de moi ? C'est pour soulager votre amour-propre. Espérez-vous qu'en le soulageant vous trouverez Dieu ? Ne voyez-vous pas que c'est vouloir vous guérir en flattant le fond de votre mal ? Pourquoi croyez-vous que vous êtes loin de Dieu auprès de moi , puisque vous savez que je ne travaille qu'à vous faire mourir à vous-même , et que vous ne pouvez vous plaindre que d'une trop douloureuse mort ? Mais d'où vous vient cette douleur accablante ? Avouez la vérité : elle ne vient que de vos réflexions volontaires. Vous vous en prenez à Dieu et à moi de tout ce que vous vous faites souffrir , malgré lui et malgré moi , en vous écoutant , en vous croyant , et en

vous livrant à la séduction de votre amour-propre. C'est s'en prendre au médecin du poison qu'on avale contre sa défense. Si vous étiez loin d'ici, vous seriez dans un trouble à mourir. Dieu vous poursuivroit partout, et votre propre cœur ne vous laisseroit point en repos. Les réflexions qui vous tentent se tourneroient alors contre vous pour venger Dieu. La paix ne se trouve qu'en cédant, et en cédant sans retarder ni hésiter. O que vous vous faites de maux ! Vous en accusez la voie, et c'est contre la voie que vous vous les faites. Je vous demande au nom de Notre-Seigneur, et avec la pleine autorité du *petit Maître*, de venir communier à la grand'messe. Je suis sûr que Dieu, si vous l'écoutez sans vous écouter, vous ramènera à la paix.

Les nouvelles d'Arras me font un sensible plaisir. Je vous irai voir l'après-

midi, au sortir des vêpres. Bonjour, ma chère fille : vous la serez toujours malgré vous.



CCCLXXXVIII.

S'OUBLIER SOI-MÊME POUR NE PENSER QU'À DIEU.

Vendredi, 24 juin 1707.

J'irai, ma chère fille, vous voir tantôt au sortir de vêpres. Cependant je vous invite à venir communier à ma messe après la grande, dans la chapelle de la Sainte-Vierge. J'aime fort saint Jean, qui s'est sans cesse oublié pour ne penser qu'à Jésus-Christ. Il le montrait ; il n'étoit que la voix destinée à l'annoncer ; il lui renvoyoit tous ses disciples. Aussi étoit-il par là, bien plus que par sa vie solitaire et pleine d'aus-

térité, *le plus grand d'entre les enfants des femmes*. Bonjour, ma chère fille ; oubliez-vous , et vous serez Jean au désert.



CCCLXXXIX.

NE POINT ÉCOUTER L'IMAGINATION.

Lundi, (27) juin 1707.

Ne soyez point en peine de votre confession, ma chère fille : elle a été faite cent fois mieux que si vous aviez eu le loisir de vous envelopper dans vos réflexions. Vous y dîtes tout le principal avec une naïveté que vous n'avez jamais eue si parfaite : vous y touchâtes même suffisamment les choses dont vous croyez n'avoir point parlé. Enfin vous acceptâtes et promîtes tout

au moment de l'absolution : ainsi vous n'avez jamais rien fait de si bon. Je me charge devant Dieu de cette confession, la meilleure de toute votre vie. Bientôt après, vous vous reprîtes en écoutant vos réflexions : mais je crois que l'excès du trouble et de la peine diminue beaucoup la faute que vous faites en vous écoutant de la sorte. Il n'est question que de communier par pure obéissance, sans vous permettre de raisonner, et de laisser tomber doucement vos vaines imaginations, pour retrouver le silence et la paix.

Pour Mme de Risbourg, j'ai peine à croire qu'elle ait mal pris ce qu'elle a vu. Quand même elle en seroit peinée, ce seroit à moi à raccommoder tout : n'en ayez aucune inquiétude. Elle auroit grand tort, si elle se scandalisoit de vous voir quelquefois triste et peinée : il faut bien qu'elle s'accoutume à

voir que chacun a ses peines. Au reste, tout ce qui vous a éloignée de Dieu servira à vous en rapprocher, si vous êtes simple et docile. Ces expériences doivent vous montrer combien il vous est pernicieux d'écouter votre imagination sur des chimères, puisque ces chimères vous mènent si violemment aux dernières extrémités. Communiez ce matin, et laissez faire le *petit Maître* : il vous calmera. Dieu vous gâte, à force de vous flatter dès que vous revenez à lui. Communiez, communiez, et taisez-vous, ou du moins ne vous écoutez pas. Je vous irai voir tantôt. Je suis plus uni à vous, ma chère fille, que jamais, et vos écarts ne me fatiguent point.





CCCXC.

MÊME SUJET.

Lundi, 18 juillet 1707.

Je comprends , ma chère fille , par les choses que vous me dites hier et avant-hier , que votre cœur est dans la peine. Au nom de Dieu , ne laissez pas grossir l'orage. Vous avez l'expérience de tout ce que la tentation fait sur votre cœur , dès que vous l'écoutez. Vous devez voir qu'il ne s'agit jamais que de votre amour-propre , qui est dépité et au désespoir. Est-ce le moyen de suivre Dieu , que de suivre un amour-propre désespéré ? Cet amour ne s'irrite que sur des chimères , que votre vivacité vous représente comme réelles. De

là viennent un trouble et des résolutions manifestement contraires à Dieu. Dieu n'est jamais que dans la paix ; et partout où la paix n'est point , Dieu n'y est pas , quoiqu'on s'imagine l'y mettre sous de beaux prétextes. Je vous dis tout ceci étant prêt à partir, et ne pouvant retarder mon départ pour le Quesnoi. C'est que je crains pour vous les commencements de peine. Si vous comptez sur votre courage pour la surmonter , vous y succomberez. Si vous écoutez votre peine , cette infidélité en attirera d'autres avec un trouble horrible.

Que faut-il donc faire ? Ne rien écouter volontairement , et me dire tout avec simplicité , dans une entière défiance de vous-même. Je vous voyois hier et avant-hier avec un certain courage naturel qui me fait peur. O ma chère fille , que je voudrois pouvoir

vous aller voir avant mon départ ! mais il est impossible , le temps me manque. Mon cœur est peiné par la crainte de votre peine. Que ne donnerois-je point , et que ne voudrois-je point qu'il m'en coûtât pour vous affermir dans la simplicité ! Une peine non écoutée ne seroit plus qu'une demi-peine : une peine d'abord expliquée se dissiperait. Je vous conjure de vous tourner du côté du Consolateur, et de croire que vous n'êtes en état de rien résoudre pendant la tentation. C'est dans un état d'oraison paisible qu'on peut prendre des résolutions selon Dieu. Tout le reste ne peut être que projets de tentation et égarement. Je ne manquerai pas de vous aller voir demain à l'heure qu'il vous plaira , et même dès aujourd'hui, si je puis revenir d'assez bonne heure. Dieu sait combien je ressens tout ce qui peut

vous troubler, et vous détourner de votre voie.



CCCXCI.

MÊME SUJET.

Mardi, 9 août 1707.

Je ne veux point, ma chère fille, vous entraîner par art, ni par aucune voie humaine. Je me contente de demeurer devant Dieu uni à vous malgré vous, et souffrant pour votre retour. Je vous laisse à Dieu, et je souhaite que vous vous y laissiez aussi. O si vous l'écoutez, et si vous ne vous écoutez point, quelle seroit votre paix ! Mais vous commencez par prêter l'oreille aux délicatesses et aux dépits de l'amour-propre. Cette infidélité manifeste

en attire cent autres , qui sont moins faciles à découvrir. Vous cherchez à vous étourdir, et à autoriser votre égarement. Vous voulez vous soustraire à la souffrance, comme si l'amour-propre pouvoit échapper au feu vengeur. Vous espérez du repos loin de Dieu : vous fermez votre cœur, et vous employez toute votre industrie pour repousser la grâce. Eh ! *qui est-ce qui a résisté à Dieu, et qui a eu la paix*¹ ? Rendez-vous ; revenez ; hâtez-vous : chaque moment de délai est une infidélité nouvelle.

J'irai chez vous, ou ce matin à Prémy, ou l'après-midi au gouvernement, dès que vous me voudrez ouvrir votre cœur. Le mien est bien serré : c'est en vous que je devrois trouver un vrai soulagement. O ma chère fille, laissez-vous dompter par l'esprit de grâce.

¹ Job. ix. 4.



CCCXCII.

AMOUR-PROPRE DÉGUISÉ SOUS L'APPARENCE DE
DÉLICATESSE ET DE GÉNÉROSITÉ ; SOUFFRIR EN
PAIX L'OPÉRATION CRUCIFIANTE DE LA MAIN DE
DIEU.

Mercredi, 10 août 1707.

Souffrez, ma chère fille, que je vous représente ce qu'il me semble que Dieu veut que je vous mette devant les yeux. Le fonds que vous avez nourri dans votre cœur depuis l'enfance, en vous trompant vous-même, est un amour-propre effréné, et déguisé sous l'apparence d'une délicatesse et d'une générosité héroïque; c'est un goût de roman, dont personne ne vous a montré l'illusion. Vous l'aviez dans le monde, et vous l'avez porté jusque dans les

choses les plus pieuses. Je vous trouve toujours un goût pour l'esprit, pour les choses gracieuses, et pour la délicatesse profane, qui me fait peur. Cette habitude vous a fait trouver des épines dans tous les états. Avec un esprit très-droit et très-solide, vous vous rendez inférieure aux gens qui en ont beaucoup moins que vous. Vous êtes d'un excellent conseil pour les autres; mais pour vous-même les moindres bagatelles vous surmontent. Tout vous ronge le cœur; vous n'êtes occupée que de la crainte de faire des fautes, ou du dépit d'en avoir fait. Vous vous les grossissez par un excès de vivacité d'imagination, et c'est toujours quelque rien qui vous réduit au désespoir. Pendant que vous vous voyez la plus imparfaite personne du monde, vous avez l'art d'imaginer dans les autres des perfections dont elles n'ont pas l'ombre.

D'un côté, vos délicatesses et vos générosités ; de l'autre, vos jalousies et vos défiances, sont outrées et sans mesure. Vous voudriez toujours vous oublier vous-même, pour vous donner aux autres ; mais cet oubli tend à vous faire l'idole de vous-même et de tous ceux pour qui vous paroissez vous oublier. Voilà le fond d'idolâtrie raffinée de vous-même que Dieu veut arracher.

L'opération est violente, mais nécessaire. Allassiez-vous au bout du monde pour soulager votre amour-propre, vous n'en seriez que plus malade. Il faut, ou le laisser mourir sous la main de Dieu, ou lui fournir quelque aliment. Si vous n'aviez plus les personnes qui vous occupent, vous en cherchiez bientôt d'autres sous de beaux prétextes, et vous descendriez jusqu'aux plus vils sujets, faute de meilleurs. Dieu vous humilieroit même par

quelque entêtement méprisable, où il vous laisseroit tomber; l'amour-propre se nourriroit des plus indignes aliments, plutôt que de mourir de faim.

Il n'y a donc qu'un seul véritable remède, et c'est celui que vous fuyez. Les douleurs horribles que vous souffrez viennent de vous, et nullement de Dieu. Vous ne le laissez pas faire. Dès qu'il commence l'incision, vous repoussez sa main, et c'est toujours à recommencer. Vous écoutez votre amour-propre dès que Dieu l'attaque. Tous vos attachements, faits par goût naturel, et pour flatter la vaine délicatesse de votre amour, se tournent pour vous en supplice. C'est une espèce de nécessité où vous mettez Dieu de vous traiter ainsi. Allassiez-vous au bout du monde, vous trouveriez les mêmes peines, et vous n'échapperiez pas à la jalousie de Dieu, qui veut confondre la

vôtre en la démasquant. Vous porteriez partout la plaie envenimée de votre cœur. Vous fuiriez en vain comme Jonas; la tempête vous engloutiroit.

Je veux bien prendre pour réel tout ce qui n'est que chimérique : hé bien ! cédez à Dieu, et accoutumez-vous à vous voir telle que vous êtes. Accoutumez-vous à vous voir vaine, ambitieuse pour l'amitié d'autrui, tendant sans cesse à devenir l'idole d'autrui pour l'être de vous-même, jalouse et défiante sans aucune borne. Vous ne trouverez à affermir vos pieds qu'au fond de l'abîme. Il faut vous familiariser avec tous ces monstres : ce n'est que par là que vous vous désabuserez de la délicatesse de votre cœur. Il en faut voir sortir toute cette infection; il en faut sentir toute la puanteur. Tout ce qui ne vous seroit pas montré ne sortiroit point, et tout ce qui ne sortiroit point seroit un

venin rentré et mortel. Voulez-vous accourcir l'opération ? ne l'interrompez pas. Laissez la main crucifiante agir en toute liberté ; ne vous dérobez point à ses incisions salutaires.

N'espérez pas de trouver la paix loin de l'oraison et de la communion. Il ne s'agit pas d'apaiser votre amour-propre en l'épargnant, et en résistant à l'esprit de grâce ; mais au contraire il s'agit de vous livrer sans réserve à l'esprit de grâce, pour n'épargner plus votre amour-propre. Vous pouvez vous étourdir, vous enivrer pour un peu de temps, et vous donner des forces trompeuses, telles que la fièvre ardente en donne aux malades qui sont en délire ; mais la vraie paix n'est que dans la mort. On voit en vous, depuis quelques jours, un mouvement convulsif pour montrer du courage et de la gaieté, avec un fond d'agonie. O si vous fai-

siez pour Dieu ce que vous faites contre, quelle paix n'auriez-vous pas ! O si vous souffriez, pour laisser faire Dieu, le quart de ce que vous vous faites souffrir pour l'empêcher de déraciner votre amour-propre, quelle seroit votre tranquillité ! Je prie celui à qui vous résistez, de vaincre vos résistances, d'avoir pitié de cette force contre lui, qui n'est que foiblesse, et de vous faire malgré vous autant de bien que vous vous faites de mal. Pour moi, comptez que je vous poursuivrai sans relâche, et que je ne vous quitterai point. J'espère beaucoup moins de mes paroles et de mes travaux pour vous, que de ma peine intérieure, et de mon union à Dieu dans le désir de vous rapprocher de lui.





CCCXCIII.

SIMPLICITÉ A DIRE SES FAUTES.

A Cambrai, 17 août 1707.

Jamais, ma chère fille, je n'ai rien fait de si contraire à mon intention que ce que je fis hier, s'il est vrai que votre petitesse à me dire vos fautes n'ait trouvé en moi que du rebut. J'avoue que je ne trouvois pas vos fautes telles que vous les croyez, et que je voulus vous délivrer de vos scrupules : mais j'étois infiniment éloigné de vouloir rebuter votre petitesse. Rien ne me fait tant de plaisir, rien n'est si agréable à Dieu, rien n'est si important pour votre conduite vers lui. Cette petitesse me charma, et me parut beau-

coup édifier Mme de Risbourg. Pour ce qu'elle vous dit, je ne sais pas quelle fut son intention. Vous m'assurâtes que vous ne la soupçonniez point d'être mauvaise. La chose en soi ne méritoit aucune attention. Rien n'est moins une humiliation que ce petit mot, s'il n'est pas dit à mauvaise intention.

Pour le dîner, je n'avois pas compté de le donner sans vous. C'est vous qui décidâtes pour aujourd'hui, et je vous priai deux fois de ne vous contraindre en rien là-dessus. Je vous conjure encore de ne vous gêner point. Si vous n'y venez pas, je ne sais point si Mme de Risbourg y viendra. Je la recevrai très-bien si elle vient; mais je remettrai la partie à une autre fois, à cause que vous n'y serez point, si je ne craignois de vous faire de la peine par un changement. Tout m'est bon, pourvu

que votre cœur rentre dans la paix ,
et que vous ne vous écoutiez point
dans vos peines par amour-propre. En
vérité , ma chère fille , je ressens vos
peines au delà de tout ce que vous
pouvez croire. Je prie Dieu qu'il vous
soutienne.



CCCXCIV.

CONTRE LES SENSIBILITÉS DE L'AMOUR-PROPRE.

A Cambrai, vendredi matin, 19 août 1707.

Souffrez encore , je vous conjure ,
ma chère fille , mes importunités. Du
moins elles vous montreront combien
je suis éloigné de la hauteur et du dé-
dain que vous m'imputez. Dieu sait
que, par sa grâce, je n'aime et n'estime
que la petitesse qui va jusqu'à l'enfance.

Je serois bien infidèle, si j'avois d'autres goûts et d'autres sentiments. Jamais rien ne m'a fait tant de plaisir que votre ouverture de l'autre jour. J'en fus si gai et si content, que je vous fis un compte de scrupules, vous croyant dans une disposition où il n'y avoit qu'à se réjouir avec vous. En vérité, pouvez-vous croire que j'aie voulu vous rendre ridicule devant Mme de Risbourg, moi qui n'espère son soutien et son avancement dans la piété que par son union avec vous? Si contre toutes mes intentions, j'ai dit une chose de travers, je vous en demande mille pardons. Je condamne mon indiscretion, puisqu'elle vous a blessée; mais je ne puis condamner mon intention, car Dieu sait à quel point elle a été pure et droite. Mais après toutes les marques de zèle que je tâche de vous donner, devez-vous être blessée sans re-

tour, pour une indiscretion qui m'afflige autant que vous, et que je cherche à réparer ? Vous est-il permis, selon Dieu, de rompre, pour cette indiscretion, une union de grâce que Dieu lui-même a faite, et de vous priver du secours auquel il lui a plu de vous assujettir ? De telles sensibilités d'amour-propre doivent-elles faire rompre les liens spirituels, et abandonner toute la voie où l'on a senti Dieu ?

Ne dites point : *Cela est fait ; cela est fini ; c'est trop tard*, comme vous le disiez hier au soir. Rien n'est trop tard pour Dieu : il faut que tout lui cède. Il n'y a rien de fait qu'il ne défasse ; il n'y a rien de fini qu'il ne recommence. Vous êtes à lui, et non pas à vous. Est-ce à vous de dire : *Cela est fini ?* Cette parole décisive ne montre-t-elle pas un cœur propriétaire qui se reprend, et qui ne veut plus se livrer

à Dieu pour mourir à soi-même? Je vous ai dit, il est vrai, un défaut qui vous ôte souvent l'usage de toutes vos excellentes qualités naturelles, et qui met en péril toute la grâce qui est en vous. Ce défaut est une ancienne habitude de vous tromper vous-même par un raffinement d'amour-propre, qui vous paroît une générosité sans aucun retour sur vous : voilà la source de toutes vos tentations. Eh! qui est-ce qui vous montrera ce défaut, pour vous accoutumer à vous en défier, si ce n'est l'homme qui vous conduit? Je tâche de vous mettre au-dessus de vos scrupules. Eh! n'est-ce pas ce qu'on fait aux plus saintes et aux plus grandes âmes, quand Dieu permet qu'elles soient troublées par de vains scrupules? Je méprise le fond du scrupule, afin que vous vous accoutumiez à le mépriser avec moi; mais je sais combien les

personnes les plus estimables sont scrupuleuses, et j'estime infiniment la petitesse qui vous a fait dire votre peine. J'espère que Dieu ne vous laissera pas à vous-même. Écoutez non votre peine, mais le fond de votre cœur.



CCCXCV.

ÉCOUTER DIEU MALGRÉ TOUTES LES SUGGESTIONS
DE L'AMOUR-PROPRE.

Jendredi, 1^{er} septembre 1707.

Comme vos fautes, ma chère fille, consistent dans une résistance à Dieu, votre retour consiste à céder à la grâce. Ne craignez point de revenir trop légèrement. Quand il s'agit de revenir à Dieu, on ne peut jamais revenir avec trop de promptitude et de simplicité.

Voir sa foiblesse, la laisser voir, s'y accoutumer, désespérer à jamais de soi, et se livrer à Dieu sans mesure, c'est la plus parfaite pénitence de ses fautes, et la plus opposée à l'amour-propre. Comment voulez-vous que Dieu se communique à vous pour vous faire connoître sa volonté, pendant que la vôtre lui résiste encore? En quelque état que vous soyez, et en quelque lieu du monde que vous alliez, il faut céder à Dieu, revenir au recueillement, et écouter Dieu malgré l'amour-propre. Jusque-là vous ne pouvez point espérer la lumière de Dieu pour marcher dans la voie où il vous appelle. Croyez-vous lui échapper? Fussiez-vous au bout du monde, il vous fera sentir votre amour-propre, que vous voudriez vous déguiser, et dont il est jaloux. Espérez-vous la paix en flattant cet amour-propre qui est la cause de tous vos déses-

Bonne question

poirs, et que l'amour de Dieu poursuit sans relâche dans votre cœur ? Est-ce moi qui suis la cause d'un combat si douloureux ? N'est-ce pas vous qui le prolongez, en nourrissant en secret celui qu'il faudroit laisser mourir ? Ce n'est pas moi, c'est Dieu qui vous presse. Au bout du monde, les principes que vous avez dans le cœur vous feroient sentir tout ce que vous sentez. L'amour-propre flatté se relèveroit encore plus violemment. L'amour de Dieu vous reprocheroit votre infidélité et votre fuite : vous en mourriez de douleur. Dieu vous poursuit sans relâche : puis-je, dois-je l'empêcher ?

Pour moi, si vous y prenez garde, je ne fais que vous consoler, qu'attendrir, qu'adoucir les plaies de votre cœur. Un autre, qui les connoîtroit moins, ne pourroit pas avoir les mêmes ménagements. Voudriez-vous que Dieu vous

fît mourir sans douleur? Voudriez-vous qu'il vous laissât trouver quelque ressource en vous-même pour partager votre cœur entre vous et lui? Après avoir été infidèle en résistant à Dieu pour vous éloigner de moi, voulez-vous encore lui être infidèle en ne cédant pas à son attrait pour votre retour? Jetez-vous entre ses bras, sans condition, les yeux fermés. Ne cherchez plus un moyen sûr de ne retomber pas : il n'y en a point. L'amour-propre voudroit une sûreté qui n'est point de l'état présent. L'unique sûreté est de n'en chercher point, de s'abandonner à Dieu, et de ne se plus écouter soi-même. Dès que vous céderez, la paix reviendra. Vous vous en prenez à lui et à moi de tout le mal que vous vous faites. Cédez, et votre pénitence sera faite : c'est celle qui vous coûtera et servira le plus. J'irai vous voir quand

vous voudrez : ne tardez pas, ma chère fille.



CCCXCVI.

LA PAIX NE SE TROUVE QUE DANS L'ABANDON
ABSOLU.

Samedi, 3 septembre 1707.

Depuis les huit heures du matin, je me tiendrai prêt, ma chère fille, pour vous recevoir, et j'irois avec plaisir chez vous, si cela vous étoit plus commode. L'unique source de la paix est l'abandon sans réserve. L'abandon ne permet plus de s'écouter volontairement. N'espérez point la paix, ni en écoutant les délicatesses de l'amour-propre, ni en voulant fuir Dieu. Vous trouveriez dans les solitudes, les plus

éloignées tous les tourments de l'amour-propre, si vous y alliez pour vous soustraire aux jalousies de l'amour de Dieu, et pour flatter celles de l'amour-propre : mais livrez-vous à Dieu. Mettez tout au pis aller, supposez la vérité de toutes les imaginations les plus fausses, et acceptez tout sans bornes. C'est dans ce désespoir qu'est la paix. Si vous pouviez me quitter sans quitter Dieu, je vous conseillerois de le faire dès ce soir ; mais vous ne me voulez quitter que pour vous reprendre, et épargner votre amour-propre : en me quittant, vous résistez à la grâce, et vous retombez dans une vie qui n'est plus intérieure. Voilà l'unique raison qui m'empêche de consentir à vos projets. Encore une fois, l'acceptation simple et absolue de tout ce qui se présente de chimérique à votre esprit fera votre paix. Dieu vous attend là. Ce qui vous cause

les plus violentes douleurs, ne vous les causera plus, quand vous l'aurez pleinement accepté sans aucun adoucissement. O que ne puis-je vous épargner ! Mais Dieu veut tout, et l'amour-propre est furieux. Paix, paix : Dieu seul est la paix.



CCCXCVII.

MÊME SUJET.

A Cambrai, 3 septembre 1707.

Je comptois hier, ma chère fille, que vous étiez à l'ordinaire au gouvernement, et je n'osai y aller, de peur de vous y gêner. Si je vous avois sue à Prémy, j'y serois allé plus librement. L'abbé de Beaumont¹, qui devoit vous

¹ Beaumont (Pantaléon de), fils de Henri de

aller voir, se trouva incommodé. Rien n'est plus sincère que la douleur que je ressens de votre état. Vos projets ne sont qu'illusion. Vous voulez retrouver Dieu en quittant l'oraison. Hélas ! l'oraison est Dieu même, ou du moins l'union avec lui. Vous voulez lui faire la loi, et ne vous plus donner à lui qu'à votre mode, pour adoucir votre souffrance. Espérez-vous qu'il sera content de ce partage de votre cœur ? Vous

Beaumont, seigneur de Gibaut, et de Marie de Salignac, sœur consanguine de l'archevêque de Cambrai, naquit en 1660, et devint en 1689 sous-précepteur du duc de Bourgogne. Lors de la disgrâce de Fénelon, il se retira à Cambrai, près de son oncle, qui le fit son grand vicaire. Nommé évêque de Saintes en 1716, il mourut dans cette ville le 10 octobre 1744; laissant au séminaire de son diocèse sa riche bibliothèque, qui renfermoit une nombreuse collection des manuscrits de Fénelon. L'abbé de Beaumont est souvent désigné, dans la *Correspondance de Fénelon*, sous le nom de *grand abbé* ou de *Panta*.

croyez que l'amour-propre vous fera moins souffrir quand vous lui céderez, et vous ne voulez pas céder à l'amour de Dieu, de peur qu'il ne prenne trop sur l'amour-propre. En vérité, ce dessein est-il selon Dieu ? Prétendez-vous que Dieu consente que la jalousie de son amour cède à la jalousie de l'amour-propre ? Prétendez-vous que l'amour-propre flatté et soulagé en soit moins jaloux, et moins tyrannique dans sa jalousie ? O que vous vous trompez, et que vous manquez à Dieu ! Est-ce donc là ce que vous lui avez promis tant de fois ? Est-ce là ce que l'amour sincère demande ? Voudriez-vous faire à une créature estimable ce que vous faites à Dieu ? Voudriez-vous la quitter pour soulager les dépits de votre amour-propre ?

Si vous laissiez faire Dieu, vous souffririez infiniment moins. C'est dans les

commencements de vos peines que vous pourriez ne vous écouter pas. Cette fidélité, qui vous seroit alors possible, vous attireroit une grâce merveilleuse, et vous élargiroit le cœur. Faut-il d'agir ainsi, vous êtes toujours occupée des délicatesses de votre amour-propre. Dieu, jaloux de vous, vous livre à vous-même et à votre propre jalousie, pour vous montrer, malgré vous, combien votre cœur, dont vous avez admiré le désintéressement, est jaloux de son intérêt.

Revenez dans les desseins de Dieu; livrez-vous à lui sans condition. N'espérez plus rien de vous-même; ce désespoir fera votre paix. Tout ce qui flatte l'amour-propre ne peut plus être de saison: c'est une douceur empoisonnée. Revenez avec docilité et petitesse au recueillement; vous aurez meilleur marché de Dieu que de vous. Ce n'est

pas lui, c'est l'amour-propre qui vous tourmente. C'est au tourment que vous vous livrez en croyant le fuir. Plus on donne à l'amour-propre, plus il exige : il est insatiable et trompeur. Entre ces deux jalousies, pourquoi craignez-vous davantage celle de Dieu ? elle est si juste, si sage, si miséricordieuse, si mesurée ! Celle de l'amour-propre est aveugle, tyrannique, et sans bornes. Vous n'aurez point la paix en flattant l'ennemi, vous ne l'aurez qu'en donnant tout à Dieu seul, et en le laissant faire. O si vous aviez des yeux pour voir, et un cœur pour sentir le don de Dieu ! Tout cela vous étoit donné ; mais vous n'en voulez plus. O ma chère fille, revenez ! Que ne souffrirois-je point pour obtenir votre retour ?





CCCXCVIII.

DIEU N'EST QUE DANS LA PAIX.

A Haumont, 23 décembre 1707.

Je souhaite de tout mon cœur, ma très-chère fille, que Dieu seul parle en vous. Sa parole est silencieuse : au contraire, la nôtre est toujours inquiète, tumultueuse, et semblable au bruit d'une halle. Dieu n'est que dans la paix. Dès que la paix se perd, Dieu se retire. Parlez à l'abbé de Beaumont ; Dieu lui donnera en mon absence de quoi vous consoler. Ne vous gênez point, par complaisance humaine, pour Mme de Risbourg ; mais aidez-la par pure grâce. Mandez-moi de vos nouvelles, de celles de M. le comte de

Montberon , et de celles de Mme la comtesse de Souastre. Soyez exacte, je vous conjure , à ne renouer point avec Mme d'Oisy un commerce humain, qui n'iroit qu'à l'amuser, et qu'à vous faire agir contre votre grâce. Vous nuiriez infiniment et à elle et à vous ; vous n'en tireriez que du trouble, et des tentations contre votre état. Faites bien avec elle ; mais ne l'attirez point à venir troubler un silence qu'elle ne peut pas garder. Admettez Mme de Risbourg à votre silence , puisqu'elle y entre sans le troubler ; mais n'y mêlez aucune façon humaine. Pour M. de Montberon, après avoir représenté vos craintes , laissez décider M. Bourdon par rapport au voyage de... Dieu sait, ma chère fille, comment il fait que je vous suis tout dévoué en lui à jamais.





CCCXCIX.

DÉCOUVRIR AVEC SIMPLICITÉ SES PEINES INTÉ-
RIURES. SUR LES AMITIÉS SPIRITUELLES.

A Cambrai, lundi 10 octobre 1707.

Je suis sensiblement touché de votre
peine, ma chère fille. Dieu sait tout ce
que je voudrois faire et souffrir pour
vous en tirer. Ne vous écoutez point
volontairement. Vous avez très-bien
fait de me mander à cœur ouvert ce
que vous souffrez : une telle ouver-
ture porte grâce avec soi. Si j'ai le
goût de l'esprit, il faut m'en corriger.
Je sais bien que rien ne me fait tant
de peine que quand je vous vois esti-
mer les talents humains, et supposer
que les autres doivent les estimer.

Pour Mme d'Oisy, je suis très-éloigné de l'abandonner ni de la négliger; au contraire, je tâche de la servir de tout mon cœur pour le spirituel et pour le temporel. Mais que puis-je faire? Le peu qu'elle avoit pour la piété paroît fort déchu. Quoiqu'elle veuille faire son salut, et vivre avec une certaine règle, elle est fort dissipée, et opposée au recueillement. Elle doit venir ici pour se confesser le jour de Sainte-Thérèse. Pour Mme de Risbourg, ne soyez point unie à elle pour vous, mais pour elle-même. Ne comptez ni sur un ragoût d'amitié, ni sur une décharge de cœur pour la confiance, puisque vous n'y trouvez pas ce soulagement. Bornez-vous à la recevoir avec amitié, afin qu'elle trouve en vous un soutien dans sa foiblesse, et qu'elle puisse demeurer avec vous en silence. Si elle ne se taisoit pas avec vous, elle se dissiperoit

d'abord avec Mme d'Oisy. Que si vous éprouviez qu'elle ne conservât point le recueillement auprès de vous, ou qu'elle vous gênât, je ne vous demanderois point de continuer un commerce qui ne paroîtroit plus être de grâce.

Je vous conjure de communier à l'ordinaire : vous n'en avez jamais tant de besoin que quand vous avez le cœur pressé. Vous ne me dîtes hier aucun mot qui doive vous faire hésiter. Vous craignez trop de pécher : cette crainte sans fondement trouble tout en vous par son excès. Je prie le Dieu de paix de calmer votre cœur.





CCCC.

DÉCOUVRIR SES MISÈRES EN ESPRIT D'OBÉISSANCE;
FAIRE MOURIR LE GOUT DE L'ESPRIT; S'ABAN-
DONNER A DIEU EN ESPRIT D'AMOUR.

A Cambrai, 9 novembre 1707.

Vous ne m'avez rien dit, ma très-chère fille, qui doive vous faire la moindre peine. Ce n'est point pour se soustraire à la souffrance qu'on explique son état; c'est par pure et simple fidélité; c'est pour n'écouter point l'amour-propre, qui voudroit, sous de beaux prétextes, cacher ses misères. Il est vrai seulement que cette simplicité, qui est selon Dieu, est souvent utile pour soulager le cœur, quoiqu'on ne la pratique pas en vue du soulagement.

Si vous ne conserviez pas au fond de votre cœur une vaine estime de l'esprit, vous ne craindriez pas tant d'en manquer, et de n'en montrer pas autant que les autres. Vous ne croiriez pas même que j'eusse ce grand goût de l'esprit, qui est si vilain, si corrompu, et si indigne de l'esprit de Dieu. J'ai toujours remarqué que l'estime de l'esprit est enracinée dans votre cœur, et que vous ne la laissez point tomber. C'est néanmoins ce que l'esprit de grâce éteint le plus, quand on le laisse agir librement. Vivre d'oraison et d'amour est incompatible avec ce goût dépravé de l'amour-propre.

Il ne s'agit point maintenant de vous confesser, mais de céder à Dieu avec petitesse, pour vous calmer. Je connois en vous les deux personnes que vous y voyez. Il faut souffrir l'une avec patience, sans l'écouter volontairement ;

il faut que l'autre demeure dans sa simplicité. *La communion, le silence, la souffrance*, comme vous le dites, sont ce qui lui convient. Quand elle a manqué, elle *abandonne sa faute à Dieu*, et se livre à lui en esprit d'amour. Vous souffririez beaucoup moins, si vous laissiez passer vos imaginations et vos sentiments involontaires, sans en faire aucun cas, et sans vouloir vous assurer de leur résister positivement. Cette résistance positive est une recherche de votre propre sûreté, et une activité d'amour-propre, qui est contre votre grâce. C'est ce travail douloureux que Dieu ne vous demande point : il vous demande, au contraire, de le supprimer. Faut-il s'étonner que vous souffriez, quand vous vous donnez des contorsions continuelles, pour vous assurer de voir ce que Dieu ne veut pas que vous puissiez voir en cette vie avec

cette sûreté ? On n'a jamais la paix en lui résistant.

Faites ce que vous dites très-bien, et vous souffrirez moins. Quand vous craignez de manquer, abandonnez simplement le tout à Dieu. Un amour simple vous garantira bien plus du petit péché, que cet effort empressé où vous vous recherchez vous-même. Cette vaine crainte d'un péché imaginaire vous jette dans un état réel et affreux, où vous tentez Dieu, où vous ne vous occupez que de vous, où vous vous tuez, et où vous vous mettez en tentation violente contre l'attrait de Dieu. Ce n'est donc pas Dieu qui vous fait souffrir : au contraire, c'est malgré lui que vous vous martyrisez vous-même. O ma chère fille, cherchez la paix au lieu où elle est ! Vous la trouverez dans le simple non-consentement à vos sentiments involontaires de jalousie, et dans la

patience à supporter ce sentiment honteux.

Je suis en peine de M. le comte de Montberon : il a besoin, ce me semble, de toute votre attention.



CCCCI.

NE POINT AUGMENTER SES PEINES PAR LA
CONTENTION DE L'ESPRIT.

A Cambrai, 27 novembre 1707.

La lettre de Mme la comtesse de Souastre est parfaitement bien, ma chère fille, et je vous la renvoie, afin qu'on y mette une enveloppe. M. de L. s'en chargera. Je voulois ce soir vous entretenir; mais Mlle Bourdon a emporté tout notre temps d'une manière inutile façon. En vérité, je suis bien touché de vos peines; et je désire de

tout mon cœur tout ce qui peut soulager le vôtre. Il me semble que vous souffririez moins, si vous étiez moins en contention perpétuelle contre un danger imaginaire de pécher, et si vous cherchiez moins à vous convaincre de votre résistance sensible par des efforts empressés. Une paix tout unie en présence de Dieu, en souffrant humblement un sentiment involontaire, vous épuiserait moins, et seroit d'une beaucoup plus grande fidélité, parce qu'elle seroit plus conforme à votre grâce. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous ouvre le cœur à l'intelligence et à la pratique d'un si simple moyen.

J'irai vous voir demain. En attendant, je vous conjure de communier à l'ordinaire. Je vous envoie une lettre pour Mlle Bourdon. Voyez si elle convient! Bonsoir. Dieu sait combien je vous suis dévoué.



CCCCII.

ÉLARGIR LE COEUR PAR L'AMOUR.

A Cambrai, mercredi 30 novembre 1707.

Je vous envoie, ma chère fille, un billet pour Mlle Bourdon. Je crains qu'après avoir été d'abord courageuse, elle ne retombe dans le découragement par réflexion. Si mon billet vous paroît convenable, ayez, s'il vous plaît, la bonté de l'envoyer, afin qu'elle puisse venir communier à ma messe à Notre-Dame après la grand'messe. Laissez Dieu élargir votre cœur. On n'élargit rien sans effort; mais l'élargissement, qui fait d'abord du mal, soulage pour les suites. Vous résistez à la main de Dieu qui vous presse pour élargir votre

cœur : vous le tenez resserré malgré lui par des délicatesses d'amour-propre, et par de vaines craintes. O que l'amour élargit ! Bonjour.



CCCCIII.

SUR LES INQUIÉTUDES DE LA COMTESSE A L'OCCASION D'UNE CONVERSATION QU'ELLE AVOIT EUE AVEC LE PRÉLAT.

A Cambrai, 3 décembre 1707.

J'ai compris, ma très-chère fille, que je vous blessai hier au soir jusqu'au fond du cœur, et que je vous laissai dans une extrême peine. Je vous en demande pardon, et je vous le demanderois encore avec plus d'instance, si je pouvois comprendre en quoi précisément je vous ai blessée. Dieu m'est

témoin que, dans la conversation, dont je vous ai rendu compte si naïvement, il ne fut dit aucun mot de vous ni directement, ni indirectement ; qu'on ne m'y parut avoir aucune peine à votre égard, mais au contraire plein contentement de vos secours ; et que je vous racontai simplement, comme une pure précaution, les causes de ma retenue, qui rouloient sur le public et sur Mme d'Oisy, afin que Mme de Risbourg ne pût jamais, en aucun cas de chagrin et de peine, soupçonner que rien pût être sur votre compte. Si cette précaution, prise avec tant de bonne volonté, et expliquée avec tant de candeur, vous blesse, encore une fois, je vous conjure de me la pardonner. Au nom de Dieu, que ma faute ne vous éloigne point de ce que Dieu demande de vous, et de ce qui peut mettre votre cœur en paix. Lui seul sait à quel point je suis

uni à vous, et sensible à toutes vos
peines. Écoutez-le, et ne vous écoutez
point.



CCCCIV.

IL N'APPARTIENT POINT À L'HOMME DE CHANGER
SA VOIE ! ON NE DIMINUE PAS SES SOUFFRANCES
EN RÉSISTANT À DIEU.

A Cambrai, 4 décembre 1707.

Non, en vérité, ma très-chère fille,
je ne veux point vous tourmenter ; je
ne veux que souffrir en pensant à vos
souffrances. Eh ! qui est-ce qui vou-
droit plus que moi soulager votre cœur,
et le mettre en paix ? J'espère seule-
ment que Dieu sera plus fort que vous,
et qu'il vaincra vos résistances ; j'espère
que sa jalousie prévaudra sur la vôtre.

Autant que la vôtre est injuste et ingénieuse pour vous accabler, autant la sienne est-elle pure, juste, aimable, et propre à vous rendre la paix.

Vous dites, ma chère fille, que vous allez changer de *voie* : mais ne savez-vous pas que le Saint-Esprit nous enseigne que *la voie de l'homme n'est point à lui* ¹ ? Il ne lui appartient point de choisir sa voie sur ses prétendues convenances ; il doit suivre celle que l'attrait de grâce lui marque, quoi qu'il lui en coûte. Mais encore êtes-vous en droit de changer votre voie, parce qu'elle blesse la délicatesse de votre amour-propre ? Eh ! on ne doit suivre une voie que pour mourir à l'amour-propre même. La voie qui avance le plus cette mort douloureuse est précisément celle que nous devrions préférer.

¹ Jerem. x. 23.

rer, s'il nous appartenoit de faire aucun choix.

Vous voulez éviter la souffrance ; mais on ne l'évite jamais en résistant à Dieu. Au contraire, c'est en lui résistant, tantôt plus, tantôt moins, que vous souffrez tant. Vous vous en prenez à l'amour de Dieu, de tout ce que l'amour-propre vous fait souffrir. Un malade doit-il s'en prendre au remède des douleurs que son mal lui fait souffrir ? Il faut bien que l'opération du remède l'expose à la souffrance ; mais la souffrance vient de la maladie que le remède ne peut déraciner sans quelque violence. D'ailleurs c'est votre amour-propre que vous écoutez, et qui est ingénieux pour inventer de faux sujets de peine. Voulez-vous, comme le prophète Jonas, fuir devant la face du Seigneur, pour n'exécuter pas ses ordres ? La baleine vous engloutira, plu-

tôt que de vous laisser échapper aux volontés de Dieu. J'espère qu'il ne vous abandonnera pas aux dépits et aux désespoirs de votre amour-propre.

Si je vous ai blessée, ç'a été, Dieu le sait, contre mon intention. Pardonnez-moi mon indiscretion en faveur de ma bonne volonté. Voudriez-vous être inexorable, si quelqu'un vous avoit fait les injures les plus atroces ? Je suis sûr que non. Quoi ! devez-vous manquer à Dieu et lui résister, parce que j'ai fait une faute ? Je ne veux point la justifier ; j'en laisse l'examen entre Dieu et vous, quand vous serez tranquille devant lui, et que vous aurez les yeux ouverts pour reconnoître la tentation de votre amour-propre, qui est évidente. Pour moi, je ne veux qu'avoir tort, qu'être confondu, et que me corriger, pour votre consolation. Je ne crains ni ma confusion, ni ma peine : je ne crains que votre

infidélité, et votre résistance à des grâces infinies. O ma chère fille, abandonnez-vous à Dieu ! Vos souffrances, loin d'augmenter, diminueront. Dieu en réglera la mesure sur celle des forces qu'il vous donnera. Défiez-vous, non de sa bonté, mais de votre amour-propre.



CCCCV.

NE PAS AUGMENTER LES PEINES INTÉRIEURES PAR
DES RÉFLEXIONS INQUIÈTES ET MULTIPLIÉES SUR
SOI-MÊME.

A Cambrai, 9 décembre 1707.
Vous voulez, ma chère fille, appliquer le remède à l'endroit où le mal n'est point. Votre mal n'est point dans vos sentiments; il n'est que dans vos

réflexions volontaires. Vos sentiments sont vifs, injustes, et contraires à la charité; mais la volonté n'y a aucune part, et par conséquent ils ne sont point des péchés. Ce qui montre qu'ils ne sont pas volontaires, c'est que la volonté ne s'attache que trop à les rejeter d'une façon positive et marquée; c'est que vous avez, par délicatesse d'amour-propre, trop horreur de ces sentiments; c'est que cette horreur va jusqu'à vous troubler. Ainsi vous vous en prenez à ce qui n'est que l'ombre du mal, et c'est le remède qui devient un mal véritable. Ce premier mal ne seroit qu'une simple douleur, comme celle des dents ou de la colique : elle n'auroit rien de raisonné; ce seroit une amertume, une tristesse, une plaie douloureuse au travers du cœur. Mais ce qui la rend insupportable, c'est le désespoir de l'amour-propre, que vous y ajoutez par vos ré-

flexions. Vous ne faites que deviner, et deviner faux sur les autres, que subtiliser sur vous pour vous tourmenter pour des riens : ensuite vous vous faites, par réflexion, un second tourment du premier tourment déjà passé.

En laissant tout tomber, vous contenteriez Dieu tout d'un coup. C'est le plus grand sacrifice que vous lui puissiez faire, que celui de lui abandonner tout ce tourbillon de vaines pensées, et de revenir tout court à lui seul. Rien n'expédiera tant vos prétendus péchés d'amour-propre, que le simple délaissement de vous-même. C'est le remède spécifique à l'idolâtrie de soi, que le délaissement de soi-même : tout autre remède aigrit et envenime la plaie délicate du cœur, à force de la retoucher. C'est un dangereux remède contre l'amour-propre, que de faire souvent l'anatomie de son

propre cœur. Enfin vous n'êtes point docile, et c'est de quoi vous devriez faire plus de scrupule, que de vos sentiments involontaires, dont je me charge devant Dieu. Je le prie de vous ramener sans détour à la simplicité. Vous résistez à Dieu; vous refusez la communion, que vous savez bien que Dieu demande de vous : au nom de Dieu, finissez cette résistance.

Je voudrais vous aller voir; mais j'ai aujourd'hui l'examen de tous nos séminaristes pour l'ordination, qui ne me laissera pas cette liberté. J'oubliai hier au soir cet examen, quand je dis à Mlle Bourdon que je la verrois aujourd'hui chez vous. Ayez la bonté de lui faire savoir que je ne le pourrai que demain au soir. En attendant, donnez-moi de vos nouvelles avec simplicité, et soulagez-moi le cœur, ma très-chère fille, en m'apprenant que vous

avez rouvert le vôtre à l'attrait de la grâce.



CCCCVI.

OUVRIR SON COEUR AVEC SIMPLICITÉ , PAR PURE
FIDÉLITÉ A L'ORDRE DE DIEU.

A Cambrai, 2 janvier 1708.

Je vous irai voir tantôt , ma chère fille , et je serai ravi , si vous voulez bien me dire tout sans réserve. Le péché ne se trouve jamais à ouvrir simplement son cœur , par une fidélité de pure dépendance à l'ordre de Dieu. Il n'y a qu'à ne rien retenir par sa-gesse propre , et puis se laisser juger , sans juger de rien. Il me tarde de vous voir dans la simplicité de l'amour de Dieu.



CCCCVII.)

SE DÉFIER DE SES PROPRES RÉFLEXIONS.

7 janvier 1708.

O que j'ai de joie, ma chère fille, de vous savoir moins agitée ! Fiez-vous à Dieu, et défiez-vous de vos réflexions. Tournez vos scrupules à ne hésiter jamais pour suivre l'état de la grâce. La souffrance sera bien moindre, quand vous vous y livrerez sans rien mesurer. Puisque vous me défendez de vous aller voir ce soir, je n'y irai pas, parce que j'aurois à craindre quelque embarras ; mais rien ne me retiendrait, si vous aviez besoin de moi. Dieu m'a donné à vous, et j'y suis sans réserve de tout mon cœur.



CCCCVIII.

LES TENTATIONS ET LES SENTIMENTS INVOLONTAIRES
NE DOIVENT POINT EMPÊCHER LA COMMUNION.

7 janvier 1708.

La tentation et le sentiment involontaire ne doivent jamais empêcher la communion, ma très chère fille. Quoi ! parce que vous avez le cœur déchiré par des sentiments injustes que vous voudriez n'avoir point, vous vous priveriez de Jésus-Christ ? Eh ! n'est-ce pas dans le temps de l'épreuve qu'on doit chercher son secours ? n'est-ce pas dans la douleur qu'on doit recourir à la vraie consolation ? Vous avouez *que vous vous êtes écoutée, et que vous y avez réfléchi ; de sorte que de ré-*

flexions en réflexions, vous avez mis à bout toute confiance en Notre-Seigneur. Vous voyez le fruit de vos réflexions. Voulez-vous les continuer, pour vous précipiter dans le désespoir? Les réflexions vous conduisent au précipice; la fidélité à les laisser tomber est votre unique ressource. Qu'est-ce que M. m. pourra vous dire? Vous ôtera-t-il la jalousie du cœur, comme on ôte une épine du pied? Vous rendra-t-il patiente, pour souffrir sans trouble votre jalousie? Vous apprendra-t-il à distinguer avec sûreté les sentiments involontaires de jalousie, d'avec la jalousie volontaire? Il ne peut faire aucune de ces choses. Si vous le voulez, nous lui parlerons vous et moi, et vous verrez qu'il sera dans la nécessité de vous dire précisément tout ce que je vous dis. Vous ne vous guérirez point en vous confessant, car la confession ne vous

ôtera point la jalousie qui vous trouble ; elle n'apaisera ni vos douleurs ni vos scrupules. Il ne vous en restera qu'une occupation inquiète de vous-même.

Pour N..., je voudrois que vous ne lui fissiez point tant de caresses forcées : tout cela est d'un courage trop humain, et n'est pas de la simplicité que Dieu demande de vous en tout. O si vous n'agissiez avec elle que par grâce, et sans y mêler votre industrie, vous lui seriez utile, vous la redresseriez, vous lui feriez de grands biens, sans souffrir les maux que vous souffrez ! Je crois que votre souffrance est extrême ; mais ce que vous vous faites souffrir par réflexion est infiniment plus rude, que ce que Dieu vous fait souffrir. Toute douleur soufferte simplement dans la paix de Dieu, quelque grande qu'elle soit en elle-même, porte sa consolation. Il n'y a que le trouble de la

volonté qui résiste à Dieu sous de beaux prétextes , qui puisse causer vos extrémités de désespoir. Revenez peu à peu à vous taire et à écouter Dieu. Ce chemin , qui vous paroît le plus long , est le plus court.

J'ai pris ce matin de la rhubarbe : je ne l'aurois pas fait , si j'eusse su la peine où vous êtes ; j'aurois voulu demeurer en liberté de vous aller voir. Je tâcherai d'y aller vers la fin de la journée. L'entretien d'hier ne m'a point incommodé. Je prie Dieu de vous convaincre de la manière dont je vous suis tout dévoué en lui.





CCCCIX.

NE POINT PRENDRE DE RÉOLUTIONS DANS UN
ÉTAT DE TROUBLE.

42 janvier 1708.

Je ne savois plus que dire hier au soir, ma chère fille. L'excès de votre peine étoit comme un torrent qu'il faut laisser écouler. Nulle parole ne faisoit impression sur vous, et vous pensiez voir, avec la dernière évidence, les choses les moins réelles : mais c'est l'effet ordinaire des grandes peines. Dieu permet que, nonobstant tout votre bon esprit et votre délicatesse pour sentir jusqu'aux moindres égards qu'on a pour vous, vous n'apercevez pas ce qui saute aux yeux, et vous croyez voir

clairement ce qui n'est point. Dieu tirera sa gloire de tout dans votre cœur, pourvu que vous soyez fidèle à vous délaisser dans ses mains. Mais rien ne seroit plus inexcusable que de prendre des résolutions dans un état de trouble, qui porte manifestement avec soi l'impuissance de rien faire selon Dieu. Quand vous serez calmée, faites en esprit de recueillement ce que vous croirez le plus conforme aux intentions de Dieu sur vous. Remettez-vous peu à peu à l'oraison, à la simplicité, à l'oubli de vous-même. Allez communier; écoutez Dieu sans vous écouter: alors faites tout ce que vous aurez au cœur; je ne crains pas qu'un tel esprit vous laisse prendre aucun mauvais parti. Mais vouloir se croire soi-même, quand on est dans le dernier excès de la peine, et quand on s'est livré à une tentation violente d'amour-propre, c'est vouloir

s'égarer. Demandez-le à tel confesseur droit et sensé qu'il vous plaira de choisir; il vous dira qu'il ne vous est permis de penser à un changement, qu'après que vous serez rentrée dans la tranquillité et le recueillement. Il vous dira que c'est vouloir se tromper soi-même, que de ne se défier pas de soi dans un état de jalousie si injuste et si irritée.

Vous me répondrez que je veux empêcher votre changement, en vous empêchant de le faire dans le seul temps où vous êtes capable de l'exécuter. Non, Dieu le sait; je ne songe ni à le permettre ni à l'empêcher: je ne songe qu'à faire en sorte que vous ne manquiez pas à Dieu. Or il est plus clair que le jour que vous lui manqueriez, si vous preniez conseil d'un amour-propre piqué au vif, et d'un dépit poussé au désespoir. Voulez-vous chan-

ger pour contenter votre amour-propre, quand même Dieu ne le voudroit pas ? A Dieu ne plaise ! Attendez donc que vous soyez en état de le consulter. Pour mériter ses lumières, il faut être également prêt à tout, et ne tenir à rien qu'on ne soit disposé à lui sacrifier. O si je pouvois vous ouvrir les yeux, que ne verriez-vous pas de mon zèle et de mon attachement pour vous ! J'espère que Dieu vous dira tout, si vous l'écoutez.



OUVRIR SON CŒUR AVEC SIMPLICITÉ.

13 janvier 1708.

Lors même que l'excès de la peine vous fait parler, ma très-chère fille,

vous ne dites rien d'offensant ni dans le fond ni dans les termes. On voit seulement une douleur profonde avec une vivacité de sentiment. Ainsi vous ne devez avoir aucun scrupule de tout ce que vous dites. Il est vrai seulement que vous vous trompez sur les personnes dont il s'agit ; mais vous vous trompez de bonne foi, croyant voir les préférences que vous ne voyez point, parce qu'elles ne sont pas véritables. Encore une fois, n'ayez aucun scrupule de ce que vous dites. Vous devriez en avoir, si vous ne le disiez pas ; car la simplicité demande que vous ne réserviez rien par sagesse d'amour-propre. D'ailleurs, il n'y a aucun homme à qui vous puissiez dire toutes ces choses plus librement que moi. Je les sais toutes par cœur ; j'entends tout à demi-mot ; j'ai la clef de votre cœur. Vous pouvez remarquer que ce que vous me

dites ne m'aliène nullement de vous, ne me cause aucune impatience, et ne fait que redoubler ma sensibilité pour vos peines. Je vous proteste seulement que les choses ne sont pas comme votre amour-propre vous les représente. Ainsi vous ne sauriez jamais trouver aucun homme sans exception, qui soit plus en état, en toute manière, de vous écouter et de vous soulager le cœur. Un autre, quelque bon et discret qu'il puisse être, nourrira vos scrupules, et ne vous passera point ce que je vous passe contre moi. Je sais la juste valeur de ces choses, où votre imagination et votre douleur vous entraînent involontairement. Un autre ne sauroit en juger comme moi, et troublera tout le fond de votre intérieur par une exactitude et une fermeté à contre-temps.

De plus, il n'est point question de toutes ces choses; il ne s'agit que de

ce que Dieu demande de vous, pour le faire, quoi qu'il vous en coûte. (Et il vous en coûteroit toujours moins, si vous alliez d'abord tout droit à donner tout à Dieu, sans vous écouter ni marchander.) Vous ne sauriez nier, quand vous serez paisible, et que vous n'écoutez point la fureur de votre jalousie, que Dieu vous a unie à moi, et que vous me trouvez *en lui sans distinction*, dès que vous revenez à votre oraison. Pourquoi donc voulez-vous quitter celui que Dieu vous donne, qui vous entend mieux qu'aucun autre, et qui n'a aucune peine de ce que vous lui dites? Si j'étois dans les dispositions que vous vous imaginez, je vous laisserois faire ce pas, après avoir sauvé toutes les apparences. Au contraire, je vous conjure, ma chère fille, de revenir au recueillement, de communier sans scrupule, et de rentrer avec peti-

tesse et sans résistance à Dieu dans
l'union qu'il veut.



CCCCXI.

SURMONTER EN ESPRIT D'ABANDON LES PEINES
INTÉRIEURES QUI ÉLOIGNENT DE LA COMMUNION

29 janvier 1708.

Dieu m'est témoin, ma chère fille,
de la peine que je ressens en voyant la
vôtre, quoique je n'en puisse point pé-
nétrer la cause. Je prie Notre-Seigneur
de vous faire parler malgré vous. Ce-
pendant je vous conjure de lui sacrifier
votre douleur, avec abandon, et de
communier. Si je vous ai manqué, sans
le savoir et sans le vouloir, Dieu n'en
doit pas souffrir. N'espérez pas de vous
soulager en vous éloignant de lui sous

de beaux prétextes, que l'amour-propre cherche dans son désespoir. O que j'aurai de joie, si je vous vois communier aujourd'hui de ma main, aux pieds de la Sainte Vierge !

J'espère que l'onction de saint François de Sales découlera de son cœur dans le vôtre, pour l'adoucir et pour le calmer. Si vous vous tournez vers lui, il vous obtiendra la paix. Je vous demande, par tout ce que vous avez jamais goûté dans ses écrits, de suivre ses conseils contre les dépits de votre amour-propre, et de venir le jour de sa fête vous unir de cœur avec moi. Je voudrois être mort à moi-même, et qu'il n'y eût plus en moi que ce bon saint, pour vous parler, pour vous conduire, et pour vous aider à mourir sans réserve.





CCCCXII.

POINT DE PAIX EN RÉSISTANT A L'ATTRAIT DIVIN.

A Cambrai, 30 janvier 1708.

En vérité, ma chère fille, je ne saurois croire que Dieu permette que vous vous éloigniez de moi pour des peines qui n'ont point d'autre source qu'un amour propre jaloux, et qui se livre à son imagination. D'un côté, c'est l'attrait de la grâce; vous en convérez: Dieu vous poursuit sans relâche. D'un autre côté, c'est la tentation grossière de l'amour-propre désespéré. Espérez-vous de trouver la paix en résistant à Dieu pour flatter cet amour-propre bizarre et tyrannique? Tout le mal vient de lui seul. Trouverez-vous votre guérison

en vous abandonnant au mal même ? D'autres ne pourront pas même vous entendre. Vous leur ferez, dans vos soupçons jaloux, des peintures fausses de ce qui se passe au dehors ; vous leur ferez, dans vos scrupules, des relations fausses contre vous-même de ce qui se passe au dedans. Ils ne pourront vous donner que des conseils disproportionnés et à vos soupçons, et à vos scrupules, et aux voies par où Dieu vous mène ; car ils ne les connoissent pas. Si je pensois comme vous vous l'imaginez, après avoir satisfait aux règles du ministère et à la bienséance, je vous laisserois enfin doucement prendre ce parti. Tout au contraire, j'insiste sans relâche pour vous ramener. Est-il possible que vous ayez cent yeux ouverts pour voir ce qui n'est ni vrai ni apparent, et que vous ayez les yeux fermés pour ne voir pas ce qui est manifeste ? Dieu permet

que votre bon esprit ne sert qu'à vous rendre subtile pour vous tromper. Faites taire votre imagination excitée par votre amour-propre, et revenez à écouter Dieu dans le recueillement. C'est là que Dieu vous attend ; c'est ce que vous fuyez. Voilà la seule infidélité qui devrait vous causer du scrupule. Revenez, revenez dans le sein de Dieu.



CCCCXIII.

EXHORTATION A LA PAUVRETÉ D'ESPRIT.

31 janvier 1708.

Jugez-vous vous-même, ma chère fille. D'un côté, vous dites : *Tout est faux presque, quand on hésite pour se donner le loisir de se consulter ; et encore : Dieu n'est content, qu'autant*

que je suis sotte et pauvre d'esprit. D'un autre côté, vous dites que vous ne voulez point me voir, que vous n'avez soutenu une épreuve en personne raisonnable. Vouloir trouver en vous cette force et cet appui de raison au milieu de l'épreuve, est-ce consentir à la pauvreté d'esprit ? est-ce vouloir contenter Dieu ? Vous avez donc grande raison de dire : Je crains que cette lettre ne soit point du goût de Dieu. En effet, elle n'en est point. Rien n'est plus opposé à Dieu, que de ne vouloir pas être pauvre d'esprit pour le contenter, et de vouloir être riche d'esprit et de courage, de sorte qu'on ait soutenu une épreuve en personne raisonnable. Ce vain projet de l'amour-propre, qui ne veut revenir à Dieu qu'après qu'il aura trouvé sa force et sa ressource en soi, mérite d'être confondu par les chutes les plus honteuses. Revenez donc, ma

chère fille, avec une véritable pauvreté d'esprit. Ne hésitez point ; ne vous donnez point *le loisir de vous consulter*. Venez tantôt me voir céans , ou bien j'irai chez vous dans votre appartement d'en haut. Il faut sans doute que vous demeuriez ici : mais que vous y demeuriez simple , petite , docile , sans hésitation , voulant être *sotte et pauvre d'esprit*. C'est tout ce que Dieu veut de nous. O qu'il est riche, quand nous sommes pauvres ! ô qu'il est sage, quand nous sommes sots, et que nous voulons l'être pour lui. Soyez *girouette*. Malheur aux sages qui se possèdent avec égalité ! Venez, ou j'irai vous poursuivre.



chère fille, avec une véritable pitié
d'esprit. Ne vous laissez point
donner.



Venez tantôt me voir ceans, ou bien
j'irai chez vous dans votre appartement
d'en haut. Il faut sans doute que vous

CCCCXIV.

SOUFFRIR LES PEINES INTÉRIEURES AVEC PATIENCE
ET HUMILITÉ.

A Cambrai, 10 février 1708.

On ne peut être plus en peine que
je le suis, ma chère fille, de l'état où
je vous ai laissée. Vos douleurs sont
involontaires, et elles se tourneront en
mérite dès que vous les souffrirez avec
patience et humilité. Vous feriez de
vos souffrances agréables à Dieu une
infidélité dangereuse, si vous les écou-
tiez trop. Ce n'est rien que d'avoir le
sentiment des passions les plus injustes,
pourvu qu'on n'en ait pas la volonté.
Ne vous troublez donc point. Ce qui
vous a blessée ne devrait en soi vous

faire aucune peine, car il s'est passé d'une façon à ne pouvoir pas même blesser votre délicatesse. Mais Dieu permet que votre imagination vous grossisse les objets, pour vous faire souffrir, et pour vous humilier. Entrez dans ses desseins crucifiants : laissez-vous attacher à la croix que Dieu vous présente ; mais n'y en ajoutez aucune de votre invention. C'est dans les commencements de la tentation qu'il faut en arrêter le progrès par une fidélité toute simple. Mon Dieu, que je crains pour vous cette nuit, et les agitations de votre cœur ! Si N... a quelque tort vers vous de ne vous avoir pas avertie, contentez-vous de le lui pardonner devant Dieu, et tâchez de vous remettre dans la paix du cœur. O que je voudrois que vous eussiez le courage de venir demain à ma messe ! je la dirois à l'heure qui vous seroit la

plus commode. Je prie le Dieu de paix, d'amour et de bonté, de calmer votre cœur. Amen, amen.



CCCCXV.

MÊME SUJET.

A Cambrai, 11 février 1708.

Il me tarde, ma chère fille, de vous aller voir. En attendant, je vous conjure d'écouter Dieu dans un vrai silence intérieur. La tentation, quelque humiliante qu'elle paroisse, se tourne à profit, quand on la souffre en paix, sans y consentir : c'est l'humiliation même qui en est le vrai profit. Ce qui fait horreur à l'amour-propre est précisément de quoi nous avons besoin. Vous fîtes très-bien hier de me dire

votre peine. Il n'y a aucun sentiment
 injuste dont je sois en peine, quand on
 le découvre avec simplicité, et qu'on
 n'y adhère pas volontairement. Au
 nom de Dieu, communiez. Sacrifiez
 votre peine à celui qui ne la permet
 qu'afin que vous lui en fassiez le sa-
 crifice. Cherchez en Jésus-Christ la
 paix que vous ne trouverez jamais en
 vous-même. Dieu sait avec quelle sin-
 cérité et de quel cœur il me fait être à
 jamais tout à vous.



CCCCXVI.

S'ABSTENIR DES RÉFLEXIONS INQUIÈTES SUR
SOI-MÊME.

A Cambrai, 14 février 1708.

En sortant de chez vous, ma chère fille, je ne vous ai point quittée. Je suis demeuré devant Dieu avec vous : j'espère qu'il calmera votre cœur. Je ne veux vous ôter ni le sentiment vif et douloureux, ni même les réflexions involontaires qui vous tourmentent. Je voudrois seulement que vous n'y ajoutassiez pas des réflexions délibérées. Vous vous écoutez à plusieurs reprises : j'ai remarqué qu'après un peu de relâche vous reprenez vos réflexions. Voilà la vraie source de vos plus gran-

des peines. D'ailleurs vous dites que vous ne sauriez vous empêcher d'écouter vos raisons, parce qu'elles vous paroissent claires; mais prenez garde que toutes les personnes soupçonneuses et indociles en disent autant. Il faut se faire taire, non par effort, mais par simple et paisible volonté de laisser faire Dieu, et par pur abandon à sa grâce. Un rien vous dure des heures et des jours, parce que vous attisez le feu, comme vous irritez la fluxion de votre nez à force de le toucher. Par là un rien s'envenime dans votre cœur. Je vous demande pardon, si je vous ai manqué; mais j'étois à une distance infinie de le vouloir. Rien au monde ne vous est uni au point que je le suis pour porter avec vous toutes vos croix; mais ne vous en faites point au delà de celles que la main de Dieu vous fait elle-même. Vous sentez ce qu'il veut :

ne voyez et n'écoutez que cela ; tout le reste est tentation. Obéissez sans consulter ni votre raison ni vos forces. Dieu fera tout, si vous le laissez faire : je ne cesse point de le prier de vous soutenir.



CCCCXVII.

NE POINT PRENDRE DE RÉOLUTIONS PENDANT LE TROUBLE. LA PAIX NE S'OBTIENT QU'EN COMBATTANT L'AMOUR-PROPRE.

A Cambrai, 16 mars 1703.

Je vous conjure, au nom de notre Seigneur, et par toutes les grâces qu'il vous a faites, de ne prendre aucun parti dans votre trouble, et d'attendre pendant quelques jours la réponse à la consultation que j'ai faite pour vous.

Après ce temps, vous serez libre d'aller où vous croirez que Dieu vous appellera, s'il est vrai qu'il ne vous veuille plus à Cambrai. Mais si vous aviez pris de certains engagements, vous auriez de la peine à reculer. Retarder un départ n'est rien : le retardement laisse une pleine liberté de partir dès qu'on le voudra ; mais le départ est un engagement qui tire à conséquence. Pour moi, je ne veux, ce me semble, que la volonté de Dieu sur vous, quoiqu'il me donne une union avec vous, et une vivacité pour tout ce qui vous touche, que vous ne croyez point. Je ne vous demande que peu de jours. C'est Dieu, plutôt que moi, qui vous les demande. Espérez-vous la paix en prenant un parti de désespoir dans un trouble visible, où, loin d'écouter Dieu en silence, vous n'écoutez que votre passion ? C'est une fureur d'amour-propre

qui vous transporte. Ne porterez-vous pas au bout du monde cet amour-propre forcené? Prétendez-vous l'apaiser en lui obéissant? Croyez-vous que l'absence de certains objets ôtera à cet amour-propre, si ingénieux pour vous tourmenter, des prétextes pour vous troubler encore? Votre imagination vive ne vous rendra-t-elle pas présente ce que vous aurez quitté? L'éloignement grossira le fantôme, et vous privera du remède que le détail vu de près fournit, quand on écoute Dieu. L'absence ajoutera le remords et le désespoir à toutes vos peines. Pourquoi ne consentirois-je pas à votre départ, si je croyois que Dieu le voulût, ou si j'étois tel que vous voulez le croire? Je vais me mettre devant Dieu, pour lui demander avec humiliation et amertume qu'il vous retienne, et qu'il fasse ce que je ne sais pas faire. C'est son ouvrage :

je ne suis qu'un vil et indigne instrument. Je crains même que mes infidélités ne vous nuisent. Mais vous verrez un jour, à la pure lumière de Dieu, combien je cherche à mettre votre cœur en paix, et à le faire entrer dans celui de Dieu, à qui vous résistez. J'irai vous voir demain de bonne heure. Laissez faire l'esprit consolateur.



CCCCXVIII.

NE POINT S'ÉCOUTER SOI-MÊME ; ÉCOUTER DIEU
EN SILENCE.

A Cambrai, 15 avril 1708.

J'apprends, ma chère fille, que votre cœur est dans la peine : j'en souffre une véritable de vous savoir en

cet état. C'est le bon Leschelle¹ qui a fait ce qui cause votre agitation. Il m'en dit un mot. Je lui répondis que, si vous sentiez que l'esprit de grâce demandât de vous cette ouverture, il ne faudroit pas lui résister. Nous comptâmes que je vous verrois, et que vous m'expliqueriez vous-même votre disposition, avant qu'il fût question de rien. J'appris hier tout à coup que vous aviez tout dit. Comme je suis persuadé que vous l'avez fait avec simplicité, pour céder à l'esprit de Dieu, vous ne sauriez jamais vous trouver mal d'une

IIIVXCCCC

¹ Leschelle (M. de) fut placé, en 1689, auprès du duc de Bourgogne par le duc de Beauvilliers, en qualité de gentilhomme de la manche. La disgrâce qui enveloppa, au mois de juin 1698, tous les amis de Fénelon, lui fit perdre sa place; mais il n'en resta pas moins attaché à l'archevêque de Cambrai, qu'il alloit visiter de temps en temps dans sa ville épiscopale.

si bonne action : il n'y auroit que les réflexions de l'amour-propre qui pourroient la gâter. Demeurez dans la situation d'oubli de vous-même, où vous étiez quand vous avez parlé, et vous vous retrouverez dans la paix où vous étiez en parlant.

Je ne compris point hier qu'il fût pressé de vous aller voir ; je crus que vous étiez tranquille, puisque vous aviez si bien parlé, et avec tant de dégagement de vous-même. De plus, j'avois un besoin très-pressant de voir Mme..., faute de quoi elle n'auroit pas pu faire aujourd'hui ses pâques. Il fallut me presser de revenir ici, où j'étois surchargé d'affaires. Je ne manquerai pas de vous aller voir aujourd'hui après vêpres. En attendant, je vous conjure d'écouter le bon Leschelle, qui vous dira avec zèle d'excellentes vérités pour apaiser votre cœur. Laissez-vous à Dieu. Le grand

malheur est de se reprendre : on perd le fruit du délaissement qu'on a fait. Ne vous écoutez point ; écoutez Dieu en silence.



CCCCXIX.

CONTRE LES TROUBLES ET LES DÉLICATESSES
DE L'AMOUR-PROPRE.

A Cambrai, 16 avril 1708.

- Puisque vous voulez faire des réflexions, ma chère fille, au moins souffrez que je vous en propose quelques-unes.

- Vous regrettez d'avoir fait ce que vous croyez que l'esprit de grâce vous a fait faire.

- Vous vous êtes percée de clous pour vous attacher à la croix ; puis vous fai-

tes des efforts pour vous en détacher ; mais vos efforts n'aboutissent qu'à déchirer vos plaies, et vous vous faites plus de mal que le crucifiement ne vous en a fait.

Si vous étiez demeurée dans la petitesse avec Mme..., cette petitesse vous auroit donné grâce et autorité pour elle.

Vous ne pouvez, dites-vous, n'écouter pas votre jalousie ; mais vous savez bien n'écouter pas l'amour de Dieu, et résister à la grâce qui vous invite à revenir humblement.

Vous êtes forcenée d'amour-propre, et c'est dans cette tentation de désespoir, que vous voulez prendre un parti.

Vous voulez quitter tout pour aller soulager votre amour-propre, et échapper à la main crucifiante de Dieu, comme saint Paul et saint Antoine ont quitté tout pour aller crucifier l'amour-

propre au désert, et y mourir sans relâche.

- Vous croyez apaiser l'amour-propre jaloux, en vous dérochant à Dieu, et en irritant sa jalousie.

- Vous voulez faire la loi à Dieu sur le genre de mort dont il vous plaira de mourir, et à condition que l'amour-propre évite l'humiliation.

- Vous ne voyez pas que vous porterez partout votre imagination, qui vous rendra présent tout ce que vous aurez fui, qui vous le grossira, et qui y ajoutera le remords d'avoir manqué à Dieu.

Il ne s'agit ni de... ni de... Il ne s'agit que de votre cœur empoisonné d'un amour-propre de démon, et de Dieu qui vous poursuivra jusqu'au bout du monde, pour vous faire sentir l'infection de votre cœur, et pour faire du venin même le contre-poison.

- Si j'étois las de prendre soin de vous,

qu'est-ce qui m'empêcheroit de vous laisser partir pour me débarrasser? N'ai-je pas rempli toutes les bienséances? n'ai-je pas épuisé tous les moyens de vous retenir? ne pourrois-je pas me rendre le témoignage d'avoir fait presque l'impossible pour vous contenter?

Vous êtes scrupuleuse sur des riens, et vous ne faites aucun scrupule sur une foule de jugements téméraires et chimériques, sur une indocilité obstinée, sur des délicatesses inouïes d'amour-propre.

Vous supposez sans scrupule en autrui des sentiments et des motifs opposés à la grâce, pour pouvoir croire toutes les chimères de votre jalousie.

Il faut changer de cœur, et avoir un vrai mépris de celui que vous avez cru si bon, en quelque endroit du monde que vous puissiez fuir. Ce n'est point guérir un abcès, que de l'emporter

dans ses entrailles, loin du médecin qui veut le percer.

Mes paroles sont dures; mais elles sont nécessaires. Dieu voit, ma chère fille, le zèle avec lequel je vous suis dévoué à jamais.



CCCCXX.

NE POINT AUGMENTER SES PEINES PAR UNE
AGITATION VOLONTAIRE.

(Juillet 1708.)

Si je n'eusse craint de vous alarmer, ma chère fille, je serois allé tâcher de vous consoler. La nature du mal ne permet pas d'être sans crainte; mais vous craignez trop. Notre malade apercevra l'excès de votre peine, et il n'en faut pas davantage pour la troubler.

Cette surprise pourroit même lui faire un grand mal. Je vous conjure, pour l'amour d'elle, et au nom de Dieu, de ne vous alarmer pas au delà de toute règle. Je suis vivement touché de votre juste peine; mais portez-la avec confiance en Dieu, et en lui demandant avec simplicité la force qui vous manque. N'ajoutez rien, par vos agitations volontaires, à ce que Dieu vous fait souffrir. C'est le détachement du cœur qui fait que Dieu se contente de la bonne volonté, et nous dispense du sacrifice. Il ne rendit Isaac à Abraham qu'après que le père eut levé le bras pour immoler son fils. Je ne vous demande point que vous leviez le bras; il suffit que vous demeuriez souffrante et immobile sous la main de Dieu, en recourant à sa bonté. Que ne donnerois-je point, et que ne voudrois-je point souffrir, ma chère fille, pour votre sou-

lagement, et pour la guérison de notre malade !



CCCCXXI.

SUR LA MALADIE D'UNE FILLE DE LA COMTESSE.
TRISTES NOUVELLES DE L'ARMÉE.

A Cambrai, 13 juillet 1708.

J'envoie, ma chère fille, savoir comment se porte votre malade. J'en suis en peine, et j'ai prié Dieu de tout mon cœur pour sa conservation. Une si bonne et si sage mère est infiniment nécessaire à sa famille. Mandez-moi en deux mots en quel état elle est. Si je pouvois lui être utile, ou vous soulager, je partirois d'abord pour Vendegies ; mais je souhaite fort que sa bonne santé vous permette de revenir sans retardement.

Les nouvelles qui viennent de l'armée par Tournai sont fort tristes ; mais elles sont encore très-confuses, et nous attendons à tout moment d'apprendre la vérité du fait. On prétend qu'il y eut un combat désavantageux pour nous auprès d'Oudenarde ¹ avant-hier au soir. Pendant que nous ne pouvons point avoir la paix au dehors, tâchons du moins de la conserver au fond du cœur. *Que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment humain, garde votre cœur et votre esprit en Jésus-Christ !*

² Philip. iv. 7.

Je ne saurois craindre que votre bête de votre présence.

Les nouvelles qui viennent de l'ar-
mée parviennent ; mais
elles sont si rares, et nous

attendons à tout moment d'apprendre
la vérité du fait. On prétend qu'il y

CCCCXXII.

est un combat desavantageux pour
S'ABSTENIR DES RÉFLEXIONS INQUIÈTES ET MULTI-
PLIÉES SUR SOI-MÊME. NOUVELLES DE L'ARMÉE

A Cambrai, le 14 juillet 1708

Je suis ravi, ma chère fille, d'appren-
dre que notre malade se porte
mieux que vous n'aviez cru ; mais ces
langueurs, ces douleurs de tête et de
reins, cette foiblesse d'estomac avec le
dévoiement, font beaucoup craindre
qu'elle n'accouche dans les neuf jours,
et il ne me paroît pas possible que vous
l'abandonniez avant ce temps-là. Vous
lui devez non-seulement le secours,
mais encore la consolation qu'elle es-
père de votre présence.

Je ne saurois craindre que votre pe-

tit séjour de Vendegies nuise à votre grâce, et trouble votre cœur, quand je songe que ce petit séjour est d'une providence très-marquée. Ce n'est point sur des réflexions d'amour-propre, ni par votre propre raison, que vous êtes allée en ce lieu ; c'est pour y remplir un devoir essentiel de bonne mère, en faveur d'une très-bonne et très-digne fille. C'est par pure et simple obéissance que vous l'avez fait. Je conclus donc que vous devez y demeurer tranquillement, jusqu'au bout des neuf jours qu'on dit être périlleux. Cependant je ne manquerai pas d'envoyer fréquemment savoir de vos nouvelles et vous donner des miennes. De plus, j'irai à Vendegies au premier signal, si je puis y être utile, et si vous me le mandez simplement. J'y irois même, sans attendre que vous le souhaitassiez, si je ne craignois d'y embarrasser dans l'état

embarrassant où l'on y est déjà. Votre lettre, ma chère fille, m'a rempli de consolation en me montrant combien vous voulez être simple avec moi. Commencez par l'être avec Dieu, en vous repliant moins sur vous-même par rapport à vos fautes. La simplicité pratiquée avec Dieu vous apprendra à la pratiquer avec l'homme qui ne doit jamais être pour vous que sa pure et simple représentation. Plus vous serez simple, plus vous me trouverez uni à vous. Il n'y a que le défaut de simplicité qui puisse vous en faire douter.

Les nouvelles de l'armée se trouvent infiniment moins mauvaises que le bruit public. Une partie de notre infanterie avoit attaqué les ennemis entre des fossés et des haies, où notre cavalerie ne pouvoit agir, et où notre artillerie ne nous servoit de rien. Il y a eu là un combat particulier assez disputé par la

grande vigueur des nôtres, mais où il y a eu néanmoins peu de gens de tués de part et d'autre, en sorte qu'on n'en marque aucun d'un nom connu. Comme il a fallu se retirer, les nôtres ont peu souffert en se retirant. Les ennemis peuvent avoir quelques prisonniers; mais les vanteries de leurs gazettes sont ridicules. Un honnête homme revenant de Tournai m'assura hier qu'il y avoit vu un de ses amis, qui avoit été, depuis l'action, témoin de la bonne santé de M. le C... a écrit à mon neveu l'abbé de Vendegies. Il m'a paru, par vos lettres, que vous



 LA JALOUSIE DE DIEU SE TOURNE MOINS CONTRE
 NOS FAUTES QUE CONTRE LES DÉPITS DE L'A-
 MOUR PROPRE BLESSÉ.

A Cambrai, 17. juillet 1708.

J'envoie savoir, ma chère fille, com-
 ment se porte la vôtre. J'en suis tou-
 jours en peine, et je crains un accou-
 chement prématuré. L'abbé de L...
 et... ont grande envie de vous aller
 voir. Je ne l'ai pas moins qu'eux; mais
 il faut prendre un temps libre. J'en-
 verrai demain mes chevaux à Mme...
 M. le C... a écrit à mon neveu l'abbé
 une lettre sage, qui vous fera plaisir et
 à tous les habitants de Vendegies.

Il m'a paru, par vos lettres, que vo-

tre cœur est un peu élargi. O que je vous désire cette largeur ! L'amour la donne, la crainte l'ôte. Vous n'avez pas les craintes de l'amour-propre sur les peines ; mais vous les avez au dernier excès sur les fautes. C'est faire injure au bien-aimé que de le croire sans condescendance sur les petites fautes qui échappent sans mauvaise volonté. Sa jalousie ne se tourne point de ce côté-là ; elle se tourne bien plus vers les raffinements d'un amour-propre composé, qui se mire dans la symétrie de ses vertus. L'amour dépris de soi-même n'est pas si délicat sur soi ; il est bien plus occupé du bien-aimé qu'il est simple, confiant, et ne sait qu'aimer. Soyez ainsi, et la paix abondera dans votre cœur. Il me tarde de vous revoir ; mais je crois qu'il faut que tout cède encore pour quelques jours au besoin pressant de votre malade. J'ho-

noire très-fortement tout ce qui vous
environne, et Dieu seul sait, ma chère
fille, à quel point je vous suis dévoué

CCCCXXIV.

CCCCXXIV

IL APPROUVE LA CONDUITE DE LA COMTESSE
ENVERS SA FILLE.

11A Cambrai, 25 juillet 1708291

J'envoie, ma chère fille, que vous
 avez bien fait de donner à Mme la
 comtesse de Souastre la consolation
 qu'elle désire. Dieu vous bénira d'a-
 voir pu se faire cette complaisance pour une
 fille qui en est si digne, et qui en a un
 si pressant besoin. J'irai l'après-midi
 chez Mme St. , et je ferai, selon vos in-
 tentions, ce qui dépendra de moi. Il
 me semble qu'elle ne doit avoir au-

une peine d'un dérangement de son voyage à Vendegies, qui ne venoit que du parti que nous avions pris ensemble, vous et moi, pour votre prompt retour à Cambrai. Ne pensez à rien; laissez faire Dieu, et contentez-vous de ce qu'il fera. Bonjour, ma chère fille. Je suis à vous sans réserve en Notre-Seigneur.



CCCCXXV.

NE POINT ÉCOUTER LES DÉLICATÈSSES DE
L'AMOUR-PROPRE.

A Cambrai, 4^{er} septembre 1708.

Je fus véritablement fâché hier, ma chère fille, de savoir que vous aviez été ici, sans que j'eusse pu vous voir. Mandez-moi de vos nouvelles. Vous feriez encore mieux de m'en venir donner

vous-même. Gardez-vous bien d'écouter vos délicatesses gênantes & laissez élargir votre cœur. Je vous croirai une sainte de paradis, quand vous dormirez bien la nuit, et que vous serez sans faiblesse le jour. Je voudrais profiter du goût que Mme de... a pour vous, afin que vous puissiez lui aider dans ses besoins spirituels. Si vous étiez moins enveloppée en vous-même, vous feriez des merveilles pour les autres. Bonjour. Je n'ai pas le temps d'écrire à Mlle Bourdon. Décidez-la, et faites-la communier, en attendant que je la puisse voir.

L'AMOUR-PROPRE.

A Paris le 1^{er} septembre 1708.

Je suis véritablement fâché hier, ma chère fille, de savoir que vous ayez été ici, sans que j'eusse pu vous voir. Mandez-moi de vos nouvelles. Vous feriez encore mieux de m'en venir donner



CCCCXXVI.

TOURMENT D'UNE ÂME QUE DIEU VEUT FAIRE
MOURIR A ELLE-MÊME, ET QUI RÉSISTE A
L'OPÉRATION DE DIEU.

Votre lettre, ma chère fille, me
donne une vraie consolation. J'y vois
Dieu qui ne se lasse point de vous pour-
suivre avec amour, lors même que vous
faites tant d'efforts pour le fuir. O que
vous vous donnez de peine pour lui
échapper ! O si vous vous en donniez
autant pour le laisser faire ! Pourquoi
craignez-vous tant la mort, puisque
vous vous donnez tant de torture toutes
les fois que vous voulez retenir un reste
de vie mourante et douloureuse. Lais-
sez-vous achever. Vous ne voulez que

des ragoûts d'amour-propre. Il ne vous faut que de la simplicité, et que de l'oubli de vous-même. Vous voudriez que je vous donnasse des remèdes pour vivre encore, quand il ne faut plus que mourir. Allez au bout du monde; vous y trouverez votre cœur délicat, épineux, industriens pour se ronger soi-même; vous y trouverez Dieu jaloux, et inexorable pour demander l'entière mort. Vous portez en vous ces deux jalousies qui déchireront vos entrailles. Mourez! le moindre reste de vie n'est que douleur; il n'y a que la mort qui ôte le sentiment. Délaissez-vous au coup de la main de Dieu.



S'OUBLIER SOI-MÊME POUR ÉCOUTER DIEU.

Mardi, 11 septembre 1708.

Je vous prie, ma chère fille, de faire communier Mlle Bourdon, jusqu'à ce que je puisse la voir en allant chez vous. Elle n'aura jamais de paix, ni de règle, ni de fidélité soutenue, pendant qu'elle se laissera aller à la vivacité de son imagination, et qu'elle suivra ses goûts et ses répugnances. Montrez-lui le chemin le plus droit par votre exemple. Apprenez-lui comment il faut ne se point écouter, et écouter Dieu. Ce n'est pas assez : à mesure qu'on l'écoute, il faut le suivre sans regarder jamais derrière soi. *Celui qui, mettant*

*la main à la charrue , regarde encore
derrière lui , n'est pas propre au royaume
de Dieu.*



CCCCXXVIII.

RENONCER AVEC SIMPLICITÉ AUX EXERCICES DE
PIÉTÉ QUAND LA SANTÉ L'EXIGE.

Dimanche, 7 octobre 1708.

Si vous voulez être bonne et simple,
comme je vous en conjure, ma chère
fille, vous garderez tout aujourd'hui le
grand jeûne de messe, d'office, et de
toute entrée dans l'église. Votre santé
le demande, et par conséquent Dieu le
demande aussi. Il faut le servir à sa
mode, et non à la vôtre. Plus vous
avez de peine à quitter cette pratique

Juc. ix. 62.

excellente en soi, mais déplacée dans les circonstances, plus il faut y mourir. Je vous le demande très-instamment ; Dieu vous en tiendra compte comme d'un vrai sacrifice.



CCCCXIX.

REPOUSSER LA TENTATION AVEC PAIX.

A Cambrai, dimanche 23 octobre 1708.

Je suis charmé, ma chère fille, de la simplicité avec laquelle vous m'ouvrez votre cœur sur votre peine. Dieu bénira cette conduite, et elle est de pure grâce. Les sentiments les plus violents de votre jalousie sont involontaires. La peine excessive que vous en avez ne le montre que trop. Si cette jalousie étoit moins opposée au fond de votre vo-

lonté, elle vous seroit infiniment moins douloureuse. Vous n'avez même que trop d'activité et d'ardeur pour la repousser. Votre opposition à la jalousie, que vous poussez jusqu'à l'excès, accable votre esprit et votre corps. En même temps, votre ardeur pour repousser sans cesse la tentation par des actes marqués vous dessèche l'intérieur, et trouble l'opération de la grâce, qui vous attire à la paix et au simple recueillement. O si je pouvois vous persuader de ne faire que souffrir ce que vous sentez, sans y consentir, je rétablirais tout d'un coup votre santé et votre intérieur ! Je suppose que vous suivez un peu trop certaines réflexions de dépit ; encore même n'est-ce qu'un entraînement d'imagination. Mais pour le sentiment de jalousie, vous ne faites que le souffrir avec horreur : ainsi il n'y a aucun péché.

Communiez donc, je vous en conjure
au nom de celui qui sera votre paix,
quand vous l'aurez reçu par pure foi et
par obéissance aveugle. Dieu sait le mal
réel que vous vous feriez en vous ôtant
le pain quotidien, pour un mal imagi-
naire auquel votre volonté n'a aucune
part, et qu'elle repousse avec trop de
délicatesse et d'activité. Bonsoir. J'es-
père que le pain de vie vous attirera
demain, pour guérir toutes les plaies
de votre cœur. Il faut être sans péché
mortel, mais non sans imperfection,
pour le recevoir. Il est le pain qui fait
croître les petits, qui fortifie les foibles,
et qui guérit les malades. Je vous or-
donne absolument, au nom de Notre-
Seigneur, de communier demain. Ce
sacrifice de vos peines et de tous les
retours de votre amour-propre vaudra
mieux que tous les actes inquiets et
turbulents, par lesquels vous troublez

sans cesse votre recueillement. Ne soyez plus comme une personne qui se feroit sans cesse éveiller en sursaut. Tous vos actes, auxquels vous avez tant de confiance, sont, de votre propre aveu, comme convulsifs. Paix, paix, oubli de vous, abandon à Dieu : il sait le zèle qu'il me donne pour vous.



CCCCXX.

MÊME SUJET.

Vendredi, 16 novembre (1708).

Votre lettre, ma chère fille, m'a donné une grande joie. En attendant que vous puissiez tout dire, écrivez-moi tout avec simplicité. Mon Dieu, quelle paix n'auriez-vous point au milieu de vos sentiments les plus pénibles,

si vous vouliez bien les souffrir, et vous délaissier sans aucun retour volontaire de délicatesse pour vous-même ! L'amour-propre désespéré crie les hauts cris : je ne m'en étonne pas. Tant mieux qu'il ait sujet de bien crier : allez toujours votre chemin sans écouter ses cris. Cette fidélité toute simple feroit tomber les trois quarts de vos peines. Le trouble n'y seroit plus, et le trouble est ce qui les rend insupportables. Demeurez dans le sein de Dieu, et il vous soulagera. Bonjour, on m'interrompt.



si vous vouliez bien les souffrir, et vous
de laisser sans aucun retour volontaire
-a- L'a-
mont-propre desespere et les hauts
cris : je ne m'en étouffe pas. Tant
mieux d'ail au sujet de bien crier :

CCCCXXI.

MÊME SUJET.

A Cambrai, 5 janvier 1709.

Jamais les cœurs, ma chère fille, ne
vous furent plus ouverts qu'ils le sont ;
mais Dieu permet que vous ne le voyiez
pas, et que vous croyiez voir le con-
traire. Toutes vos sensibilités et toutes
vos pensées sans fondement se tourne-
ront à bien, pourvu que vous n'y ajou-
tiez aucun consentement libre. Quand
même vous seriez rongée par la plus
cruelle jalousie, vous ne seriez que
dans la peine des âmes du purgatoire,
qui, comme vous savez, souffrent une
extrême douleur dans une profonde
paix. Une douleur qui n'ôte point la

paix de la volonté, et qu'on accepte avec amour, peut être grande ; mais elle porte avec soi une très-douce consolation. On souffre beaucoup, mais on est content de souffrir, et on ne voudroit pas diminuer sa souffrance. Si nous pouvions interroger les âmes du purgatoire sur leur état, elles nous répondroient : Nous souffrons une douleur terrible ; mais rien n'ôte tant à la douleur sa cruauté, qu'un plein acquiescement ; nous ne voudrions pas avancer d'un moment notre béatitude. C'est le feu de l'amour jaloux et vengeur qui les brûle ; c'est le feu de la jalousie de l'amour-propre qui vous brûle, et que Dieu tourne contre lui-même pour sacrifier tout au pur amour. Acquiescez avec abandon. Ne vous écoutez plus : vous ne faites qu'allonger votre purgatoire ; et vous le changez en enfer, si vous résistiez à l'es-

prit de Dieu. O ma chère fille, quand
verrez-vous combien je vous suis uni ?
Je n'ose vous aller voir, de peur d'ex-
citer votre peine par votre raisonne-
ment; mais j'y irai dès que je vous
saurai prête à me bien recevoir. Com-
muniez : votre plus grande faute est
d'interrompre vos communions.



CCCCXXXII.

SUR QUELQUES AFFAIRES D'INTÉRÊT. L'OUBLI DE
SOI-MÊME SOURCE DE PAIX.

A Cambrai, mercredi 23 janvier 1709.

Je ne pus point parler hier d'affaires,
ma chère fille; mais j'en ai parlé au-
jourd'hui. M. de Bernières¹ avoit reçu

M. de Bernières, intendant du Hainaut
en 1698, succéda en 1709 à M. de Bagnols dans

la lettre de Mme la comtesse de Souastre. Il dit que les trésoriers de ce pays ont manqué de fonds; qu'il a manqué plusieurs millions pour le paiement de l'année dont il s'agit; que cette année-là étant finie, sans qu'il ait resté aucun argent aux trésoriers, et leurs comptes étant rendus, il n'est plus question pour eux de payer votre somme, et qu'elle ne peut plus être payée qu'à Paris. C'est sur quoi il importe d'avertir promptement Mme la comtesse de Souastre, afin qu'elle prenne sur les lieux des mesures justes.

La paix que Dieu vous fait trouver dans l'oubli de vous-même vous montre ce que vous pouvez trouver en ne vous écoutant point. Nulle mort à soi-même. La charge d'intendant de la Flandre, qu'il remplit jusqu'en 1718. Il avoit avec Fénelon des relations habituelles, fondées sur une estime et une amitié réciproques.

même ne coûte rien dans l'oubli de soi, parce que cet oubli est lui-même la vraie mort. Laissez tout tomber. La fidélité du premier moment de tentation est le point décisif. On ne vit que de mort, et il n'y a rien que les vies secrètes qui font mourir à toute heure.



CCCCXXXIII.

LE LIVRE SANS RÉSERVE AUX OPÉRATIONS
DE LA GRACE.

5 février 1700

Votre lettre, ma chère fille, me touche jusqu'au fond du cœur. C'est la grâce, et non pas vous, qui l'a écrite. Ne vous flattez pas de la suivre. Afin que vous accomplissiez la vérité de cette lettre, il faut que vous soyez le

roseau agité de tout vent, et que la nature délicate s'accoutume à n'avoir plus aucune ressource, et qu'elle se tienne pour subjuguée. Ne pensez ni au passé qui vous trouble, ni à l'avenir que vous voudriez assurer pour la consolation de votre amour-propre; mais soyez fidèle au moment présent par petitesse. Plus on fuit la croix, plus on l'attire. Jonas, qui fuit la main de Dieu, est englouti. Désarmez Dieu à force de vous livrer à lui.



CCCCXXXIV.

MÊME SUJET.

A Cambrai, mercredi 13 février 1709.

Je viens, ma chère fille, d'apprendre par M. l'abbé de Langeron l'extrême

peine où vous êtes, et je me hâte, en attendant que je puisse vous aller voir demain, de vous conjurer de vous abandonner à Dieu, sans vous écouter volontairement vous-même. Je ne veux point ici me justifier, quoique je le puisse faire aisément, dès que vous voudrez vous calmer et savoir le détail. Mais ce n'est nullement de moi qu'il s'agit; c'est de Dieu seul, auquel il ne faut pas résister, quand vous êtes mécontente des hommes. Plus le trouble est grand, plus vous devez communier; car il n'y a que Jésus-Christ seul qui puisse commander aux vents et à la mer pour apaiser la tempête. Votre trouble n'est point un péché; mais c'est une violente tentation, qui vous met hors d'état d'agir avec une entière liberté. Recourez avec confiance à celui qui est notre unique paix, et ne prenez aucune résolution loin de Jésus-Christ,

dans la violence d'un état où l'amour-propre est désespéré. Je demande à Dieu qu'il ne vous laisse point à vous-même, et qu'il vous tienne malgré vous. Bonsoir, ma chère fille. Dieu vous fera connoître combien je suis loin de tout ce qui vous passe par l'esprit. Je ne m'y regarde que pour lui et pour vous, afin que vos préventions ne vous empêchent pas de lui être fidèle.

M. l'abbé de Langeron m'a expliqué toutes choses, et je crois vous devoir dire devant Dieu, comme si j'allois mourir, que vous devez communier demain. Si vous y manquez, vous manquerez à Dieu, et vous vous livrerez à la tentation. O ma chère et très-chère fille, je vous conjure de communier ! La paix viendra avec Jésus-Christ.



DE FÉNELON

381



CCCCXXXV.

NE POINT SUPPRIMER SES COMMUNIONS ORDINAIRES POUR LES TROUBLES D'IMAGINATION.

A Cambrai, 16 février 1709.

Je vous irai voir, ma chère fille, dès que vous le voudrez, et je ne m'en abstiens dans ce moment, qu'à cause que vous me paraissez aimer mieux une lettre qu'une visite, et craindre d'exciter trop la vivacité de vos sentiments dans une conversation. Dieu sait combien je souffre de vous savoir souffrante, et avec quelles dispositions je lui demande qu'il vous console. Rien ne me lasse, rien ne me désunit d'avec vous. Je porte vos croix, comme m'étant aussi propres et aussi personnelles

que les miennes, sans distinction. Ce que je souhaite fort, est que vous ne tardiez point à communier. L'eucharistie est à la lettre votre pain de chaque jour. Le jour que vous ne la recevez point n'est pas un jour pour vous ; Jésus-Christ ne reluit point ce jour-là dans votre cœur ; vous êtes en défaillance et sans votre vie. Tous vos troubles n'ont été que dans l'imagination. Le fond de votre volonté n'a point été rebelle, mais votre esprit n'étoit pas libre : ainsi je crois que vous pouvez communier. Que si vous ne pouvez pas surmonter votre crainte de communier mal, j'irai, au moindre mot de votre part, vous écouter et vous répondre. Je ne vous contesterai rien, pour éviter tout ce qui pourroit vous exciter. Quand vous aurez communié, nous parlerons de Paris, et de tout ce que vous voudrez. Dieu sait combien je veux con-

tribuer à votre paix, loin de la vouloir altérer. Il ne la faut chercher qu'en Dieu : Elle ne manque jamais de ce côté-là, et manque partout ailleurs.



CCCCXXXVI.

NE POINT RÉSISTER À L'ESPRIT DE GRACE ENSUIVANT
LES SUGGESTIONS DE L'AMOUR-PROPRE.

À Cambrai, 16 février 1709.

Si vous voulez la paix, ma chère fille, abandonnez-vous à Dieu, afin qu'il vous donne la force de me compter pour rien. Ne vous occupez que de lui. Si vous m'y trouvez, à la bonne heure ; mais ne m'y cherchez point. Je ne dois pas être cause que vous manquiez à Dieu. Si peu que vous retourniez à lui pour vous laisser subjuguer par la grâce,

vous verrez ce qui est clair comme le jour, savoir que vous suivez un dépit d'amour-propre. N'espérez pas d'avoir jamais la paix en le suivant. Ce n'est point à force de se faire malade qu'on se guérit : l'amour-propre, qui vous ronge le cœur, vous le rongera partout. Eh ! comment ne vous suivroit-il pas dans les lieux où vous ne voulez aller qu'à cause qu'il vous y conduit ? Il faudroit un terrible abandon de Dieu, afin que vous puissiez trouver une fausse paix dans cette fuite d'amour-propre. Vous voulez fuir comme Jonas ; vous voulez vous soustraire à la grâce de mort à vous-même, pour vous reprendre après vous être donnée : mais saint Paul dit que *l'enfant de soustraction ne plaît point à son âme*¹. Espérez-vous d'échapper à Dieu, et de sauver

¹ Hebr. x. 38.

de ses mains votre amour-propre ? Ne voyez-vous pas qu'il se sert de cet amour-propre même, comme du plus cruel bourreau, pour vous donner la mort ? L'état de trouble et de résistance visible à Dieu, où vous êtes, ne vous permet de prendre aucune résolution. Revenez au joug du Seigneur : abandonnez-vous ; communiez ; remettez-vous dans la paix des vrais enfants ; ensuite faites tout ce que l'amour vous inspirera. Partez ; ne revenez jamais ; oubliez - nous ; condamnez tous nos conseils : j'y consens, si c'est l'esprit de grâce qui vous y porte en pleine paix, et sans aucun dépit d'amour-propre ; mais ne manquez pas à Dieu, supposez même que je vous aié manqué. Tournez ma faute à profit, en la sacrifiant de bon cœur au bien-aimé. Eh ! que lui sacrifierez-vous, si vous ne lui sacrifiez pas même une délicatesse

de jalousie ? Surtout ne faites point attendre Dieu à la porte de votre cœur ; ne lui résistez point par une mauvaise honte. Le désespoir de la jalousie vous a éloignée , et la honte d'un orgueil piqué pourroit vous empêcher de revenir. Eh ! qu'avez-vous à ménager avec vos bons et intimes amis ? Ne voient-ils pas l'inconstance où l'excès de l'épreuve vous met ? Une peine si violente fait que vous n'êtes pas libre dans certains moments ; mais dès que la liberté revient , il faut être fidèle à revenir , et porter l'humiliation du retour avec celle du départ. O que vous serez précieuse aux yeux de Dieu , quand vous voudrez être le jouet de ses mains !

me hâte de vous aller voir : j'en ai une très-grande impatience.

CCCCXXXVII.

RENONCER EN ESPRIT-D'OBEISSANCE A CERTAINS
EXERCICES DE PIÉTÉ, EN TEMPS DE MALADIE.

Lundi, 8 avril 1709.
J'apprends, ma chère fille, que vous
avez fait un faux pas, et que vous avez
au pied un mal considérable. Je vous
conjure, au nom de Dieu, de ne sortir pas
de votre lit, même pour la messe, sans
une très-expressive permission de M. le
comte de Montberon et du chirurgien;
mais n'arrachez point leur consente-
ment, et laissez-les décider librement
selon leur conscience. Voilà ce que je
me hâte de vous dire, en attendant
que je puisse vous aller voir : j'en ai
une très-grande impatience.



CCCCXXXVIII.

AGIR EN TOUT AVEC PAIX ET INGÉNUITÉ.

A Cambrai , mardi 29 mai 1709.

O que vous êtes une bonne fille ! Dieu en soit béni ! Lui seul sait la joie que vous me donnez. Communiez : je me charge devant Dieu de tout ce qui vous arrête. Toutes ces impressions horribles ne sont rien en comparaison de la moindre résistance. Supportez tout en paix , et dites tout : ce ne sera rien. Paix et ingénuité. Je consens au voyage , et je suis ravi du plaisir que vous ferez à madame votre fille , que j'aime et honore de tout mon cœur. Pour le voyage de...., faites-le, ou ne le faites pas ; toute liberté, suivant ce que vous en aurez au fond du cœur. Ni

complaisance ni politesse, mais simplicité. Je crois que vous vous épargneriez des peines infinies, si vous ne vous contraigniez point. Allez, au nom de Dieu; donnez à madame votre fille jusqu'à lundi : ce jour-là, je vous enverrai chercher.



CCCCXXXIX.

NE POINT CHANGER DE CONFESSEUR PAR SCRUPULE.

A Cambrai, mardi 29 mai 1709.

Quand vous voudrez me quitter, ma chère fille, pour chercher d'autres conseils plus propres à vous faire mourir à vous-même, je ne pourrai pas m'empêcher de céder à Dieu pour lequel seul nous sommes unis. Mais vous ne voulez changer que pour soulager votre amour-propre, que pour vous livrer à

vos vains scrupules, et que pour tomber dans une véritable infidélité en résistant à l'attrait de Dieu. N'écoutez que le fond de votre cœur, et l'esprit de mort à vous-même, vous reconnaîtrez d'abord que la pensée de ce changement est une manifeste tentation, et un dépit violent. Vous verrez que ce n'est que par délicatesse et jalousie que vous voulez changer. Tout directeur éclairé que vous iriez trouver, et à qui vous diriez nettement le vrai fond de votre cœur, devrait vous renvoyer à celui que vous ne voulez quitter que pour vous soustraire à l'opération de mort qu'il doit opérer en vous. Vous êtes comme une personne qui retire son bras dans le moment où le chirurgien y enfonce la lancette : c'est vouloir se faire estropier. *Celui, dit saint Paul, qui se soustrait, ne plaira point à mon âme¹.*

¹ Hebr. x. 38.

- Au lieu de suivre Dieu, quoi qu'il vous en coûte, vous lui résistez sans cesse, et vous ne faites que vous reprendre. Vous suivez avec une étrange indocilité toutes vos imaginations. Vous ne pourriez les dire à aucune personne sage qui ne vous répondît, qu'il n'y a au monde que vous seule qui puissiez y faire attention. Dieu permet que ces bizarres imaginations vous occupent ; c'est pour vous humilier qu'il le fait. Vous avez besoin d'être bien rabaisée du côté de l'esprit, pour lequel vous avez un si indigne goût. Vous avez besoin de sentir toute votre jalousie, pour voir combien votre cœur est loin de cette générosité désintéressée qui étoit l'idole de votre cœur. Il faut vous démonter : voilà l'ouvrage de Dieu en vous. C'est pour l'éviter, et pour prendre le change, que vous voulez me quitter. Pour moi, je ne vous quitterai ja-

mais, et j'espère que Dieu vous fera obéir malgré vous. Je serois guéri si j'avois la consolation de vous voir fidèle.



CCCCXL.

S'ACCOUTUMER A VOIR SES DÉFAUTS AVEC PAIX.

A Cambrai, 7 juin 1709.

J'ai vu, ma très-chère fille, la lettre que vous avez reçue : elle est excellente ; et vous lui ressemblerez, si vous êtes fidèle à la suivre. Désespérez toujours de vos propres efforts qui vous épuisent sans vous soutenir, et n'espérez qu'en la grâce, à l'opération simple, unie et paisible de laquelle il faut s'accommoder. Ne résistez point à Dieu, et vous aurez la paix dans vos

souffrances mêmes. Dites-nous tout, non pour vous livrer à la tentation par des raisonnements sans fin, mais par pure simplicité en écoutant ce qu'on vous dit. Votre grand mal n'est point dans le sentiment involontaire de jalousie, qui ne feroit que vous humilier très-utilement; il est dans la révolte de votre cœur, qui ne peut souffrir un mal si honteux, et qui, sous prétexte de délicatesse de conscience, veut secouer le joug de l'humiliation. Vous n'aurez ni fidélité ni repos, que quand vous consentirez pleinement à éprouver toute votre vie tous les sentiments indignes et honteux qui vous occupent. Vos vains efforts ne feront qu'irriter le mal à l'infini; mais ce mal sera un merveilleux remède à votre orgueil, dès que vous voudrez vous le laisser appliquer patiemment par la main de Dieu.

Accoutumez-vous donc à vous voir injuste, jalouse, envieuse, inégale, ombrageuse, et laissez votre amour-propre crever de dépit. La paix est là ; vous ne la trouverez jamais ailleurs. Quel fruit avez-vous eu jusqu'ici à désobéir ? Il faut que Dieu fasse à chaque fois un miracle de grâce pour vous dompter. Vous usez tout, et votre amour-propre se déguise en dévotion bien empesée pour défaire l'ouvrage de Dieu, qui est une opération détruisante. Laissez-vous détruire, et Dieu fera tout en vous. Bonjour : je ne pourrai pas vous aller voir aujourd'hui, à cause d'une assemblée pour les pauvres. Je vous prie de dire à Mlle Bourdon qu'elle doit communier sans s'écouter, et que je lui parlerai la première fois que j'irai chez vous.



Accoutumez-vous donc à vous voir
-mo, injuste, om-
propre, et à vous
en avoir ; la paix est là ; vous ne
sentez rien. Quel fruit
CCCCXLI.

S'OUBLIER SOI-MÊME POUR ÉCOUTER DIEU.

A Cambrai, jeudi 8 août 1709.

Je meurs d'envie de vous aller voir,
ma chère fille ; mais je crains de le
faire, parce que je vois que mes visites
réveillent vos peines, et troublent votre
paix. Mandez-moi simplement ce qui
vous convient. J'irai demain vous voir,
si je n'ai point de vos nouvelles. Ce-
pendant je vous conjure de ne vous
point écouter. L'amour-propre parle à
une oreille, et l'amour de Dieu à l'au-
tre. L'amour-propre est impétueux, in-
quiet, hardi et entraînant. L'amour de
Dieu est simple, paisible, de peu de pa-
roles ; il parle d'une voix douce et dé-

licate. Dès qu'on prête l'oreille à l'amour-propre qui crie, on ne peut plus discerner la voix tranquille et modeste du saint amour. Chacun ne parle que de son objet. L'amour-propre ne parle que du *moi*, qui, selon lui, n'est jamais assez bien traité : il n'est question que d'amitié, d'égards, d'estime ; il est au désespoir de tout ce qui ne le flatte pas. Au contraire, l'amour de Dieu veut que le *moi* soit oublié, qu'on le compte pour rien ; que Dieu seul soit tout ; que le *moi*, qui est le dieu des personnes profanes, soit foulé aux pieds ; que l'idole soit brisée ; et que Dieu devienne le *moi* des âmes épouses, en sorte que Dieu soit ce qui les occupe, comme les autres sont occupées du *moi*.
Faites taire l'amour-propre, parleur vain et plaintif, pour écouter dans le silence du cœur cet autre amour, qui ne parle qu'autant qu'on le consulte.

Ne laissez pas de dire par simplicité vos peines aux personnes qui peuvent vous soulager. A demain, si vous l'agréez.



CCCCXLII.

IL N'Y A DE VRAIE LIBERTÉ QUE DANS L'AMOUR
DE DIEU.

A Cambrai, 4 octobre 1709.

Partez, ma chère fille : que Dieu soit avec vous. Tout ce que votre cœur fera avec liberté sera bien fait : *là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté*¹ ; il n'y a de gêne que dans l'amour-propre. Le monde croit qu'elle est dans l'amour de Dieu ; il se trompe.

III. Cor. iii. 17.

grossièrement. Le joug de Dieu met en liberté; et le moi, qui promet la liberté, donne des entraves de fer. Allez donc, et parlez à cette personne en esprit de pure grâce. Vous nous en direz des nouvelles. Dieu sait que j'étais en lui avec vous. Bonsoir.



CCCCXLIII.

SUIVRE AVEC SIMPLICITÉ L'ATTRAIT INTÉRIEUR.

A Cambrai, 12 octobre 1709.

Vous avez très-bien fait, ma chère fille, de donner encore quelques jours à votre famille; rien n'est mieux employé. Tout ce que vous ferez d'un cœur libre et tranquille pour ces chères personnes, viendra de Dieu. Je ne crains que ce qui seroit fait par peinc

et partentation d'amour-propre. Quoique je sois ravi de vous savoir en si bon lieu et en paix, je ne laisse pas d'avoir quelque impatience de votre retour; mais cette impatience ne m'empêche pas de désirer que vous suiviez librement jusqu'au bout votre fond intime, pour ce voyage et pour toute autre chose. Je ne m'opposerai jamais en vous qu'à ce qui n'est pas vous-même, et qui y est comme un esprit étranger. Achevez donc votre séjour à..., et revenez voir ensuite des gens que Dieu a unis à vous par les liens que sa main forme et serre. Personne ne vous est dévoué en Notre-Seigneur au point où je le suis pour toujours.



CCCCXLIV.

MÊME SUJET.

A Cambrai, le 9 octobre 1709.

Vous serez bien, ma chère fille, à... pendant que votre cœur vous y tiendra en paix et en union. Je suis ravi de tout ce qui peut contenter votre famille, et lui montrer votre tendresse, sans blesser votre grâce. Je ne crains que les conseils de l'amour-propre. Pourvu que vous suiviez avec simplicité votre fond, et que l'amour de Dieu vous mène, vous irez loin. Que la joie du Saint-Esprit, qui est une joie de mort à tout et de recueillement en Dieu, nourrisse votre cœur. Je serai ravi quand vous reviendrez, et Dieu

sait combien je suis uni à vous de loin comme de près. Mais il ne faut rien précipiter. On est charmé de voir l'enfant qui commence à marcher un peu loin de sa mère, pourvu qu'il ne tombe pas : il reviendra ensuite avec empressement sur ses genoux. Soyez libre de la liberté que Jésus-Christ vous a donnée. C'est en lui, ma chère fille, que je vous suis dévoué sans réserve.



CCCCXLV.

MÊME SUJET. OEUVRE DE CHARITÉ RECOMMANDÉE
A LA COMTESSE. NOUVELLES DE FAMILLE.

A Cambrai, 27 octobre 1709.
Je vous supplie, ma chère fille, de
vouloir bien vous charger de deux

mille livres pour les pauvres de quelques paroisses de notre voisinage, quand vous reviendrez nous voir. Je vous envoie une quittance, pour retirer cette somme des mains de M. v. Je n'ai garde de prétendre que vous entriez dans cette petite affaire; mais j'espère que Mme la comtesse de Souastre ne vous refusera pas un homme sensé, qui fasse sûrement cette commission pour une œuvre de charité. Notre petit abbé de Souastre étudie fort bien; on l'en est très-content.

Que vous dirai-je, ma chère fille, sur votre absence? Je suis ravi du plaisir que vous faites à votre famille, et du repos que vous y trouvez, quoique d'ailleurs je sente que mon cœur sera véritablement réjoui quand nous vous reverrons. Mais je dis sur vous ces paroles que vous connoissez : *Gardez-vous bien d'interrompre son sommeil,*

*jusqu'à ce qu'elle veuille s'éveiller*¹. La paix est le signe de la volonté de Dieu, et de la fidélité à la grâce. Suivez votre cœur; il ne vous éloignera point de nous, mais il vous donnera une vraie liberté. Vous volerez hors de la cage, mais avec un filet au pied. Soyez simple, en oubli de vous, en familiarité avec le bon ami, et sans attention volontaire à tout ce qui vient à la traverse. Mme... est retournée à...; presque toute la famille est venue à l'assaut. J'ai cru devoir mettre M... dans cette négociation, afin qu'il vît que je ne conseillois rien de dur ni d'outré. La fille, craignant que sa mère ne la frustrât de son partage, a voulu enfin rentrer dans sa famille, et je l'ai laissé faire. Elle s'est réservé la liberté de vous aller voir deux fois la semaine.

¹ Cant. III. 5.

Nous avons toujours nombreuse compagnie : elle va encore grossir beaucoup à la séparation de l'armée. Tout va passer, et à peine pourrons-nous respirer pendant quelques jours. Bonsoir, ma chère fille. Dieu sait combien il me fait être tout à vous sans réserve.



CCCCXLVI.

ÉCOUTER DIEU EN SILENCE ; BONHEUR DE L'ÂME
QUI LAISSE PARLER DIEU EN LIBERTÉ.

A Cambrai, 2 juin 1710.

Quoique vous ne m'écriviez point, ma chère fille, je ne puis m'empêcher de vous écrire, et de vous presser de me donner de vos nouvelles. Êtes-vous en paix dans votre solitude ? N'y

La comtesse étoit alors, pour quelques

êtes-vous point avec vous-même ? On n'est jamais moins seul que quand on est avec soi. Au moins on se sépare des autres à certaines heures , et on trouve des entre-deux pour se retrancher ; mais dès qu'on est livré à soi , il n'y a plus de milieu ni d'heure de réserve. L'amour-propre parle nuit et jour : plus il est solitaire , plus il est vif et importun. Je prie Dieu de prendre sa place , et de faire lui seul toute la société de votre cœur.

Heureuse l'âme qui se tait pour n'écouter que lui ! O qu'il dit de verités consolantes, quand il parle en liberté ! Comme on dit tout à Dieu , sans lui dire une certaine suite de paroles, il dit tout aussi de son côté sans suite de discours. Le cœur de l'homme ne parle jamais si parfaitement que quand il est seul. Dans l'abbaye de Fervaques, près de Saint-Quentin,

se montre et se livre simplement à Dieu. C'est tout dire sans parole distincte, que de s'exposer au regard divin, et que de s'abandonner à toute volonté du bien-aimé. De même Dieu dit tout sans parole, quand il montre sa vérité et son amour. Aimez, et vous avez tout dit. Laissez-vous à l'amour infini, et vous avez tout écouté et tout compris.

Bonsoir, ma chère fille ; donnez-moi des nouvelles de votre ermitage, vous me ferez un vrai plaisir. Nous sommes un peu débarrassés ; mais, selon les apparences, pour peu de temps. Le siège de Douai traîne. Après la fin, nous verrons ce que Dieu voudra faire. Les hommes croient faire tout, et ils ne font rien ; ils ne sont que comme des échecs qu'on remue. Quelle nouvelle avez-vous de madame votre sœur ? Je pense souvent à elle, et j'espère tou-

jours quelque temps où elle pourra vous venir voir. Je vous suis dévoué à jamais et sans mesure.



CCCCXLVII.

REMERCIEMENTS POUR UN PETIT PRÉSENT. BONHEUR
DE L'ÂME QUI TROUVE DIEU DANS LA SOLITUDE.

A Cambrai, 9 juin 1710.

Vous m'avez envoyé, ma chère fille, une petite merveille que je ne mérite point. Elle est de trop bon goût pour moi. Tout y est digne d'un homme d'un discernement exquis. Quoique je trouve la porcelaine bien fine, et l'ouvrage d'argent très-joli, en sorte que le tout est fort gracieux, je ne m'en fie pourtant pas à mes propres yeux. Je ne me vante de connoître le prix que

de la bonté de cœur, qui est la source de ce présent : c'est ce que je ressens comme je le dois. Au reste, on me fait entendre que ce présent vient de plus loin : faut-il le savoir ? est-il permis d'en écrire ? Je ne voudrois point fatiguer par une lettre à laquelle on voudroit répondre : mandez-moi ce qu'il faut.

Quelle nouvelle avez-vous ? Ne se console-t-on pas un peu ? voit-on toujours le P. S. ? Et vous, ma chère fille, je suis ravi de vous savoir en paix. La solitude est votre centre ; mais la solitude n'est rien, si elle n'est pas la société avec Dieu. On est avec lui dès qu'on veut y être. Le simple penchant d'un cœur qui quitte tout pour le rien en Dieu, fait trouver le vrai tout, quoi qu'on se trouve vide, sec, foible, inégal et obscurci. O mon Dieu ! soyez vous seul tout en elle.



CCCCXLVIII.

ÉTAT DES AFFAIRES POLITIQUES

A Cambrai, 25 juin 1710.

J'ai un vrai déplaisir, ma chère fille, de vous savoir si près et si séparée de nous. Il me tarde que nous puissions nous réunir. Je vois deux raisons de l'espérer : l'une est qu'on nous assure que les ennemis ne pourront point assiéger Cambrai, à moins qu'il n'arrive des malheurs après lesquels ils n'auroient pas besoin de faire ce siège ; l'autre est un bruit général de paix répandu dans toute l'armée, et venu de Hollande. Il a besoin de confirmation ; mais il n'est pas à mépriser. Nous pourrons bientôt savoir des choses plus

précises. Si les nouvelles sont bonnes, il ne faudra pas perdre un moment pour votre retour : je le désire avec la plus sincère impatience.

Je n'ai point écrit à madame votre sœur sur la porcelaine, à cause du malheur qui lui est arrivé dans les cruelles mains de M. l'abbé de Langeron. J'espérois que cette funeste aventure ne seroit pas sue ; mais la renommée parle trop. Puisqu'il n'y a point de secret à ménager, je m'en vais écrire des remercîments et des lamentations. Le présent étoit d'un excellent goût, et la bonté avec laquelle il étoit fait m'a vivement touché. Ma reconnoissance n'est pas fragile comme la tasse. Si la paix vient, j'espère que la personne qui sait si bien donner nous donnera ce que nous désirons le plus, qui est sa présence à Cambrai. Alors je lui donneroîs un appartement neuf, que nous

meublerions exprès pour la recevoir. En attendant, je souhaite qu'elle trouve une solide consolation dans la véritable source où elle a commencé à en chercher : elle n'en trouvera jamais ailleurs. Les enfants souffrent et crient quand on les sèvre ; mais dès qu'ils ont changé d'aliments, ils croissent et se fortifient. Je pense à vous, ma chère fille, avec plaisir devant Dieu. Je ne lui demande pour vous que le calme intérieur, fondé sur l'oubli de toutes les réflexions de l'amour-propre. Toutes les fois que vous êtes tentée de faire du *moi* votre objet, mettez Dieu en la place, et votre cœur sera en paix. Je vous suis dévoué à toute épreuve et sans mesure, en celui qui doit être à jamais toutes choses en tous.





CCCCXLIX.

OBEIR AU MÉDECIN AVEC SIMPLICITÉ. LES PÉN-
TENCES CONTRAIRES A L'OBÉISSANCE SONT L'EFFET
D'UN AMOUR-PROPRE SECRET.

A Cambrai le 8 juillet 1710

J'ai été véritablement affligé, ma
chère fille, d'apprendre que vous ne
voulez pas vous bien nourrir. Vous en
avez un extrême besoin, et vous feriez
un grand scrupule à une autre personne
qui se feroit le mal que vous vous faites.
Vous pouvez juger des privations que
vous pratiquez, par le jugement que les
médecins du corps et de l'âme en font.
Vous savez bien en votre conscience
que les uns et les autres désapprouvent
cette conduite. Pourquoi faites-vous ce

que vous savez qui est contraire au sentiment des personnes que vous devez croire ? Espérez-vous de pratiquer la vertu et de plaire à Dieu par la désobéissance ? Il n'y a , dans vos austérités , que volonté propre , et que recherche d'un appui en vous-même. L'attachement que vous y avez , la résistance que vous faites en ce point aux personnes que vous croyez chargées de vous , enfin , votre soin , très-contraire à la simplicité , de cacher ces pénitences , devroient suffire pour vous convaincre du fonds d'amour-propre qui y est déguisé. Soyez docile , et mangez bien. Soyez fidèle contre les délicatesses de l'amour-propre , et dormez bien. Soyez petite , et vivez dans la paix du petit enfant Jésus.

Il me tarde beaucoup de voir notre destinée pour songer à vous revoir ici. Les ennemis ne peuvent plus guère

tarder à faire quelque mouvement. Leurs démarches régleront les nôtres. Dès que nous verrons l'armée ennemie hors de portée de nous assiéger, je ne perdrai pas un seul moment pour vous conjurer de reprendre le chemin de Cambrai. Cependant je me réjouis de ce que la maison où vous êtes est paisible et régulière. Bonsoir, ma chère fille. Donnez-moi de vos nouvelles et de celles de madame votre sœur. Je suis à vous de toute l'étendue de mon cœur dans celui de Dieu et à jamais.





CCCCCL.

NOUVELLES POLITIQUES.

A Cambrai, 21 juillet 1710.

Quoique vous ne me fassiez point de réponse, ma chère fille, je ne cesse point de vous écrire. Ce que j'ai à vous dire aujourd'hui me fait grand plaisir : je ne sais s'il vous en fera autant qu'à moi. Les ennemis sont attachés à Béthune, et paroissent vouloir percer vers la France par l'Artois, du côté de Hesinde et de Montreuil. D'ailleurs notre armée est dans un camp bien retranché, qui couvre Cambrai et Arras : ainsi je ne vois nulle apparence de siège pour nous. Il faudroit des coups qu'on ne peut prévoir pour changer notre

état dans le reste de cette campagne. On ne sauroit vous répondre absolument de ces coups ; mais les apparences, auxquelles on se borne communément en cette vie , sont que nous verrons beaucoup de misères, sans être assiégés. J'en conclus que vous pouvez maintenant revenir dans votre ermitage. Je vous y invite avec plaisir, et je vous offre mes chevaux pour vous aller chercher. Donnez vos ordres. Nous avons tous céans une vraie impatience de vous revoir ; mais personne, ma chère fille, ne vous est dévoué au point où je le suis pour le reste de mes jours.





CCCCLI.

CONTRE LES VAINES DÉLICATESSES DE L'AMOUR-
PROPRE.

A Cambrai, 17 septembre 1710.

Je ne doute nullement, ma chère fille, que vous ne deviez communier. Vous manqueriez à Dieu, si vous manquiez à la communion. Une défiance de premier mouvement n'est point un jugement délibéré contre la fidélité d'une personne. Vous avez pour vous-même une délicatesse d'amour-propre contre ce que l'apparence du péché a de laid et de défigurant. Communiez. Je me réjouis de ce que votre santé se rétablit un peu, malgré vos soins pour la détruire.



CCCCCLII.

MÊME SUJET.

A Cambrai, 19 septembre 1710.

Il n'y a, ma chère fille, qu'une seule chose qui me fasse hésiter sur votre voyage de Vendegies : c'est la crainte de quelque dépit d'amour-propre. Dès que l'amitié vous y mènera sans tentation contre votre grâce, je serai ravi de vous y voir aller pour quelques jours. Partez donc simplement, au nom de Dieu, pourvu que vous trouviez votre cœur en paix : mais je ne consens pas que vous y alliez dans cette chaise, et je vous conjure de prendre mon carrosse. Ce n'est pas une offre faite par compliment ; c'est un vrai dé-

sir du cœur. Je vous donne le bonsoir, et je voudrois que l'heure me permît de vous aller voir présentement.



CCCCLIH.

SUR LA MALADIE DE L'ABBÉ DE LANGERON.

Jeudi, 6 novembre 1710.

Je viens de dire à notre malade que vous offrez d'être comme une troisième religieuse auprès de lui : il en a souri, et vous remercie de tout son cœur. Pour moi, je ressens vivement, ma chère fille, tout ce que vous me mandez. Continuez à dire à Dieu que nous en avons besoin. Il faut bien lui parler avec cette franchise, et lui déclarer les besoins où nous sommes pour son service. Si le malade a la tête plus libre

dans quelques jours, je vous inviterai à le venir voir toute seule. Cependant je vous supplie de me mander si vous avez eu occasion de travailler pour le prochain, comme vous me l'aviez promis. Je suis en peine pour les âmes en tentation de résister à Dieu, et de manquer à leur grâce. Remplissez tous les vides de la vôtre, en ne vous écoutant point, et en ne vous tourmentant pas vous-même.

(Même jour.)

Ne parlez point comme chargée de parler : un cœur déjà blessé pourroit en avoir de la peine. Il faut l'ouvrir par la pure confiance, et tâcher de l'élargir par la consolation. J'espère, ma chère fille, que vous ferez des merveilles. Bonsoir. Le redoublement de notre pauvre malade est dans sa force; priez pour lui. Mon cœur souffre.



CCCCLIV.

NE POINT ÉCOUTER L'IMAGINATION, MAIS SUIVRE
PAISIBLEMENT LES MOUVEMENTS DE LA GRACE.

Vendredi, 14 novembre 1710.

Je suis, ma chère fille, véritablement en inquiétude sur vos peines. Je vous envoie notre... qui vous parlera avec grâce et simplicité, en attendant que je puisse vous aller voir demain. Ce que je me borne à vous demander, est que vous ne preniez point pour des jugements arrêtés et volontaires toutes les chimères qui passent dans votre imagination comme dans celle de tout le genre humain. Plus on est ombrageux contre ces chimères, plus elles excitent une imagination vive et effarouchée.

La crainte du mal le redouble. Pour la violence de vos sentiments douloureux, il la faut porter comme la fièvre. Cette violence se calme bientôt, quand on ne l'entretient pas en l'écoutant par des réflexions d'amour-propre. Un feu qu'on n'attise pas est bientôt éteint.

Soyez foible, mais soyez petite. Soyez impuissante pour le bien, mais soyez simple. Supportez-vous, supportez les autres : consentez qu'ils vous supportent à leur tour. Ne vous occupez pour le fond ni d'autrui ni de vous. Le fond doit être tout de Dieu : la vue volontaire de soi et d'autrui ne doit venir que comme par occasion, suivant que Dieu nous y applique pour remplir des devoirs.

Ne me regardez que comme un simple instrument de providence. Il faut que je vous sois, pour votre conduite vers Dieu, comme un cocher pour un

voyage. Il faut mourir à moi, afin que je vous sois un moyen de mort pour tout le reste. Ne soyez point fâchée de trouver en moi tant de sujets d'y mourir. Vous ne ferez jamais rien de bon par moi qu'en esprit de foi pure. Quand même je serois le plus indigne et le plus méchant des hommes, je ne laisserois pas de faire l'œuvre de Dieu en vous, pourvu que vous vous prêtiez à ses desseins. Mais par votre résistance continuelle sous des prétextes imaginaires, vous défaites à toute heure d'une main ce que vous faites de l'autre. Le grand mal vient de ce que vous suivez, non-seulement votre esprit, mais encore votre imagination dans tout ce qu'elle vous présente de plus faux et de moins vraisemblable, par préférence à tout ce qu'on vous dit de plus constant et de plus nécessaire. Cette indocilité brouille tout. Non-seulement vous ne

cédez point dans les temps de trouble, mais encore vous n'acquiescez jamais pleinement par démission d'esprit, pour laisser tomber votre activité. O mon Dieu ! quand serez-vous pauvre d'esprit, et consentant à cette bienheureuse pauvreté ? Vous passez votre vie dans des songes douloureux. O ma chère fille, soyez petite et docile !



CCCCLV.

AVIS A LA COMTESSE SUR QUELQUES AFFAIRES

DE FAMILLE.

16 septembre 1711.

M. le comte de Souastre vous parle humainement avec un bon esprit et un arrangement raisonnable pour sa famille. Mais vous savez bien, ma chère

fille, qu'il ne peut pas connoître ce que la grâce demande de vous pour la paix de votre cœur. Si vous demeurez ici comme je crois que vous le devez faire, vous pouvez offrir à madame votre fille de la loger et de la garder chez vous jusqu'au printemps. Jusque-là il n'y aura pas le moindre danger. Alors vous verrez ce que la Providence fera. Votre dépense à Premy est si petite, que M. de Souastre ne doit pas la craindre. En la faisant avec madame votre fille, vous diminuerez la sienne : il vous restera même de quoi la secourir. Dieu sait combien je la révère, et avec quelle sincérité tous ses intérêts me sont chers. Je vous offre mes chevaux, non pour vous mener à Danval, mais pour mener ici Mme de Souastre. Mes embarras continuels m'empêchent de vous aller voir, comme je le voudrois ; mais cet orage va bientôt passer, et nous nous

retrouverons en liberté, au moins pour six ou sept mois. Ne craignez rien : *il ne tombera pas un seul cheveu de votre tête sans la volonté de votre Père qui est dans le ciel*¹, et qui est plus puissant que tous les hommes de la terre. Bonjour, ma chère fille : tout à vous sans réserve en Notre-Seigneur.



CCCCLVI.

PERSÉVÉRER DANS L'ORAISON ET LA COMMUNION
MALGRÉ LES SÉCHERESSES ; COMBATTRE L'ACTI-
VITÉ NATURELLE QUI DESSÈCHE LE CŒUR.

A Cambrai, jeudi saint (24 mars) 1712.

Remettez-vous, ma chère fille, quoi qu'il vous en puisse coûter, à l'oraison et à la communion. Vous avez dessé-

¹ Luc. XII. 7 ; XXI. 18.

chié votre cœur par votre vivacité à vouloir une affaire, sans savoir si Dieu la vouloit : c'est la source de tout votre mal. Vous avez passé des temps infinis dans l'infidélité à former des projets qui étoient des toiles d'araignée : un souffle de vent les dissipe. Vous vous êtes retirée insensiblement de Dieu, et Dieu s'est retiré de vous. Il faut retourner à lui, et lui abandonner tout sans aucune réserve : vous n'aurez de paix que dans cet abandon. Laissez tous vos desseins, Dieu en fera ce qu'il voudra. Quand même ils réussiroient par des voies humaines, Dieu ne les béniroit pas. Mais si vous lui en faites l'entier sacrifice, il tournera tout selon ses conseils de miséricorde, soit qu'il fasse ce que vous avez désiré, ou qu'il ne le fasse jamais. L'essentiel est de recommencer l'oraison, quelque sécheresse, distraction et ennui que vous y éprou-

viez d'abord. Vous méritez bien les rebuts de Dieu, après l'avoir si longtemps rebuté pour les créatures : cette patience le rapprochera de vous.

En même temps reprenez la communion, pour soutenir votre foiblesse : les foibles ont besoin d'être nourris du pain au-dessus de toute substance. Ne raisonnez point, et n'écoutez point votre imagination ; mais communiez tout au plus tôt. Pour votre ami, ne l'éloignez point ; mais ne le voyez que sobriement. Vous lui feriez beaucoup de mal, et vous vous en feriez un infini à vous-même, si vous n'observiez pas cette sobriété. Dites-lui doucement la vérité selon le besoin. Ne lui parlez que par grâce et par mort à vous-même. Du reste, ne vous arrêtez point à votre imagination sur une privation entière et absolue. Nous en parlerons quand j'aurai l'honneur de vous voir.



CCCCLVII.

SUR UN VOYAGE QUE LA COMTESSE SE PROPOSOIT
DE FAIRE A PARIS.

A Cambrai, 31 mai 1712.

Je ne saurois, ma chère fille, deviner votre cœur ; mais si vous êtes en paix, et si votre paix demande Paris, vous pouvez y aller faire un voyage en esprit de retour : je ne craindrois qu'un voyage de peine et de tentation. Pour le voyage fait par amitié pour madame votre sœur, sans dépit, sans trouble, sans aucune résistance à la grâce, et en vue d'un prochain retour, je ne puis que l'approuver. *Là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté*¹ ; là où est la

¹ II Cor. iii. 17.

gêne et le trouble , là est l'esprit propre. Vous savez que vous avez toujours cru que Dieu vous vouloit ici en union avec nous. Ne manquez point à celui que vous devez préférer à vous-même. En allant à Paris , il faut bien prendre garde au choix d'un confesseur , qui ne vous trouble ni ne vous gêne. Vous connoissez de vrais amis qui vous conseilleront là-dessus. Jamais je ne vous fus uni et dévoué en Notre-Seigneur autant que je le suis.

Mille choses à M. et à Mme la comtesse de Souastre. Je suis ravi de ce que la malade est mieux.





CCCCLVIII.

SUIVRE L'ATTRAIT AVEC SIMPLICITÉ, QUAND IL EST
PAISIBLE.

A Cambrai, 12 juin 1712.

Vous ne sauriez mieux faire, ma chère fille, que de suivre votre cœur quand il est en paix. Demeurez donc à Arras avec ma filleule, puisque vous y trouvez un vrai repos, et attendez le retour de madame votre fille. Alors vous suivrez encore votre goût pour aller à Paris ou pour revenir ici. Ce que votre cœur décidera par son propre fond devant Dieu, sera bon : mais il ne faut y mêler ni peine, ni réflexion d'amour-propre. Je ne veux que le cœur simple, paisible, et abandonné à Dieu. Vous

avez grande raison d'aimer madame votre sœur, et de désirer de la revoir. J'aurai une véritable joie de la vôtre et de la sienne, si vous allez la voir à Paris : mais je serois encore plus content, si elle pouvoit dans la suite venir ici. Les nouvelles de la paix, qui se confirment de plus en plus de tous côtés, m'en donnent l'espérance. Bonsoir, ma chère fille. Rien ne vous sera jamais dévoué au point où je le suis pour toute ma vie.



CCCCLIX.

SERVIR DIEU AVEC PAIX.

A Cambrai, 4 juin 1713.

Je suis en peine de votre santé, ma chère fille, et je souhaite qu'elle soit

aussi bonne que la mienne. Tâchez de trouver en vous la paix : c'est le vrai don du Saint-Esprit. Jésus-Christ dit souvent à ses disciples : *La paix soit avec vous*, et la plupart des personnes qui veulent servir Dieu repoussent cette paix sous de beaux prétextes. Ils font consister leur vertu dans l'inquiétude et dans le trouble. Étrange illusion, où l'on tombe en voulant éviter l'illusion même. Demeurez avec votre famille autant que votre cœur mis en paix devant Dieu vous y portera. Rien ne vous est dévoué au point où je le suis pour le reste de ma vie.





CCCCLX.

MÊME SUJET.

A Cambrai, 6 juin 1743.

Je suis ravi, ma chère fille, de voir par vos lettres quelque apparence de tranquillité. Pendant que vous serez dans cette disposition, vous pouvez suivre librement votre cœur, pour contenter votre famille; mais il faut revenir à Cambrai, comme à l'air natal. Mon neveu me paroît respirer l'air de votre campagne avec un grand plaisir; mais il faut des bornes à tout, et il a besoin de revenir ici pour ses occupations ordinaires. Je l'exhorte à vous obéir, si vous voulez absolument le retenir encore quelques jours. Il convien-

droit, ce me semble, qu'il revînt ici avant la fête du Saint-Sacrement, pour faire son devoir dans notre église. Portez-vous bien : *que la paix de Dieu, qui surpasse tout sens humain, garde votre cœur et votre esprit en Jésus-Christ*¹. Je ne puis vous exprimer à quel point je vous suis dévoué en lui.



CCCCLXI.

SATISFAIRE LIBREMENT AUX BIENSÉANCES
DE FAMILLE.

A Cambrai, 14 juin 1713.

Vous avez très-bien fait, ma très-
chère fille, de ne refuser point à
Mme la comtesse de Souastre une con-

¹ Philip. iv. 7.

solation qu'elle mérite infiniment. Vous allez si rarement la voir, qu'il faut bien au moins que, quand vous y allez, elle vous retienne un peu. Mon neveu est fort touché de toutes les marques de bonté dont il a été comblé par tout ce qui vous appartient. Je serai ravi que vous soyez avec une si aimable compagnie, pendant que vous y serez par l'attrait de la grâce, et le penchant de votre cœur. Je vous enverrai mon carrosse, au moindre signal, pour revenir. Mon neveu l'abbé doit par reconnoissance être votre gazetier. Dieu sait, ma très-chère fille, à quel point je vous suis dévoué.





CCCCLXII.

BONHEUR DE L'ÂME ATTENTIVE A ÉCOUTER DIEU.

A Cambrai, mardi 27 juin 1713.

J'ai lu avec plaisir, ma très-chère fille, une lettre que vous avez écrite à mon neveu : elle montre votre bon cœur. Dieu vous le rende. Je suis en peine de votre santé : vous ne dormez point, et j'en sais bien la cause. On fait tant de bruit autour de vous, dès le grand matin, que vous ne pouvez dormir. Vous ne prendrez jamais sur vous d'en avertir. Madame votre fille, qui est très-infirmes, n'en auroit pas moins besoin que vous. Faites donc pour elle ce que vous ne voudriez pas faire pour vous. Mme de Souastre se tue pour sa

famille : c'est accabler sa famille, que de ne ménager pas la santé d'une telle mère. Les compagnies qui vont vous voir vous gêneront encore, et dérangeront vos foibles santés. Je serai ravi du temps que vous donnerez à madame votre fille, selon votre cœur, et en suivant en paix l'esprit de grâce ; mais je sentirai une véritable joie, quand Dieu vous ramènera ici.

O qu'on est heureux quand on n'écoute que Dieu, et qu'on n'écoute point les réflexions de l'amour-propre. D'un côté, sont la simplicité, la paix, l'abandon, et le commencement du paradis sur terre. De l'autre, sont la fausse sagesse, les incertitudes, les délicatesses, les dépits, le trouble, et la résistance à Dieu qui divise le cœur. Heureux qui n'a plus d'autre délicatesse ni d'autre jalousie, que celle que la grâce nous inspire pour Dieu contre nous-mêmes !

Bonsoir, ma très-chère fille : rien ne vous est plus dévoué que je le serai le reste de ma vie.



CCCCLXIII.

LA PAIX EST LA MARQUE DES OPÉRATIONS
DE DIEU.

A Cambrai, 29 juin 1713.

Je n'ai qu'un moment, ma chère fille, pour vous dire ce que je suis persuadé que Dieu vous dit bien plus fortement. Rien n'est bon hors de la paix. La paix est la marque du doigt de Dieu. Tout ce qui n'est point paix n'est qu'illusion et trouble d'amour-propre. Suivez le fond de votre cœur, sans vous écouter. C'est ce fond qui est sûr et simple : le reste n'est que vaine réflexion et en-

tortillement de l'esprit. Ne vous gênez point ; allez comme un enfant ; vous n'aurez encore que trop de symétrie. Je suis en peine de Mme la comtesse de Souastre , que je respecte du fond du cœur. Dieu soit avec vous. J'y suis avec lui , ce me semble , tout auprès de vous.



CCCCLXIV.

SANS LA PAIX ON RÉSISTE A DIEU

Jeudi matin , 2 novembre 1713.

J'ai un vrai déplaisir, ma chère fille, de partir pour Chaulnes , sans avoir pris congé de vous ; mais vous savez les raisons qui m'en empêchent. Je reviendrai tout au plus tôt. En attendant , je vous désire la paix du cœur,

sans laquelle on résiste à l'esprit de Dieu , et on ne s'occupe que de soi , sous le beau prétexte de la régularité des vertus. Dieu sait à quel point je vous suis dévoué à jamais.



CCCCLXV.

EFFETS CONTRAIRES DE L'AMOUR-PROPRE ET DE
L'AMOUR DE DIEU.

Comment pouvez-vous douter , ma chère fille , du zèle avec lequel je suis inviolablement attaché à tout ce qui vous regarde ? Je croirois manquer à Dieu , si je vous manquois. Je vous proteste que je n'ai rien à me reprocher là-dessus : mon union avec vous ne fut jamais si grande qu'elle l'est. Je prie souvent le vrai consolateur de vous

consoler. On n'est en paix que quand on est bien loin de soi ; c'est l'amour-propre qui trouble ; c'est l'amour de Dieu qui calme. L'amour-propre est un amour jaloux , délicat , ombrageux , plein d'épines , douloureux , dépité. Il veut tout sans mesure , et sent que tout lui échappe , parce qu'il n'ignore pas sa foiblesse. Au contraire , l'amour de Dieu est simple , paisible , pauvre et content de sa pauvreté , aimant l'oubli , abandonné à tout , endurci à la fatigue des croix , et ne s'écoulant jamais dans ses peines. Heureux qui trouve tout dans ce trésor du dépouillement ! Jésus-Christ , dit l'apôtre ¹ , nous a enrichis de sa pauvreté , et nous nous appauvrissons par nos propres richesses. N'ayez rien , et vous aurez tout. Ne craignez point de perdre les appuis et

¹ II Cor. VIII. 9.

les consolations ; vous trouverez un gain infini dans la perte.

Vous êtes en société de croix avec M... : il faut le soutenir dans ses infirmités. Dieu vous rendra, selon le besoin, tout ce que vous lui aurez donné. C'est à vous à être sa ressource, vous qui avez reçu une nourriture plus forte pour la piété, et qui avez été moins accoutumée à la dissipation flatteuse du monde. Ne prenez pourtant pas trop sur vous. Donnez-vous simplement et avec petitesse pour foible. Demandez au besoin qu'on vous soulage et qu'on vous épargne.

Je ne suis point surpris de ce que le torrent du monde entraîne un peu N... Il est facile, vif, et dans l'occasion ; mais il est bon. Il sent la vivacité de ses goûts, et j'espère qu'il s'en défiera : se défier de soi et se confier à Dieu seul, c'est tout. G... a le cœur excel-

lent; mais il ne commencera à se tourner solidement vers le bien que quand le recueillement fera tomber peu à peu ses saillies et ses amusements. Il faut prier beaucoup pour lui, et lui parler peu; l'attendre, et le gagner en lui ouvrant le cœur.



CCCCLXVI.

L'OUBLI DE SOI EST LA SOURCE DE LA PAIX

Soyez simple, petite, et livrée à l'esprit de grâce, comme il est dit des apôtres; la paix en sera le fruit. Il n'y a que vous seule qui puissiez troubler votre paix; les croix extérieures ne la troubleront jamais. Vos seules réflexions d'amour-propre peuvent interrompre

ce grand don de Dieu. Ne vous en prenez donc jamais qu'à vous-même du mal que vous souffrirez au dedans. Vous n'avez aucun autre mal que celui du faux remède. Je souhaite fort que votre cœur soit dans la paix du pur abandon, qui est une paix sans bornes et inaltérable, mais non pas dans la paix qui dépend des appuis recherchés et aperçus.

Ce que je vous désire plus que tout le reste, est un profond oubli de vous-même. On veut voir Dieu en soi, et il faut ne se voir qu'en Dieu. Il faudroit ne s'aimer que pour Dieu, au lieu qu'on tend toujours, sans y prendre garde, à n'aimer Dieu que pour soi. Les inquiétudes n'ont jamais d'autres sources que l'amour-propre : au contraire, l'amour de Dieu est la source de toute paix. Quand on ne se voit qu'en Dieu, on ne s'y voit plus que dans la foule,

et que des yeux de la charité, qui ne trouble point le cœur.

Il n'y a jamais que l'amour-propre qui s'inquiète et qui se trouble. L'amour de Dieu fait tout ce qu'il faut d'une manière simple et efficace, sans hésiter; mais il n'est ni empressé, ni inquiet, ni troublé. L'esprit de Dieu est toujours dans une action paisible. Retranchez donc tout ce qui iroit plus loin, et qui vous donneroit quelque agitation. *Le parfait amour chasse la crainte*¹. Calmez votre esprit en Dieu, et que l'esprit calmé prenne soin de rétablir le corps. Retirez-vous en celui qui tranquillise tout, et qui est la paix même. Enfoncez-vous en lui jusqu'à vous y perdre et à ne vous plus trouver.

C'est dans l'oubli du *moi* qu'habite

¹ I Joan. iv, 18.

la paix. Partout où le *moi* rentre, il met le cœur en convulsion, et il n'y a point de bon antidote contre ce venin subtil. Heureux qui se livre à Dieu sans réserve, sans retour, sans songer qu'il se livre !

Je prie Dieu qu'il parle lui-même à votre cœur, et que vous suiviez fidèlement ce qu'il vous dira. Écouter et suivre sa parole intérieure de grâce, c'est tout : mais pour écouter, il faut se taire ; et pour suivre, il faut céder.

Je vous souhaite la paix du cœur et la joie du Saint-Esprit. Toute pratique de vertu et toute recherche de sûreté, qui ne s'accorde point avec cette paix humble et recueillie, ne vient point de Notre-Seigneur.





LETTRES

A LA MARQUISE DE RISBOURG ¹.

—
CCCCLXVII.

IL EXPLIQUE A LA MARQUISE SA CONDUITE PAR
RAPPORT A QUELQUES PERSONNES QUI DESI-
ROIENT L'AVOIR POUR DIRECTEUR.

A Cambrai, mardi 2 décembre 1710.

Vous avez fait des merveilles,
ma chère fille, en m'ouvrant
votre cœur sur vos peines.
Dieu vous bénira quand vous
agirez ainsi avec simplicité. Il permet
que vous soyez peinée, sans voir les

¹ Risbourg, ou plutôt Richebourg (Thérèse Villain, dite de Gand, marquise de), fille de

choses comme elles sont ; mais si vous ne les voyez pas , il les voit, et il sait tout ce que je fais pour vous servir solidement. Je serois bien soulagé, si je cessois de prendre soin de ce qui doit vous intéresser. Vous ne faites justice ni à moi ni à d'autres, quand vous croyez qu'on m'a éloigné de travailler pour la plus jeune personne. Ce soupçon n'a aucun fondement. J'ai toujours été prêt à le faire de très-bon cœur ; mais je n'ai cru devoir faire aucune avance, comme je n'en fais jamais aucune vers qui que ce soit en tel cas. J'ai cru qu'il falloit voir si elle venoit à moi par un choix de confiance, ou par une complaisance politique. Du

Philippe-Balthasar de Gand, prince de Massines, épousa en 1665 François-Philippe de Melun, marquis de Richebourg, gouverneur de Valenciennes, lorsque le roi Louis XIV assiégea et prit cette ville ; le marquis de Richebourg fut blessé et fait prisonnier.

reste , mon zèle étoit sans aucune réserve. Pour vous, ma chère fille , vous devez regarder votre peine de la charité que j'exerce pour votre véritable intérêt , comme une tentation. Il suffit que votre volonté n'y consente pas , et que vous portiez cette répugnance avec humilité et abandon à Dieu. Communiez , et faites-vous violence pour ne parler point contre les personnes qui vous choquent. Dieu sait avec quel zèle je vous suis tout dévoué en lui.





CCCCCLXVIII.

SUR UNE INQUIÉTUDE QUI ÉLOIGNOIT LA MARQUISE
DE LA COMMUNION.

A Cambrai, 9 décembre 1710.

Vous devez supposer, ma chère fille, que vous avez dit dans le temps ce que vous ne vous souvenez point d'avoir voulu taire. Il n'y a qu'à demeurer en paix, et qu'à communier. Il est vrai que vous devez être dans la disposition de vaincre votre orgueil, en disant par simplicité et humilité une chose humiliante : mais il suffit d'être bien déterminée à la dire quand j'irai chez vous, quoi qu'il vous en coûte. Moyennant cette détermination, vous n'avez qu'à communier. Pour l'exécution, Dieu

vous aidera. Il ne faut point s'écouter, et dire d'abord tout, sans se donner aucun loisir d'y faire des réflexions d'amour-propre.



CCCCLXIX.

CONTRE LES DÉLICATESSES EXCESSIVES DE L'AMITIÉ.

Dimanche, 24 avril 1712.

C'est vous-même que vous cherchez, ma chère fille, en cherchant l'amitié des créatures; mais vous n'y trouverez point ce que vous y cherchez. Vos délicatesses d'amitié ne sont que des raffinements d'amour-propre : mais les créatures ont un amour-propre aussi bien que vous; chacun veut tout pour soi. D'ailleurs vous ne trouverez jamais ni paix ni consolation dans un amour-

propre affamé d'amitié ; il n'aura pour vous que douleurs et qu'épines. Ne le méritez-vous pas, puisque l'infini même ne vous suffit point, et que vous ne trouvez point Dieu assez aimable, à moins que vous n'y joigniez les amusements les plus frivoles ? Revenez au recueillement ; mais ne tardez pas. Chaque moment où vous retardez est une grande infidélité. Il faut que l'oraison soit votre pénitence, en attendant qu'elle redevienne votre nourriture. Bonsoir. Je suis à vous sans mesure, mais en Dieu seul à jamais.





CCCCLXX.

IL LUI REPROCHE UNE INFIDÉLITÉ A DIEU.

Lundi, 4 juillet 1712.

Vous m'avez manqué de parole, ma chère fille, et ce qui est cent fois pis, vous en avez manqué à Dieu même. On ne peut être plus en peine que je le suis de votre état. Je me rendrai chez vous dès que vous le voudrez; mais je vous deviens inutile malgré moi, par votre résistance à Dieu, par le resserrement de votre cœur, et par une dissipation volontaire, qui vous expose aux plus grands périls. Consolez-moi, et rendez-vous la paix à vous-même, en cédant à Dieu sans aucun délai. Que ne voudrois-je point faire pour votre véritable bien!



CCCCLXXI.

IL LA PRIE DE SUSPENDRE SES DÉMARCHES SUR UNE
AFFAIRE IMPORTANTE.

A Cambrai, dimanche 18 septembre 1712.

Je suis ravi des dispositions où Dieu vous met, ma chère fille. Demeurez-y en paix, avec petitesse, sans écouter votre amour-propre. Mais ne faites aucune démarche avant que j'aie eu l'honneur de vous voir. Il faudra que je concerte, s'il vous plaît, toutes choses avec vous, et qu'ensuite je parle de l'autre côté, pour empêcher, par rapport à l'avenir, les inconvénients que vous craignez. En attendant, communiquez, puisque vous êtes prête à tout. Ne hésitez point.



CCCCLXXII.

ACQUIESCEMENT AUX CROIX JOURNALIÈRES.

25 septembre 1712.

Cette raison ne doit nullement vous arrêter, ma chère fille. Travaillez à rentrer dans le recueillement : ne laissez rien dans votre tête, ni dans votre cœur. Point de dépit, point de raisonnements, point de projets : paix, simplicité, petitesse, acquiescement aux croix journalières. Bonjour. Il est temps de revenir au point essentiel, qui est la dépendance de la grâce pour mourir à soi.





CCCCLXXIII.

EXHORTATION A REPENDRE LA PREMIÈRE
FERVEUR.

43 avril 1713.

Je ne puis, ma chère fille, vous rien dire de plus convenable que ces paroles de saint Jean à *l'ange*, c'est-à-dire à l'évêque de l'église d'*Éphèse*, qui étoit, selon les apparences, *Timothée*¹ : *J'ai contre vous, que vous avez quitté votre première charité ; souvenez-vous donc d'où vous êtes déchu ; faites pénitence , et reprenez vos premières œuvres. Si vous y manquez , je viendrai à vous , et j'ôterai votre chandelier de sa place. C'est ainsi que l'es-*

¹ Apoc. II. 4, 5.

prit de Dieu aime les hommes sans les flatter. Il aime, et il menace : il ne menace même que par amour. Il montre la peine, afin que l'homme ne le contraigne pas de la lui faire souffrir. Voyez combien les personnes les plus parfaites déchoient facilement et peu à peu, sans y prendre garde. Voilà Timothée que saint Paul appelle *l'homme de Dieu*¹ ; voilà *l'ange* d'une des plus saintes églises de tout l'Orient, dans ces beaux jours où la religion étoit si florissante : cet ange tombe ; il oublie son ancien amour, son recueillement, son oraison, ses œuvres ; il se relâche, il se dissipe. Il n'aperçoit pas d'abord son égarement et sa chute. Il dit en lui-même : Que fais-je de mal ? Ma conduite n'est-elle pas honnête et régulière aux yeux du monde ?

¹ I Tim. vi. 11.

N'a-t-on pas besoin de quelque consolation ? Seroit-ce vivre, que de n'avoir jamais rien qui soutienne et qui ranime le cœur ? C'est ainsi qu'on est ingénieux à se tromper, et à déguiser son relâchement. Hâtez-vous, dit le Saint-Esprit, d'ouvrir les yeux, et de voir *d'où vous êtes déchu*. O que vous êtes au-dessous de votre ancienne place ! Souvenez-vous de la ferveur de vos oraisons, de votre solitude paisible, de votre jalousie pour le recueillement, et de la fidélité avec laquelle vous vouliez fuir tout ce qui pouvoit l'altérer. Si vous ne vous en souvenez plus, les autres ne l'ont pas oublié, et ils ne manquent pas de dire : Qu'est devenue cette ferveur ? On ne voit plus qu'amusement au dehors, et qu'ennui au dedans dès que les amusements sont finis. Ce n'est plus la même personne : croit-elle être encore dévote ?

C'est ainsi qu'on tombe , par degrés insensibles, et sous de beaux prétextes , d'un état de sincère mort à soi, jusque dans un relâchement où l'on voit renaître toutes les vies les plus grossières de l'amour-propre. Au moins faut-il se *souvenir* de l'état *d'où l'on est déchu*. Il faut regretter *ce premier amour* qui nourrissoit le cœur. Il faut *reprendre* ces *premières œuvres* qu'on a abandonnées si lâchement pour des œuvres de vanité. Il faut regarder de loin la solitude où l'on étoit en paix avec le véritable consolateur. Il faut dire comme l'enfant prodigue ¹ : *Je sais ce que je ferai : je retournerai chez mon père ; je lui dirai : O père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être nommé votre enfant. S'il vous fait sentir d'abord quelque froi-*

¹ Luc. xv. 18, 19.

deur et quelque sécheresse , recevez humblement cette pénitence , dont vous avez un besoin infini. Si vous manquiez à rentrer promptement dans son sein paternel, voici ce qu'il feroit : *Je viendrai, dit-il, à vous, et j'ôterai votre chandelier de sa place.* Il vous ôteroit le flambeau dont vous ne faites aucun usage , et il vous laisseroit dans les ténèbres; il transporterait ses grâces si précieuses, et si longtemps foulées aux pieds, à quelque autre âme plus simple, plus docile et plus fidèle. Il faut reprendre vos lectures, votre oraison, votre silence, votre première simplicité et petitesse. Pour la communion, il faut l'augmenter chaque semaine d'un jour, jusqu'à ce que vous l'ayez rétablie au premier état.

-ion plus grande * ainsi dit tout l'Esprit



CCCCCLXXIV.

MÊME SUJET, NOUVELLES DU MARQUIS DE FÉNELON.

A Cambrai, 13 septembre 1713.

Je suis fort aise , ma chère fille , de ce que vous avez vu Mme la princesse d'Espinoi ¹ ; je l'ai vue aussi un moment. Mettez à profit votre solitude, pour rentrer dans le recueillement. Vous ne pouvez, hors de ce centre, ni vous soutenir dans une vraie piété, ni modérer la sensibilité de votre cœur, ni adoucir vos croix, ni jouir d'aucune paix. Vous commencerez par une violence pénible, pour vous ramener à

¹ Thérèse de Lorraine, veuve de Louis de Melun, prince d'Espinoi. Le marquis de Risbourg étoit de la même famille.

cette vie intérieure et à cette dépendance de l'esprit de grâce, qui est jaloux de toutes les vies secrètes de l'amour-propre, et qui les éteint peu à peu; mais cette gêne se changera enfin en liberté. Elle mérite bien d'être achetée par une sujétion constante. Ce travail est moins pénible que celui de se livrer aux vaines délicatesses d'un amour-propre toujours dépité.

Mon neveu est très-éloigné de se relâcher sur les sentiments qu'il vous doit: il m'écrit en homme qui en est vivement occupé. Je ne sais point encore quand est-ce qu'il viendra. Il a encore une espèce d'écorchure à la cicatrice, dont on veut voir la fin.

Pour moi, je compte d'aller vous rendre mes devoirs, et de dîner à Valincourt tout au plus tôt; mais je ne puis vous en mander le jour, qu'après que je me serai débarrassé de deux

affaires qui me sont très-importantes et très-épineuses. Rien ne peut surpasser mon zèle et mon respect.



CCCCLXXV.

RENONCER A SON PROPRE ESPRIT.

Dimanche, 20 mai 1714.

Vous ne devez pas manquer, ma chère fille, de communier aujourd'hui : la grande fête¹ le demande. Je prie Notre-Seigneur de vous donner son esprit, et de vous ôter le vôtre. La sagesse de l'amour de Dieu est bien opposée à la sagesse de l'amour-propre. L'une travaille à se déposséder de soi, pour laisser régner Dieu en tout : l'autre

¹ C'étoit le jour de la Pentecôte.

ne veut que se posséder en tout, pour mettre Dieu même à son point. Soyez simple et petite : je prie Dieu qu'il vous rapetisse dans ses mains. Il sait combien je vous suis dévoué en lui.



CCCCLXXVI.

BOM IL COMPATIT A SES PEINES INTÉRIEURES.

Je prends part à toutes vos souffrances, ma très-chère fille ; mais je suis consolé de voir votre bonne résolution. Il fut dit à saint Paul : *Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon*¹. Si vous ne résistiez jamais à Dieu, vous n'auriez que paix dans les douleurs mêmes. Il me tarde de vous aller voir : un autre moi-même y va pour moi.

¹ Act. ix. 5.



CCCCLXXVII.

SUR UNE PAUVRE VILLAGEOISE DU DIOCÈSE D'ARRAS
QUI PAROISSOIT ÊTRE DANS UN ÉTAT EXTRAORDINAIRE.

Je crois que la bonne personne dont il s'agit doit faire deux choses. La première est de ne s'arrêter jamais à aucune de ses lumières extraordinaires. Si ces lumières sont véritablement de Dieu, il suffit, pour ne leur point résister et pour en recevoir tout le fruit, de demeurer dans un acquiescement général et sans aucune borne à toute volonté de Dieu, dans les ténèbres de la plus simple foi. Si, au contraire, ces lumières ne viennent pas de Dieu, cette simplicité paisible dans l'obscur-

rité de la foi est le remède assuré contre toute illusion. On ne se trompe point quand on ne veut rien voir, et qu'on ne s'arrête à rien de distinct pour le croire, excepté les vérités de l'Évangile. Il arrive même souvent que les lumières sont mêlées : auprès de l'une, qui est vraie et qui vient de Dieu, il s'en présente une autre qui vient de notre imagination, ou de notre amour-propre, ou du tentateur qui se transforme en ange de lumière. Les vraies lumières mêmes sont à craindre ; car on s'y attache avec une complaisance subtile et secrète : elles font insensiblement un appui et une propriété ; elles se tournent par là en illusion malgré leur vérité ; elles empêchent la nudité et le dépouillement que Dieu demande des âmes avancées. De là vient que ces dons lumineux ne sont d'ordinaire que pour des âmes médio-

crement mortes à elles-mêmes, au lieu que celles que Dieu mène plus loin outre-passent par simplicité tous ces dons sensibles. On voit les rayons du soleil distinctement à un demi-jour, près d'une fenêtre ; mais dehors en plein air on ne les distingue plus.

Je conjure cette bonne personne de laisser tomber simplement tous ces dons, sans les rejeter positivement, et se bornant à n'y faire aucune attention par son propre choix. S'ils sont de Dieu, ils opéreront assez ce qu'il faudra ; mais je crois qu'ils cesseront peu à peu, à mesure que la simplicité et le dénuement croîtront. Voilà le premier point, qui est d'une conséquence extrême, si je ne me trompe.

Le second point est que je crois qu'elle doit par simplicité suivre sans scrupule les pentes du fond de son cœur. Si elle suit toujours avec mé-

thode et exactitude toutes les règles que des gens d'ailleurs très-pieux lui donneront , elle se gênera beaucoup , et gênera en elle l'esprit de Dieu. *Là où est cet esprit , là est la liberté* , dit saint Paul ⁴. A Dieu ne plaise que cette liberté d'amour soit l'ombre du moindre libertinage ! C'est cette liberté qui élargira son cœur, et qui l'accoutumera à être familièrement avec Dieu. Il ne suffit pas de nourrir un enfant ; à un certain âge, il faut le démaillotter. Elle doit suivre simplement en esprit d'enfance, l'attrait intérieur pour les temps d'oraison, pour les objets dont elle s'y occupe, pour parler, pour se taire, pour agir, pour souffrir. Cette dépendance de l'esprit de mort, qui est celui de la véritable vie, fera tout son état. Je ne parle point des pentes qui ne viennent

⁴ II Cor. III. 17.

que par contre-coup et par réflexion ; c'est en écoutant l'amour-propre et ses arrangements, que de telles pentes nous viennent. Ce sont des pentes étrangères à notre vrai fond : on se les donne ; on les prépare ; elles sont raisonnées : on ne les trouve point toutes formées en nous comme sans nous. Les bonnes sont celles qui se trouvent dans le fond le plus intime en paix et devant Dieu , quand on se prête à lui, et qu'on suspend tout le reste pour le laisser opérer.

Voilà ce que je souhaiterois que cette personne suivît sans retour, et par simple souplesse, comme la plume se laisse emporter sans hésitation au plus léger souffle de vent. Il ne faut point craindre de suivre cette impression si intime et si délicate ; car elle ne mène qu'à la mort , qu'à l'obscurité de la foi, qu'au dénûment total , et qu'à un rien de

soi, qui est le tout de Dieu seul, sans manquer à aucun véritable devoir.

Pour les souffrances, il n'y a qu'à les recevoir sans attention, et qu'à les outre-passer comme les lumières, ne comptant point avec Dieu pour ce que l'on souffre, et ne le remarquant qu'autant que la remarque en vient, sans la chercher ni entretenir.

Il faut recevoir tout le monde avec petitesse, surtout les prêtres en autorité; mais il ne faut pas se laisser brouiller et dérouter par toutes sortes de bonnes gens sans expérience suffisante. Dieu donnera tout ce qu'il faut sans lumière distincte, si on se contente des ténèbres de la foi, et si on ne veut point des sûretés à sa mode pour s'appuyer sensiblement. Je me recommande aux prières de cette bonne personne, et je ne l'oublierai pas dans les miennes.





LETTRES

AU MARQUIS DE SEIGNELAI

I.

ÉVITER LE PARTAGE ENTRE DIEU ET LE MONDE :
MOYENS D'ARRIVER A UNE CONVERSION PAR-
FAITE.

(1690.)

Je rends grâces à Dieu, mon-
sieur, de la crainte qu'il vous
donne de quitter le mal sans
faire le bien. Cette crainte,
qu'il imprime dans votre cœur, sera
le solide fondement de son ouvrage.

¹ Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelai,
fils aîné du grand Colbert et frère des duchesses
de Beauvilliers, de Chevreuse et de Mortemart,

Outre que vous ne sauriez jamais de suite, du tempérament dont vous êtes, vous soutenir contre le mal, que par une fervente pratique du bien ; d'ailleurs vous seriez le plus malheureux de tous les hommes, si vous entrepreniez de vaincre vos passions sans vous unir étroitement à Dieu dans ce combat. Votre cœur seroit sans cesse déchiré ; vous n'auriez ni l'ivresse des plaisirs, ni la consolation du Saint-Esprit. Il faut que votre cœur soit rempli ou de Dieu, ou du monde. S'il l'est du monde, le monde vous entraînera insensiblement, et peut-être tout

naquit en 1654. Il fut de bonne heure formé aux affaires par son père ; mais une mort prématurée l'arrêta au milieu de sa brillante carrière. Il mourut le 3 novembre 1690, âgé de trente-neuf ans. Vers la fin de sa vie, il entra en correspondance avec Fénelon, dont les avis lui firent embrasser avec courage toutes les pratiques d'une vie vraiment chrétienne.

à coup, dans le fond de l'abîme. S'il l'est de Dieu, Dieu ne vous souffrira point dans une lâche tiédeur : votre conscience vous pressera ; vous goûterez le recueillement ; les choses qui vous ont charmé vous paroîtront vaines et frivoles ; vous sentirez au dedans de vous une puissance à laquelle il faudra que tout cède peu à peu ; en un mot, vous ne serez point à Dieu à demi. Si vous cherchez, par de faux tempéraments, à partager votre cœur, Dieu, qui est jaloux, rejettera avec horreur ce partage injurieux qui le met en concurrence avec sa créature, c'est-à-dire, avec le néant même. Il ne vous reste donc, ou que de retomber par un affreux désespoir dans l'abîme de l'iniquité, livré à vous-même, au monde insensé et à tous vos tyranniques désirs, ou de vous abandonner sans réserve au père des miséricordes et au Dieu de

toute consolation qui vous tend les bras malgré vos ingrattitudes. Il n'y a pas de marché à faire avec Dieu ; il est le maître. Il faut se donner à lui et se taire, se laisser mener, et ne voir pas même jusqu'où l'on ira. Abraham quitta sa patrie, et couroit vers une terre étrangère sans savoir où il alloit. Imitons son courage et sa foi. Quand on se fait des règles et des bornes dans sa conversion, on marche sous sa propre conduite : quand on se donne à Dieu sans ménagement, on rend Dieu, pour ainsi dire, le garant de tout ce qu'on fait. Revenez, monsieur, comme l'enfant prodigue : formez au fond de votre cœur cette invocation pleine de confiance : *O père, j'ai péché contre le ciel et contre vous*¹ ! Il n'est pas possible d'éviter les déchirements de

¹ Luc. xv. 18

cœur que vos passions vous feront sentir avant que d'être bien étouffées. Vous sentirez tous les plaisirs en foule, qui viendront vous tirer, comme saint Augustin le dit de lui-même¹ ; vous les entendrez qui vous diront d'une voix secrète : « Quoi donc ! vous nous dites un éternel adieu ! vous ne nous verrez plus ! et toute votre vie ne sera plus que gêne et que tristesse ! » Voilà ce qu'ils diront ; mais Dieu parlera aussi à son tour : il vous fera sentir la joie d'une conscience purifiée, la paix d'une âme que Dieu réconcilie avec lui, et la liberté de ses vrais enfants. Vous n'aurez plus de ces plaisirs furieux qui enivrent l'âme, qui lui font oublier son malheur à force de l'étourdir ; mais vous aurez ce calme intérieur et ce témoignage consolant qui soutient contre

¹ Confess. lib. VIII, cap. XI, n. 26.

toutes les peines : vous serez d'accord avec vous-même ; vous ne craindrez plus de rentrer au dedans de vous : au contraire, vous y trouverez la véritable paix ; vous n'aurez ni à craindre ni à cacher ; vous aimerez tout ce que vous ferez , puisque vous aimerez la volonté de Dieu qui vous y déterminera ; vous ne voudrez plus aucune des choses que Dieu ne vous donnera point ; vous porterez dans votre cœur une source inépuisable de consolation et d'espérance contre tous les maux de la vie. Ainsi , les maux se changeront en biens ; les maladies, les contradictions, les travaux épineux, la mort même, tout deviendra bon : car tout se tourne à bien, comme dit saint Paul¹, pour ceux qui aiment Dieu. Eh ! pourquoi ne l'aimeriez-vous pas , puisqu'il vous aime

¹ Rom. VIII, 28.

tant ? Avez-vous trouvé quelque chose de plus doux à aimer et de plus digne de votre amour ? Le fantôme du monde va s'évanouir, cette vaine décoration disparaîtra bientôt ; l'heure vient, elle approche, la voilà qui s'avance, nous y touchons déjà ; le charme se rompt, nos yeux vont s'ouvrir ; nous ne verrons plus que l'éternelle vérité. Dieu jugera sa créature ingrate. Tous ces insensés qui passent pour sages seront convaincus de folie ; mais nous, qui aurons connu et goûté le don de Dieu, nous laisserons-nous envelopper dans cette condamnation ? Mais vous, monsieur, fermerez-vous votre cœur, ou ne l'ouvrirez-vous qu'à demi, pendant que Dieu vient lui-même avec tant de patience vous le demander tout entier ? Quel est, dit Jérémie de la part de Dieu¹,

¹ Jerem. III.

l'époux qui n'a horreur de son épouse, quand il la voit infidèle courir avec impudence après des amants? Croyez-vous, dit-il, que l'époux la reprenne, si elle revient à lui après tant d'abominations? Et moi, continue-t-il, *ô mon épouse, ô fille d'Israël, quoique tu aies abandonné mon alliance, quoique tu aies violé scandaleusement la foi nuptiale, quoique tu aies couru dans tous les chemins après des amants étrangers; reviens, reviens, ô mon épouse, et je suis prêt à te recevoir.* Voilà, monsieur, ce que fait le Dieu jaloux. Sa patience et sa bonté vont encore plus loin que sa jalousie. Mais s'il vous attend avec amour, il veut que votre retour soit plein de fidélité et de courage. Entrons maintenant dans le détail des dispositions et des règles dont vous avez besoin.

Pour les dispositions, la principale

est l'amour de Dieu. Il n'est pas question d'un amour affectueux et sensible ; vous ne pouvez point vous le donner à vous-même ; cet amour n'est point nécessaire : Dieu le donne plus souvent aux foibles pour les soutenir par leur goût , qu'aux âmes fortes qu'il veut mener par une foi plus pure. Souvent même on se trompe dans cet amour ; on s'attache au plaisir d'aimer, au lieu de ne s'attacher qu'à Dieu seul ; et quand le plaisir diminue, cette piété de goût et d'imagination se dissipe, on se décourage, on croit avoir tout perdu, et on recule. Si Dieu vous donne ce goût pour vous faciliter les commencements de votre retour, il faut le recevoir ; car il sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Mais s'il ne vous le donne point, n'en soyez pas en peine ; car le vrai et pur amour de Dieu consiste souvent dans une volonté sèche et

ferme de lui sacrifier tout : alors on le sert bien plus purement, puisqu'on le sert sans plaisir et sans autre soutien que le renoncement à soi-même. Jésus-Christ au jardin étoit triste jusqu'à la mort, et sa répugnance pour le calice que son père lui présentoit, lui coûta une sueur de sang. Quelle consolation dans cet exemple ! combien étoit-il éloigné d'un goût sensible ! Cependant il dit : *Que votre volonté se fasse, et non la mienne*¹. Disons-le comme lui dans nos sécheresses, et demeurons en paix sous la main de Dieu. Souvenez-vous, monsieur, que vous ne méritez point les joies des âmes pures qui ont toujours suivi pas à pas l'époux. Combien l'avez-vous fait attendre à la porte de votre cœur ! Il est juste qu'il se fasse un peu attendre à son tour.

¹ LUC. XXII. 42.

Les distractions que vous aurez dans la prière ne doivent point vous étonner ; elles sont inévitables après tant d'agitations et de dissipations volontaires : mais elles ne vous nuiront point , si vous les supportez avec patience. L'unique danger que j'y crains est qu'elles ne vous rebutent. Qu'importe que l'imagination s'égare, et que l'esprit même s'échappe en mille folles pensées, pourvu que la volonté ne s'écarte point, et qu'on revienne doucement à Dieu sans s'inquiéter, toutes les fois qu'on s'aperçoit de sa distraction ? Pourvu que vous demeuriez dans cette conduite douce et simple, vos distractions mêmes se tourneront à profit, et vous en éprouverez l'utilité dans la suite, quoique Dieu la cache d'abord. La prière doit être simple, beaucoup du cœur, très-peu de l'esprit : des réflexions simples, sensibles et courtes ;

des sentiments naïfs avec Dieu , sans s'exciter à beaucoup d'actes dont on n'auroit pas le goût. Il suffit de faire les principaux, de foi, d'amour, d'espérance et de contrition, mais tout cela sans gêne , et suivant que votre cœur vous y portera. Dieu est jaloux de la droiture du cœur; mais autant qu'il est jaloux sur cette droiture, autant est-il facile et condescendant sur le reste. Jamais ami tendre et complaisant ne le fut autant que lui. Pour votre prière , vous pouvez la faire sur les endroits des Psaumes qui vous touchent le plus. Toutes les fois que votre attention se relâche, reprenez le livre et ne vous inquiétez pas. L'inquiétude sur les distractions est la distraction la plus dangereuse.

qu Rien n'est meilleur que de vous défier de vous-même. C'est le fruit que vous devez tirer de vos chutes. C'est

pour vous humilier, que Dieu a permis qu'elles aient été si fréquentes, si longues, si profondes; et après tant de grâces reçues autrefois, vous aviez plus de besoin qu'un autre de tomber de bien haut, parce qu'il faut abaisser votre hauteur qui est extrême, et écraser votre orgueil qui se relèveroit toujours. Mais la défiance de vous-même ne doit pas diminuer la confiance en Dieu. La défiance de vous-même doit opérer la fuite des occasions de rechute. Elle doit vous engager à prendre un genre de vie précautionné contre vous-même et contre vos amis; mais elle ne doit pas vous faire douter du secours de Dieu. S'il vous a cherché et poursuivi pendant que vous le fuyiez, et que vous bouchiez vos oreilles de peur d'entendre sa voix qui vous appelloit, combien plus vous mènera-t-il pas à pas, maintenant que vous revenez

à lui ! Ne craignez rien , monsieur ; vous ferez la joie de tout le ciel dans votre retour. Gardez-vous donc bien de vous inquiéter sur la confiance de votre conversion , et sur les moyens de la cacher , de peur qu'elle n'éclate , et qu'ensuite elle ne se tourne en scandale. Cela arriveroit infailliblement si vous comptiez sur vos forces. Votre courage, tout grand qu'il est , seroit ce roseau brisé dont parle l'Écriture : au lieu de vous soutenir , il perceroit votre main. Mais abandonnez-vous à Dieu ; ne faites rien d'éclatant ; mais aussi ne rougissez point de l'Évangile : cette mauvaise honte empêcheroit que Dieu ne bénît votre retour ; je la craindrois cent fois plus que votre fragilité. Ne craignez point d'être déshonoré si vous abandonnez Dieu encore une fois , car alors vous le mériteriez bien ; ce déshonneur seroit le moindre malheur de

votre état. Ne faites donc rien qui paroisse trop ; mais aussi ne vous occupez point de cacher le bien que vous voulez faire. Laissez à Dieu le soin d'arranger tout , et contentez-vous d'une conduite commune. Il faut , dès le premier jour , retrancher tout ce qui peut scandaliser. N'espérez pas de pouvoir vous cacher longtemps à vos domestiques et à vos amis, quand ils verront les scandales ôtés, et qu'en même temps vous ferez les actions qu'un chrétien ne peut se dispenser de faire sans scandale. Il faut entendre la messe modestement ; il faut parler avec retenue et modération. Tout cela fera d'abord conclure que vous revenez au moins à une vie réglée, et vous pouvez compter que le public, toujours excessif dans ses jugements , en conclura que vous revenez à la dévotion. Mais qu'importe ? Laissez-le dire , et contentez-

vous de ne rien montrer que ce qu'on ne sauroit cacher. Dieu portera le fardeau pour vous, et son ange aura soin que vous ne heurtiez pas même du pied contre les pierres semées dans votre chemin. Le principal est de ne regarder jamais derrière soi. Coupez tous les chemins par où ce qui pourroit vous attendrir reviendrait allumer le feu. La moindre chose rouvrirait toutes vos plaies et les envenimerait. Qu'aucun domestique ni ami n'ose vous donner des lettres ou vous lire des choses touchantes de la part des personnes.... Il vous est aisé, avec l'autorité que vous avez, de couper court là-dessus; il n'y a qu'à le vouloir : et vous devez le vouloir comme votre salut éternel, puisque vous ne pouvez le faire que par cette voie.

Ce qui m'embarrasse le plus n'est ni votre promptitude contre vos domesti-

ques, ni vos oppositions pour les gens qui vous traversent; ce que je crains pour vous, c'est votre hauteur naturelle et votre violente pente aux plaisirs. Je crains votre hauteur, parce que vous ne pouvez être à Dieu et vous remplir de son esprit qu'autant que vous vous viderez de vous-même et que vous vous mépriserez sincèrement. Dieu est jaloux de sa gloire, et celle des hommes l'irrite. *Il résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles* ¹. *Il dessèche, dit encore l'Écriture* ², *les racines des nations superbes*. Vous voyez qu'il les dessèche, c'est-à-dire qu'il les fait mourir jusqu'à la racine. Si vous n'êtes petit devant Dieu, si vous ne renoncez à la gloire mondaine, il ne vous bénira jamais. Pour la pente aux plaisirs, elle me feroit

¹ Jac. iv. 6. — ² Eccl. x. 18.

trembler pour vous, si je n'étois bien persuadé que Dieu ne commence son œuvre que pour l'achever. Vous êtes environné de gens de plaisir ; tout ne respire chez vous que l'amusement et la joie profane : tous les amis qui ont votre confiance ne sont pleins que de maximes sensuelles, ils sont en possession de vous parler suivant leurs cœurs corrompus. Par nécessité il faut changer de ton. Demandez donc à Dieu un front d'airain contre l'iniquité : demandez-lui cette bouche et cette sagesse qu'il a promises aux siens pour les rendre victorieux de la sagesse mondaine. Il n'est pas question de prêcher ni de baisser les yeux ; mais il s'agit de se taire, de tourner ailleurs la conversation, de ne témoigner nulle lâche complaisance pour le mal, de ne rire jamais d'une raillerie libertine ou d'une parole impure. Qu'on croie tout ce

qu'on voudra , il faut prendre le dessus ; c'est à quoi vous doit servir l'autorité de votre place et de vos talents naturels. Mais , souvenez-vous , monsieur , que , si vous vous laissez entamer , vous êtes perdu. Un faux ménagement entre Dieu et le monde ne contentera ni Dieu ni le monde. Vous serez rejeté de Dieu ; le monde vous entraînera , et rira de vous voir entraîné dans ses pièges. Ce qui vous préservera de ce malheur , sera une conduite droite , pleine de confiance en Dieu et de renoncement aux considérations humaines.

Pour le changement de votre cœur , voici ce qui est essentiel et que je vous demande au nom de Dieu ; c'est que vous soyez pleinement résolu de faire deux choses : la première , de recevoir sans hésiter toutes les lumières que Dieu vous donnera peut-être dans la suite pour aller plus loin que vous ne vous

proposez d'aller d'abord ; par exemple, promettez à Dieu de bonne foi, que si vous ne connoissez pas encore tout ce que vous lui devez, soit pour la réparation des scandales ou des injustices, soit pour l'usage de vos biens et de votre autorité, vous ne fermerez jamais les yeux à la lumière, et qu'au contraire vous serez ravi d'avancer toujours dans la connoissance de vos devoirs. La seconde chose est une ferme et sincère résolution de suivre toujours, quoi qu'il vous en coûte, la lumière que Dieu vous donnera, en sorte que s'il vous découvre dans la suite plus de devoirs à remplir et plus de victoires à remporter sur vous, vous ne résisterez jamais au Saint-Esprit, mais qu'au contraire vous foulerez aux pieds tous les obstacles pour ne jamais manquer à Dieu. Moyennant ces deux dispositions, j'espère que vous marcherez sur des fondements iné-

branlables, et que nous n'aurons point la douleur de vous voir chanceler dans la voie du salut.

Il reste maintenant à dire deux mots sur les choses que vous avez à faire extérieurement, et sur le règlement de piété que vous pouvez prendre. Parlez, monsieur, à Mme la M. de S. (*marquise de Seignelai*) comme vous l'avez résolu; et faites-le tout au plus tôt : cette démarche sera très-agréable à Dieu; elle sera une source de grâce pour votre conduite.

Votre règlement sur la piété ne doit pas être maintenant tel qu'il sera dans la suite quand votre santé sera rétablie. Maintenant contentez-vous de prendre le matin, où vous vous portez mieux et où vous avez moins de visites, quelques passages des Psaumes, que vous choisirez selon votre goût : occupez-vous-en de la manière qui est déjà

marquée dans cette lettre, et passez dans cette occupation environ un quart d'heure, si vous le pouvez. Si votre santé ne vous le permet pas, faites-le à plusieurs reprises, dans les heures de la journée où vous aurez moins d'indisposition et d'embarras. Lisez aussi ou faites-vous lire par M. le D. de Ch. (*duc de Chevreuse*) un chapitre de l'Imitation chaque jour. Ne craignez point de l'interrompre quand vous vous trouverez fatigué : vous pouvez reprendre dans la suite. Au reste, ce que je crois qui vous convient le plus, c'est d'élever de temps en temps votre cœur à Dieu sans aucune contention d'esprit et avec une pleine confiance. Le temps de la maladie vous est favorable ; car c'est une espèce de retraite forcée, qui vous met à l'abri des conversations profanes, et qui assemble autour de vous les gens de bien de votre famille. Un peu de

conversation chrétienne avec M. de Ch. vous fortifiera beaucoup dans vos bons sentiments. On a besoin d'être aidé dans un si pénible retour. La confiance même soulage, et élargit le cœur pour y faire entrer les choses de Dieu. Je le prie sans cesse, monsieur, de vous soutenir par sa main toute-puissante contre le monde et contre vous-même. Vous me paroissez dans votre lit comme Saul abattu et prosterné aux portes de Damas. Jésus-Christ, que vous avez abandonné et outragé, vous dit : *Saut, pourquoi me persécutes-tu ? il est dur de résister à l'aiguillon.* Dites-lui : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* Il fera de vous un vaisseau d'élection pour porter son nom.

¹ Act. ix. 4, 5, 6.





II.

OBLIGATION D'AVANCER CHAQUE JOUR DANS LA
CONNOISSANCE DE SES DEVOIRS ET DE LA LOI
DIVINE.

Paris, 2 juillet (1690).

Il me paroît, monsieur, que la plus importante de toutes vos questions est celle que vous me faites sur l'ignorance de vos devoirs. Vous voudriez bien qu'il vous fût permis de vous contenter de ce que vous en avez connu, sans vous embarrasser pour en connoître davantage; mais je vous avoue que je ne puis entrer dans votre sentiment. Ce n'est pas que j'approuve ces sévérités excessives et indiscrètes, qui veulent qu'un homme tremble à chaque moment, et à chaque chose qu'il fait, de

peur de mal faire. Nous avons un bon maître, qui demande plus la confiance que tout le reste.

Il a pitié, comme un père tendre, des foiblesses de ses enfants, parce qu'il connoît la boue fragile dont il les a pétris de ses propres mains. C'est ainsi que Dieu lui-même parle dans un psaume ¹. A Dieu ne plaise donc, monsieur, que je veuille vous engager dans ces dévotions si timides et si gênées où l'on croit que Dieu ne pardonne rien, et qu'il ne cherche qu'à nous surprendre dans nos moindres fautes pour nous confondre ! Non, non, je ne crains rien davantage que cette conduite ; et, bien loin de vouloir vous y jeter, je ne songe qu'à vous tourner vers le pur amour, qui est toujours libre, simple, gai, courageux, marchant avec largeur,

¹ Ps. CH. 13, 14.

et animé par la confiance. Encore une fois, Dieu est témoin que je crois que les conducteurs qui conduisent par cet autre chemin de gêne et de trouble, se trompent grossièrement, et courent risque de gâter tout. Mais voyons aussi de bonne foi ce que nous devons à Dieu. Peut-être n'y avons-nous jamais pensé assez sérieusement. Ne lui devons-nous pas autant qu'un ami doit à son ami, et qu'un domestique doit à son maître ? Si vous aviez un ami à qui vous eussiez confié tous vos intérêts, qui vous eût les plus grandes obligations, et que vous aimassiez tendrement, voudriez-vous qu'il se contentât d'entendre une partie de vos intentions sur les choses qu'il seroit engagé à faire pour vous ? Que penseriez-vous de lui et de son amitié, s'il se contentoit de savoir en gros ce que vous voudriez, et s'il craignoit de l'apprendre plus en détail ?

Quelqu'un qui souhaiteroit votre avantage viendrait lui dire : Ne voulez-vous pas envoyer vers votre ami pour éclaircir plus exactement ce dont il vous a chargé ? n'est-il pas juste que vous le consultiez lui-même, de peur de vous tromper et de n'avoir pas bien compris tout ce qu'il attend de vous ? En vérité, cet homme mériteroit-il le nom d'ami, et pourriez-vous le croire de bonne foi, s'il répondoit : Je fais ce que j'ai compris que mon ami vouloit ; que m'importe d'en savoir davantage ? je ne veux point m'embarrasser ; il me suffit de suivre la connoissance imparfaite que j'ai de ses intérêts, sans en chercher une plus parfaite : cette recherche ne serviroit qu'à m'engager peut-être à faire pour lui des choses qui m'incommoderoient ; je n'en veux pas prendre la peine : je serois bien fâché de l'offenser dans ses intérêts essentiels ; mais je

ne m'embarrasse guère de connoître les moyens de ne les choquer pas dans les petites choses, et même, pour les grandes, je ne veux point savoir ses intentions mieux que je ne les sais, et je suis résolu, pour éviter cet embarrassant éclaircissement, de hasarder de lui nuire même dans les choses de conséquence. Je crois, monsieur, qu'un tel ami vous paroîtroit bien indigne d'en porter le nom, que vous seriez mortellement blessé de son ingratitude, et que vous auriez honte de vous être confié à lui; je suis même très-assuré que vous trouveriez son procédé d'autant plus choquant, qu'il auroit joint la mauvaise foi à la mauvaise volonté. J'aurois mieux aimé, diriez-vous, qu'il eût ouvertement refusé de me servir; mais m'offrir ses services, et puis chercher des prétextes pour ne s'instruire pas à fond de mes intérêts, et craindre

d'y voir trop clair de peur d'être obligé de me rendre de trop grands services, voilà ce qui me paroît le plus corrompu et le plus inexcusable. C'est, monsieur, ce que vous diriez d'un ami qui ne vous devoit presque rien. Que croyez-vous donc que Dieu dira de vous dans son jugement; de vous, dis-je, qui lui devez tout, si vous êtes comme cet ami infidèle, qui affecte de fermer les yeux de peur de voir trop clair dans les affaires de son ami, et qui se vante encore d'être un ami de bonne foi?

Mais venons à la seconde comparaison, pour achever de rendre cette vérité manifeste et sensible.

Si le roi avoit confié une place, ou une armée, ou une négociation à un de ses sujets, trouveroit-il bon que ce sujet négligeât de s'instruire exactement des fortifications et de l'état de sa place; que ce général d'armée se contentât

d'avoir une médiocre science de la guerre; que cet ambassadeur refusât d'approfondir les affaires étrangères et les moyens de faire réussir sa négociation? Si le roi, dans la suite, reprochoit à ces trois hommes le mauvais succès des choses qui leur étoient confiées, le gouverneur oseroit-il lui dire : J'ai cru que j'en savois assez, quoique j'entendisse mal les sièges, et je n'ai point voulu m'embarrasser à en apprendre davantage pour défendre plus longtemps ma place? Le général mal instruit pourroit-il lui dire : Je n'ai point voulu m'embrouiller dans les différents avis des ingénieurs sur l'attaque d'une telle ville, ni raisonner avec les officiers expérimentés pour suppléer à mon ignorance, qui m'a fait perdre la bataille; je me suis contenté de mon bon sens; j'ai cru que ma bonne intention et ma petite capacité m'excuseroient, et

que vous seriez content pourvu que je ne vous trahisse pas ? Cet ambassadeur auroit-il le front d'alléguer qu'il n'étoit pas obligé de savoir à fond les desseins des ennemis, les intérêts de la cour étrangère où il négocioit, et les moyens d'y persuader les esprits pour servir son maître ? Il falloit, répondroit le roi, veiller nuit et jour pour apprendre toutes ces choses : les négliger, c'étoit trahir mes intérêts, et me sacrifier à votre paresse. Voilà ce que le roi diroit avec raison. Mais que dira le Roi des rois, si vous faites comme les lâches serviteurs ?

Vous voyez bien, monsieur, que vous ne pardonneriez jamais cette ignorance pleine de négligence et d'affectation, et que Dieu doit encore moins vous la pardonner. Aussi voyons-nous que les dimanches n'ont été institués que pour réserver un jour en chaque semaine à

l'étude de la loi de Dieu et à la méditation de ses mystères. C'est pourquoi on tenoit anciennement, pendant un temps assez long, ceux qui vouloient être chrétiens, dans l'étude de la religion, même avant que de leur donner le baptême. Le besoin de connoître Dieu et Jésus-Christ son fils, notre Sauveur, est toujours le même, et ne sauroit jamais diminuer. L'Évangile, qui est le livre où Dieu instruit les hommes, ne nous est point donné pour ne savoir jamais ce qu'il contient. Je sais qu'il y a beaucoup d'hommes grossiers et mal préparés, qui pourroient abuser de cette sainte lecture; mais ceux qui y sont préparés par une intention pure et par une entière docilité d'esprit ne doivent pas s'en priver : c'est sur ce livre, et non sur le conseil des hommes, que nous serons jugés. C'est donc sur ce livre qu'il faut préparer nos comptes,

et prévenir, par notre fidélité à suivre les règles, le redoutable jugement de Dieu. Saint Paul disoit aux premiers chrétiens ¹ : *Vous êtes riches en toute sorte de science et de connoissance des vérités de Dieu.* Cependant il répète sans cesse aux fidèles, c'est-à-dire à tout le peuple sans exception, *qu'il faut croître tous les jours dans la science de Dieu ; qu'il faut être éclairé, pour savoir non-seulement la loi en général, mais encore quelle est la volonté de Dieu en chaque chose, avec ce qui lui plaît davantage et qui est le plus parfait* ². Quiconque aime véritablement son ami, ne se contente pas de ne le point offenser, il cherche encore tout ce qui peut l'obliger et lui plaire. La sincère amitié est inventrice et ingénieuse. Il n'y a que la crainte d'es-

¹ I Cor. I. 5. — ² Coloss. I. 10. Rom. XII. 2.

clave qui se borne à éviter la punition des grandes désobéissances. Il n'y a point d'honnête homme qui voulût se faire servir par un domestique qui ne voudroit jamais faire que les choses dont il ne pourroit se dispenser, et qui craindroit de connoître trop ce qui pourroit lui gagner le cœur de son maître.

Jésus-Christ veut tellement qu'on soit éclairé sur la loi, qu'il ne veut pas même qu'on s'appuie sur les décisions des gens que l'on consulte, si on a sujet de se défier d'eux, et de craindre qu'ils ne soient pas assez exactement instruits. *Si un aveugle, dit-il¹, en conduit un autre, ils tomberont tous deux ensemble dans le précipice.* Remarquez bien qu'il ne dit pas : L'un excusera l'autre ; au contraire, le

¹ Matth. xv, 14.

conducteur ne servira qu'à entraîner l'autre , et qu'à le précipiter dans l'abîme.

Faudra-t-il conclure de là , qu'il faut courir sans cesse de docteur en docteur , et ne savoir à quoi s'en tenir ? C'est une incertitude qui va à troubler la paix de toutes les consciences.

J'en conviens ; mais ce que je crois nécessaire , est qu'on fasse pour la vie éternelle de l'âme ce qu'on ne manque jamais de faire pour la vie passagère du corps. Est-on malade ? on ne croit pas que le médecin le plus expérimenté et le chirurgien le plus adroit le soit trop pour se faire traiter : on regarderoit comme une étrange témérité celle d'un homme qui s'arrêteroit aux moins éclairés médecins , et qui ne daigneroit pas consulter les plus habiles. Le sens commun suffit seul pour décider en ces occasions. Faites de même pour votre

âme. Ne vous arrêtez qu'aux conseils que vous croirez les plus sages , les plus droits , les plus désintéressés. Fuyez les gens qui sont rigoureux par chagrin , ou par ostentation , ou par entêtement de nouveauté. Mais prenez garde aussi de ne chercher pas , comme les Israélites , des conseils flatteurs et intéressés , des gens amollis par des considérations mondaines , *qui mettent*, comme dit l'Écriture ¹, *des coussins sous les coudes des pécheurs* , au lieu de les assujettir à la pénitence ; enfin des personnes peu éclairées et qui vous tromperont en se trompant elles-mêmes. Cherchez, selon toute la lumière que Dieu vous donne , le juste milieu ; apportez-y le même soin qu'un homme sage emploie à choisir le meilleur avocat et le meilleur médecin. Ce sera alors que vous pourrez demeu-

¹Ezech. xiii. 18.

rer en paix , et vous confier humblement à la bonté de Dieu , qui ne permettra pas que vous demeuriez toujours dans l'égarement , supposé que vous vous égariez.

Mais faudra-t-il , direz-vous , passer sa vie à étudier la religion comme un docteur ? Non , monsieur , ce n'est pas là ce que Dieu demande de vous. Il demande que vous vous nourrissiez humblement , chaque jour , des vérités de l'Évangile , non pour décider , mais pour vous défier encore davantage de vous , et pour apprendre de Jésus-Christ à *être doux et humble de cœur*¹. Ce ne sera point une subtile et vaine science que vous apprendrez ; vous n'apprendrez qu'à vous mépriser vous-même , qu'à fouler aux pieds les fragiles biens d'ici-bas , qu'à vous détacher de

¹ Matth. xi. 29.

cette vie qui s'enfuit comme une ombre, qu'à aimer la grandeur de Dieu devant qui toute autre grandeur disparoît, qu'à être doux, patient, juste, sincère en tout avec le prochain. Cette science ne s'apprend point par la subtilité des raisonnemens, par les longues lectures, par la facilité à les retenir : il ne faut qu'un cœur simple et docile, pour faire, sans aucune pénétration d'esprit, un progrès continuel et merveilleux dans cette science, qui est celle des saints. Deux mots vous enseigneront les plus profondes vérités ; et, si vous êtes humble, vous en entendrez plus que les grands docteurs pleins d'eux-mêmes. C'est la science de tant d'ignorants à qui Dieu s'est communiqué. C'est pourquoi Jésus-Christ dit ¹ : *Je vous rends grâces, mon père, de ce que vous avez*

¹ Matth. xi. 25.

caché ces choses aux grands et aux sages du siècle, et de ce que vous les avez révélées aux simples et aux petits. C'est pourquoi il dit encore¹, qu'il faut être enfant pour entrer au royaume des cieux. C'est donc la science de devenir simple et petit enfant, dans laquelle il faut s'instruire tous les jours par la méditation de la parole de Dieu.

Je me suis tellement étendu, monsieur, sur cette question, que je n'ai pas aujourd'hui le temps de répondre aux autres; mais je le ferai au premier jour. Je prie Dieu qu'il vous fasse bien goûter tout ceci.

J'oubliois, monsieur, de vous dire que le premier des commandements de Dieu suffit pour faire évanouir en un moment tous vos prétextes, et pour forcer tous vos retranchements. *Vous*

¹ Matth. XVIII. 3.

aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toute votre pensée et de toutes vos forces. Voyez combien de termes joints ensemble par le Saint-Esprit, pour prévenir toutes les réserves que l'homme pourroit vouloir faire au préjudice de cet amour qui veut qu'on lui sacrifie tout. Voilà un amour jaloux et dominant : tout n'est pas trop pour lui. Il ne souffre point de partage, et il ne permet plus d'aimer, hors de Dieu, que ce que Dieu lui-même commande d'aimer pour l'amour de lui.

Il faut l'aimer, non-seulement de toute l'étendue et de toute la force de son cœur, mais encore de toute l'application de sa pensée. Comment pourra-t-on donc croire qu'on l'aime, si on ne peut se résoudre à penser à sa loi, et à s'appliquer de suite à accomplir sa volonté ? C'est se moquer, de croire

qu'on puisse aimer Dieu d'un amour si vigilant et si appliqué, pendant qu'on craint de découvrir trop clairement ce que cet amour demande. Il n'y a qu'une seule manière d'aimer de bonne foi, qui est de ne faire aucun marché avec lui, et de suivre avec un cœur généreux tout ce qu'il inspire pour connoître la volonté adorable de celui qui nous a faits de rien, et rachetés par son propre sang de la mort éternelle. Tous ceux qui vivent dans ces retranchements, qui veulent aimer Dieu de peur qu'il ne les punisse, mais qui voudroient bien être un peu sourds pour ne l'entendre qu'à demi quand il leur parle de se détacher du monde et d'eux-mêmes, courent grand risque d'être de ces tièdes, dont Jésus-Christ dit qu'il les vomira¹. Pour nous, qui

¹ Apoc. III. 16.

voulons être à lui sans réserve , la paix et la miséricorde viendront sur nous ; et nous recevrons , en récompense de ce sacrifice , le centuple promis dès cette vie outre le royaume du ciel. La liberté du cœur, la paix de la conscience, la douceur de s'abandonner entre les mains de Dieu, la joie de voir toujours croître la lumière en son cœur, enfin le dégagement des craintes et des désirs tyranniques du siècle, font ce centuple de bonheur que les véritables enfants de Dieu possèdent au milieu des croix, pourvu qu'ils soient fidèles. Quelle foiblesse de cœur y auroit-il donc à craindre de s'engager trop avant dans un état si désirable ? *Malheur*, dit l'Écriture ¹, *aux cœurs partagés* ! En effet, ils sont sans cesse déchirés, d'un côté par le monde et par leurs passions en-

¹ Eccli. II. 14.

core vivantes, de l'autre par les remords de leur conscience, et par la crainte de la mort suivie de l'éternité. Heureux ceux qui se jettent tête baissée et les yeux fermés entre les bras du *père des miséricordes et du Dieu de toute consolation*, pour parler comme saint Paul ¹ ! Ceux-là, bien loin de craindre de voir trop clair, ne craignent rien tant que de ne voir pas assez ce que Dieu demande. Sitôt qu'ils découvrent une nouvelle lumière dans la loi de Dieu, *ils sont transportés de joie*, dit l'Écriture ², *comme un avare qui trouve un trésor*.

Pour l'article des choses qu'on peut lire et pour celui de l'emploi du temps, je vous promets, monsieur, une prompte réponse ; mais je vous ai déjà dit que cette lettre est trop longue, et vous

¹ II Cor. I. 3. — ² Ps. cxviii. 162.

voyez bien que depuis que je vous l'ai dit, je l'ai encore beaucoup allongée.



III.

IL COMPATIT A SES DOULEURS , ET LES LUI FAIT
REGARDER COMME UN EFFET DE LA MISÉRICORDE
DE DIEU.

Vendredi, 14 juillet 1690.

J'apprends, monsieur, que vous souffrez, et que Dieu vous met à une très-rude épreuve par la longueur de vos maux. Si je me laissois aller à mon cœur, j'en serois véritablement affligé, mais je conçois que Dieu vous aime en vous frappant, et je suis persuadé que vos maux seront dans la suite de très-grands biens. Il vous impose une pénitence que vous n'auriez jamais pu vous

résoudre à faire, et qui est pourtant ce que vous devez à sa justice pour l'expiation de vos péchés. Il vous arrache ce que vous auriez eu bien de la peine à lui donner. En vous l'arrachant, il vous ôte la gloire de le lui sacrifier; en sorte que vous ne pouvez vous faire honneur de ce sacrifice. Ainsi, il vous humilie en vous instruisant. D'ailleurs, il vous tient dans un état d'impuissance qui renverse tous les projets de votre ambition. Toutes ces hautes pensées, dont vous aviez nourri votre cœur depuis si longtemps, s'évanouissent. Votre sagesse est confondue. Par là, Dieu vous force de vous tourner entièrement vers lui. Il étoit jaloux d'un voyage où la gloire mondaine auroit occupé tous vos désirs, et où vous auriez été en proie aux plus violentes passions. En vérité, monsieur, je crois qu'en rompant ce voyage, non-seulement il préserve votre

âme d'un grand danger, mais encore il épargne à votre corps une agitation mortelle. Il veut que vous viviez, et que vous viviez à lui seul. Pour vous faire entrer dans cette vie, il vous fait passer par une langueur accablante où vous mourrez à tout appui humain. Après vous avoir affligé, il vous consolera en bon père, lorsque l'affliction aura détaché et purifié votre cœur. Je le prie de vous donner une patience sans bornes dans des maux aussi longs et aussi douloureux que les vôtres. Que ne puis-je, monsieur, les partager avec vous, et être votre garde-malade ! Vous n'en sauriez avoir de plus zélé que moi.





IV.

IL L'EXCITE A LA CONFIANCE EN DIEU.

Mardi, 18 juillet (1690).

Vous demandez, monsieur, quelque motif de confiance dans vos maux : mais ne voyez-vous pas que vos maux sont eux-mêmes la plus sensible preuve des bontés de Dieu qui doivent ranimer votre confiance ? Quel bonheur de faire une pénitence que vous n'avez point choisie, et que Dieu vous impose lui-même ! Non-seulement elle sert à expier le passé, mais encore elle est un contre-poison pour l'avenir. Elle vous arrache aux grands desseins d'ambition, que vous n'auriez jamais eu le courage de sacrifier à Dieu ; elle vous tient entre la

vie et la mort, entre les plus grandes affaires et l'inutilité à tout; elle vous met aux portes de la mort, et vous en retire après vous avoir montré de si près l'horrible gouffre qui engloutit tout ce que le monde admire le plus. Dieu vous renverse, comme il renversa saint Paul aux portes de Damas, et il vous dit au fond du cœur : *Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. Pourquoi me persécutez-vous ?* Après cela, monsieur, douterez-vous qu'il ne vous aime ? S'il ne vous aimoit, pourquoi ne vous auroit-il pas abandonné aux désirs de votre cœur ? pourquoi vous auroit-il poursuivi pendant que vous le fuyiez avec tant de dureté et d'ingratitude ? Aviez-vous mérité cette longue patience, et ces retours de grâce tant de fois méprisée ? Vous aviez éteint en vous l'esprit de grâce ; vous aviez fait injure à cet esprit de vérité ; vous aviez foulé

à vos pieds le sang de l'alliance; vous étiez enfant de colère : et Dieu ne s'est point lassé; il vous a aimé malgré vous. Vous vouliez périr, et il ne vouloit pas que vous périssiez. Il a ressuscité sa grâce en vous. Vous l'aimez, ou du moins vous désirez de l'aimer; vous craignez de ne l'aimer pas; vous avez horreur de vous-même à la vue de vos péchés et des bontés de Dieu. Croyez-vous qu'on puisse, sans être aidé par l'esprit de Dieu, désirer de l'aimer, craindre de ne l'aimer pas, avoir horreur de soi et de sa corruption? Non, non, monsieur, il n'y a que Dieu qui fasse ces grands changements dans une âme aussi égarée et aussi endurcie qu'étoit la vôtre; et quand Dieu les fait, on ne peut douter qu'il n'aime cette âme d'un amour infini. Il voit mieux que vous la lèpre dont vous étiez couvert : c'est la multitude de vos plaies

horribles, qui, loin de le rebuter, a attiré sa compassion sur vous. Hé! que faut-il à la souveraine miséricorde, sinon une extrême misère sur laquelle elle puisse se glorifier? O que vous êtes un objet propre aux bontés de Dieu! elles paroissent en vous plus que dans un autre. Un autre pourroit s'imaginer que sa régularité de mœurs lui auroit attiré quelque grâce. Mais vous, monsieur, qu'avez-vous fait à Dieu, sinon l'offenser, et l'offenser par des rechutes scandaleuses? Que vous doit-il? rien que l'enfer, mais l'enfer bien plus rigoureux qu'à un autre. Vous êtes donc celui à qui il se plaît de donner; car il vous doit moins qu'à tout autre. Sa grâce paroît plus pure grâce en vous, et c'est à la louange de sa grâce, qu'il comble de miséricordes cet abîme de misère et de corruption. Vous pouvez donc, monsieur, dire comme saint

Paul ¹ : *Dieu m'a formé exprès comme un modèle de sa patience, pour ranimer la confiance de tous les pécheurs qui seroient tentés de tomber dans le désespoir.* O hommes qui avez comblé, ce semble, toute mesure d'iniquités, regardez-moi, et ne désespérez jamais des bontés du Père céleste. Il n'y a qu'un seul crime indigne de cette miséricorde, c'est de s'endurcir contre elle, et de ne la vouloir point espérer. Il est vrai que vous ne devez plus compter sur vous-même, ni vous promettre rien ou de vos talents ou de votre courage. Tout vous manquera du côté de vous-même; et vous serez confondu par la malédiction de Jérémie ², si vous vous appuyez sur les bras de la chair : mais autant que vous sentirez votre impuissance, autant devez-

¹ I Tim. I. 16. — ² Jerem. XVII. 5.

vous ouvrir votre cœur à la force toute-puissante de celui qui vous dit : *Ne craignez rien ; je suis avec vous* ¹. Il changera tous les maux en biens. La maladie du corps sera la guérison de l'âme. Vous bénirez Dieu avec consolation de vous avoir frappé de tant de plaies au dehors pour guérir ces autres plaies profondes et mortelles que l'orgueil et la mollesse avoient faites dans votre cœur. Vous verrez cette conduite secrète de miséricorde se développer peu à peu sur vous. Que tardez-vous, monsieur, à rendre gloire à Dieu, en vous livrant à lui sans condition et sans réserve ? Plus vous vous ferez à lui, plus vous l'engagerez à prendre soin de vous. Je le prie de tout mon cœur de vous faire sentir la paix et la consolation qu'il y a à espérer en lui seul.

¹ Isai. xli. 10.



V.

IL LUI ENVOIE QUELQUES SUJETS DE MÉDITATION¹,
ET LUI APPREND A SANCTIFIER SES SOUFFRANCES.

Mercredi, 26 juillet (1690).

Je vous envoie, monsieur, sept différents sujets : il y en a un qui est traité deux fois, à cause de son importance. Quand vous aurez fait l'essai, vous verrez si cette manière vous convient, et si vous avez quelque changement à y désirer. Plus je pense à vous, monsieur, ce qui m'arrive très-souvent, plus je suis convaincu que ce n'est pas

¹ Il s'agit ici vraisemblablement de quelques-unes des *Méditations tirées de l'Écriture sainte*, parmi lesquelles, en effet, plusieurs sont sur le même texte.

sans un grand dessein que Dieu vous presse d'avancer vers lui. Vous n'aurez ni repos ni consolation jusqu'à ce que vous ne teniez plus à rien, et que vous soyez tout entier sans réserve à celui pour qui tout n'est pas trop. Alors viendront la paix et la joie du Saint-Esprit avec la santé et les forces pour accomplir les desseins de Dieu. Vous pouvez le glorifier beaucoup ; c'est pour cela qu'il vous comble de miséricordes : mais il veut un cœur grand et généreux, qui mette toute sa consolation à réparer ses péchés et ses scandales par une conduite forte et abandonnée à la grâce. Je prie Notre-Seigneur qu'il s'empare de vous malgré vous, qu'il mette le feu aux quatre coins et au milieu de votre cœur.





VI.

COMMENT ON PEUT CONSERVER LA PRÉSENCE DE
DIEU AU MILIEU DES CROIX.

Vous demandez, monsieur, un moyen de conserver la présence de Dieu au milieu des croix. Pour moi, j'espère que vous sentirez combien les croix sont elles-mêmes propres à nous tenir dans la fréquente présence de Dieu. Qu'y a-t-il de plus naturel, quand on souffre, que de chercher du soulagement ? mais quel soulagement et quelle consolation ne trouve-t-on pas dans la souffrance, quand on se tourne avec amour du côté de Dieu ! Quand vos maux vous pressent, vous envoyez chercher les médecins et les personnes de

votre famille que vous croyez les plus propres à vous soutenir : appelez de même à votre secours le médecin d'en haut, qui peut d'autant mieux connoître et guérir vos maux , que c'est lui qui les a faits par miséricorde. Appelez l'unique ami , le vrai consolateur , le père tendre, qui vous portera dans son sein , et qui vous donnera , ou l'adoucissement de vos maux , ou le courage de les souffrir patiemment dans toute leur amertume. O qu'il est doux de sentir une telle ressource en Dieu , et de savoir qu'elle ne peut jamais nous manquer ! Il est toujours tout prêt à nous entendre ; il sait mieux que nous-mêmes tout ce que nous souffrons. C'est lui qui nous fait souffrir , parce qu'il veut nous épargner d'autres souffrances éternelles , que nous méritons. C'est lui qui forme en nous le cri par lequel nous l'appelons à notre secours.

Ce cri, dit-il dans l'Écriture ¹, ne sera pas encore formé dans votre bouche, et déjà je l'entendrai pour me hâter de vous secourir. Si quelquefois il paroît lent à nous délivrer et à venir nous consoler, c'est qu'il nous fait ce que Jésus-Christ fit à Lazare qu'il aimoit tendrement : il attendit tout exprès plusieurs jours, pour le laisser mourir, et pour avoir lieu de le ressusciter. Dieu paroît lent pour vous guérir, parce qu'il veut vous livrer à vos maux, afin que vous mouriez à vous-même et à la vie corrompue du siècle. Quand tous vos désirs seront bien amortis, quand votre orgueil sera dans la poussière du tombeau, quand vous commencerez à être insensible à la mauvaise honte et à la pernicieuse complaisance pour les amis libertins ; quand vous aurez tout

¹ Isai. LXV. 24.

sacrifié à Dieu sans nulle réserve , et que le vieil homme n'aura plus ni espérance ni ressource, alors j'espère que Dieu manifestera sa gloire : il vous rendra une vie pure et digne de lui; il vous montrera au monde comme Lazare ressuscité, non pour rentrer dans une vie lâche, vaine et profane, mais pour être aux yeux du monde incrédule comme un signe des merveilles de Dieu, qui convainque les incrédules, qui fasse taire l'iniquité la plus maligne, et qui encourage les pécheurs à se convertir.

Cependant, monsieur, dites à Dieu dans vos douleurs : Mon Dieu, je m'oublierois moi-même plutôt que de vous oublier : *Memor fui Dei, et delectatus sum* ¹. Mes maux sont inévitables; car je ne puis me dérober aux coups de votre juste et toute-puissante main. Il

¹ Ps. LXXVI. 4.

faut donc que je souffre , puisque j'ai péché, et que la sentence de ma punition est partie d'en haut. Il n'est plus question que de souffrir avec le désespoir d'une âme livrée à sa propre faiblesse, ou avec la consolation d'espérer en vous ; avec le trouble de l'amour-propre poussé à bout par la douleur, ou avec la paix de votre amour et de la confiance en vos éternelles bontés. L'impatience ne délivre d'aucun mal ; au contraire, c'est un mal très-cuisant que l'on ajoute à tous les autres pour s'accabler. La résignation n'augmente point les maux qu'on souffre ; elle les adoucit , elle les charme même , pour ainsi dire , en découvrant les biens infinis cachés sous ces maux. Je ne vous propose donc, monsieur, de vous jeter entre les bras de Dieu, que pour y trouver le plus doux de tous les remèdes. Comptez que c'est moins un sacrifice

de votre volonté dans les douleurs , qu'un adoucissement de vos douleurs mêmes. Si vous vous accoutumez peu à peu à chercher en Dieu avec confiance tout ce qui vous manque en vous-même, vous vous ferez peu à peu une douce et heureuse habitude de vous tourner vers lui toutes les fois que vos maux vous presseront, comme un petit enfant se tourne vers le sein de sa nourrice toutes les fois qu'il voit quelque objet qui l'effraye, ou qu'il sent quelque peine. Ce qui vous rend ce retour vers Dieu difficile , c'est que vous le faites avec effort, sans avoir une certaine confiance pleine et simple , et plutôt pour vous sacrifier avec douleur que pour chercher la consolation de votre cœur. Dieu veut que vous soyez plus libre avec lui. Tournez-vous donc vers lui, moins pour lui donner que pour recevoir de lui; car vous ne lui donnerez qu'autant

qu'il vous donnera. Ouvrez-lui à tout moment votre cœur ; vous recevrez la patience avec l'amour. Quand la patience vous échappe dans vos douleurs, vous pouvez recourir à Dieu afin qu'il vous soutienne , comme vous appeliez quelqu'un à votre secours pour vous décharger d'une partie d'un fardeau accablant. Quand il vous arrive de succomber à la tentation d'impatience , n'ajoutez pas à ce mal celui de vous décourager. S'impatiser , c'est envenimer sa plaie : il faut au contraire lever les yeux vers le médecin , et lui montrer toute la profondeur de sa plaie, afin qu'il y verse le baume pour la guérir. Demeurez tranquille et humilié sous la main de Dieu, à la vue de votre hauteur, de votre impatience, de vos délicatesses et de vos chagrins. Rien n'est plus propre à vous confondre que la réflexion que Dieu vous a fait

faire. Vous n'avez qu'un seul moyen de pratiquer la vertu, qui est de souffrir avec paix et douceur ; toutes les autres occasions de sacrifice vous sont ôtées. Vous n'avez ni le piège des affaires, ni la séduction des compagnies et des conversations profanes : vous êtes avec une famille chrétienne, et il ne vous reste plus qu'à souffrir. Vous le faites si mal, que cela seul doit suffire pour vous ôter toute confiance en vous-même. Combien d'innocents qui souffrent des maux plus grands que les vôtres, et qui n'ont aucun des soulagemens que vous avez, quoique vous n'en méritiez aucun ! Demeurez souvent devant Dieu à repasser doucement toutes ces choses. Un mot d'un Psaume ou de l'Évangile, ou de quelque autre endroit de l'Écriture qui vous aura touché, suffira pour élever de temps en temps votre cœur vers Dieu. Mais il

faut que ces élévations de cœur soient faciles, courtes, simples et familières; vous pouvez même les faire au milieu des gens qui sont avec vous sans que personne s'en aperçoive. D'ailleurs, vous avez un avantage que vous ne devez pas laisser perdre, qui est de parler de piété avec les personnes de votre famille qui en sont pleines. Quand ces petites conversations se font par épanchement de cœur, et avec une entière liberté, elles nourrissent l'âme, elles la fortifient, elles l'encouragent, elles la rendent robuste dans les croix, elles la soulagent dans ses tentations d'accablement; elles élargissent un cœur serré par la peine, elles le tiennent dans une certaine paix qu'on ne goûte presque jamais lorsqu'on demeure renfermé en soi-même. Pour les lectures et les prières, vous devez les faire très-courtes; car, en l'état où vous êtes,

on ne sauroit trop ménager votre esprit et votre corps. De courtes, simples et fréquentes élévations de cœur à Dieu sur quelque passage touchant, vous feront plus de bien que les applications suivies à un sujet particulier. Vous pouvez laisser parler votre famille et vos amis, et vous contenter d'écouter. Pendant qu'on écoute la conversation, le cœur ne laisse pas de se recueillir souvent sur les choses intérieures, et il se nourrit de Dieu en secret. Le silence est très-nécessaire et à votre corps et à votre âme. *C'est dans le silence et dans l'espérance, comme dit l'Écriture¹, que sera votre force.*

¹ Isai. xxx. 15.





LETTRES

AU DUC DE BOURGOGNE.

I.

QUE L'AMOUR DE DIEU DOIT ÊTRE NOTRE PRINCIPE,
NOTRE FIN, ET NOTRE UNIQUE RÈGLE EN TOUTES
CHOSSES.

JE crois, monseigneur, que la vraie manière d'aimer vos proches, c'est de les aimer en Dieu et pour Dieu. Les hommes ne connoissent point l'amour de Dieu : faute de le connoître, ils en ont peur, et s'en éloignent. Cette crainte fait qu'ils ne peuvent comprendre la douce familiarité des enfants dans le

sein du plus tendre de tous les pères. Ils ne connoissent qu'un maître tout-puissant et rigoureux. Ils sont toujours contraints avec lui, toujours gênés dans tout ce qu'ils font. Ils font à regret le bien, pour éviter le châtiment : ils feroient le mal, s'ils osoient le faire , et s'ils pouvoient espérer l'impunité. L'amour de Dieu leur paroît une dette onéreuse : ils cherchent à l'éluder par des formalités, et par un culte extérieur qu'ils veulent toujours mettre à la place de cet amour sincère et effectif. Ils chicanent avec Dieu même, pour lui donner le moins qu'ils peuvent. O mon Dieu, si les hommes savoient ce que c'est que vous aimer, ils ne voudroient plus d'autre vie et d'autre joie que votre amour !

Cet amour ne demande de nous que des mœurs innocentes et réglées. Il veut seulement que nous fassions pour

Dieu tout ce que la raison nous doit faire pratiquer. Il n'est pas question d'ajouter aux bonnes actions qu'on fait déjà ; il n'est question que de faire par amour pour Dieu ce que les honnêtes gens qui vivent bien font par honneur et par amour pour eux-mêmes. Il n'y a à retrancher que le mal, qu'il faudroit retrancher quand même nous n'aurions d'autre principe que la vraie raison. Pour tout le reste, laissons-le dans l'ordre que Dieu a établi dans le monde : faisons les mêmes choses honnêtes et vertueuses ; mais faisons-les pour celui qui nous a faits, et à qui nous devons tout.

Cet amour de Dieu ne demande point de tous les chrétiens des austérités semblables à celles des anciens solitaires, ni leur solitude profonde, ni leur contemplation ; il ne demande d'ordinaire, ni les actions éclatantes et

héroïques, ni le renoncement aux biens légitimement acquis, ni le dépouillement des avantages de chaque condition : il veut seulement qu'on soit juste, sobre, modéré dans l'usage convenable de toutes ces choses ; il veut seulement qu'on n'en fasse pas son dieu et sa béatitude, mais qu'on en use suivant son ordre, et pour tendre vers lui.

Cet amour n'augmente point les croix ; il les trouve déjà toutes semées dans toutes les conditions des hommes. Nos croix nous viennent de l'infirmité de nos corps et des passions de nos âmes : elles viennent de nos imperfections et de celles des autres hommes, avec qui nous sommes obligés de vivre. Ce n'est pas l'amour de Dieu qui nous cause ces peines ; au contraire, c'est lui qui nous les adoucit, par la consolation dont il assaisonne nos souffrances. Il diminue même nos croix, à me-

sure qu'il modère nos passions ardentes et notre sensibilité, qui sont la source de tous nos véritables maux. Si l'amour de Dieu était parfait en nous, en nous détachant de tout ce que nous craignons de perdre, ou que nous désirons d'acquérir, il finiroit toutes nos douleurs, et nous combleroit d'une paix bienheureuse.

Pourquoi donc tant craindre l'amour, qui ne fait aucun de nos maux, qui peut les adoucir tous, et qui feroit entrer avec lui dans nos cœurs tous les biens? Les hommes sont bien ennemis d'eux-mêmes, de résister à cet amour, et de le craindre.

Le précepte de l'amour, loin d'être une surcharge au-dessus de tous les autres préceptes, est au contraire ce qui rend tous les autres préceptes doux et légers. Ce qu'on fait par crainte et sans amour est toujours ennuyeux, dur,

pénible , accablant. Ce qu'on fait par amour , par persuasion , par volonté pleinement libre , quelque rude qu'il soit aux sens , devient toujours doux. L'envie de plaire à Dieu qu'on aime fait que , si on souffre , on aime à souffrir ; la souffrance qu'on aime n'est plus une souffrance.

Cet amour ne trouble , ne dérange , ne change rien dans l'ordre que Dieu a établi. Il laisse les grands dans la grandeur , et les fait petits sous la main de celui qui les a faits grands. Il laisse les petits dans la poussière , et les rend contents de n'être rien qu'en lui. Ce contentement dans le lieu le plus bas n'a aucune bassesse , et fait une véritable grandeur.

Cet amour règle et anime tous les autres amours que nous devons aux créatures. Nous n'aimons jamais tant notre prochain que quand nous l'ai-

mons pour Dieu , et de son amour. Quand nous aimons les hommes hors de Dieu , nous ne les aimons que pour nous-mêmes. C'est toujours , ou notre intérêt grossier , ou notre intérêt subtil et déguisé , que nous cherchons en eux. Si ce n'est pas l'argent , la commodité , la faveur , que nous y cherchons , c'est la gloire de les aimer sans intérêt ; c'est le goût , c'est la confiance , c'est le plaisir d'être aimés par des gens de mérite , qui flatte notre amour-propre bien plus qu'une somme d'argent ne le flatte-
roit. C'est donc nous-mêmes que nous aimons uniquement dans tous nos amis que nous croyons aimer. Aimer autrui pour soi , c'est l'aimer bien imparfaitement ; c'est plutôt amour-propre que vraie amitié.

Quel est donc le moyen d'aimer ses amis ? C'est de les aimer dans l'ordre de Dieu ; c'est d'aimer Dieu en eux ;

c'est d'y aimer ce qu'il y a mis, et de supporter pour l'amour de lui la privation de ce qu'il n'y met pas. Quand nous n'aimons nos amis que par amour-propre, l'amour-propre, impatient, délicat, jaloux, plein de besoins et vide de mérite, se défie sans cesse et de soi et de son ami : il se lasse, il se dégoûte ; il voit bientôt le bout de ce qu'il croyoit le plus grand ; il trouve partout des mécomptes ; il voudroit toujours le parfait, et jamais il ne le trouve ; il se pique, il change, il ne peut se reposer nulle part. L'amour de Dieu, aimant sans rapporter ses amis à soi, les aime patiemment avec leurs défauts. Il ne veut point trouver en eux plus que Dieu n'y a mis ; il n'y regarde que Dieu et ses dons : tout lui est bon, pourvu qu'il aime ce que Dieu a fait, et qu'il supporte ce que Dieu n'a pas fait, mais qu'il a permis, et qu'il veut que nous

supportions pour nous conformer à ses desseins.

L'amour de Dieu ne s'attend jamais de trouver la perfection dans les créatures. Il sait qu'elle n'est qu'en Dieu seul, et il est ravi de dire à Dieu comme saint Michel : *Qui est semblable à vous ?* Tout ce qu'il voit d'imparfait lui fait dire : Vous n'êtes point mon Dieu. Comme il n'attend la perfection d'aucune créature, il n'est jamais mécompté en rien. Il aime Dieu et ses dons en chaque créature, suivant le degré de bonté de chacune. Il aime moins ce qui est moins bon ; il aime mieux ce qui est meilleur : il aime tout, parce qu'il n'y a rien qui n'ait quelque petit bien qui est le don de Dieu, et que les plus méchants, tandis qu'ils sont encore en cette vie, peuvent toujours devenir bons, et recevoir les dons qui leur manquent.

Il aime pour Dieu tout ce qui est l'ouvrage de Dieu, et que Dieu lui commande d'aimer. Il aime davantage ce que Dieu a voulu lui rendre plus cher. Il regarde dans un père mortel le Père céleste; dans un frère, dans un cousin, dans un ami, les liaisons étroites que la Providence a formées. Plus les liens sont étroits dans l'ordre de la Providence, plus l'amour de Dieu les rend fermes et intimes. Peut-on aimer Dieu, sans aimer toutes les choses dont il nous a commandé l'amour? C'est son ouvrage, c'est ce qu'il veut nous faire aimer; ne le ferons-nous pas?

Il est vrai que nous aimerions mieux mourir que d'aimer quelque chose plus que lui. Il nous dit dans l'Évangile : *Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi*¹. A Dieu ne plaise donc que

¹ Matth. x. 37.

j'aime plus que lui ce que je n'aime que pour lui ! Mais j'aime de tout mon cœur, pour l'amour de lui, tout ce qui me le représente, tout ce qui renferme ses dons, tout ce qu'il a voulu que j'aimasse. Ce principe solide d'amour fait que je ne veux jamais manquer en rien ni à mes proches ni à mes amis. Leurs imperfections n'ont garde de me surprendre, car je n'attends qu'imperfection de tout ce qui n'est pas mon Dieu. Je ne vois que lui seul en tout ce qui a le moindre degré de bonté. C'est lui que j'aime dans sa créature, et rien ne peut altérer cet amour. Il est vrai que cet amour n'est pas toujours tendre et sensible ; mais il est vrai, intime, fidèle, constant, effectif ; et je le préfère, par le fond de ma volonté, à tout autre amour. Il a même ses tendresses et ses transports. Une âme qui ne seroit plus desséchée et resserrée par les délicates-

ses et les inégalités de l'amour-propre , n'aimant que pour Dieu, elle aimeroit, comme Dieu, d'un amour admirable; car *Dieu est amour*, comme dit saint Jean ¹ : ses entrailles seroient une source inépuisable d'eau vive , suivant la promesse ². L'amour porteroit tout, souffriroit tout, espéreroit tout pour notre prochain; l'amour surmonteroit toutes les peines; du fond du cœur il se répandroit jusque sur les sens, il s'attendriroit sur les maux d'autrui, ne comptant pour rien les siens; il consoleroit, il attendroit, il se proportionneroit, il se rapetisseroit avec les petits, il s'élèveroit pour les grands; il pleurerait avec ceux qui pleurent, il se réjouiroit par condescendance avec ceux qui se réjouissent : il seroit tout à tous, non par une apparence forcée et par

¹ I Joan. iv. 8. — ² Ibid. 38.

une sèche démonstration, mais par l'abondance du cœur, en qui l'amour de Dieu seroit une source vive pour tous les sentiments les plus tendres, les plus forts et les plus proportionnés. Rien n'est si sec, si froid, si dur, si resserré, qu'un cœur qui s'aime seul en toutes choses. Rien n'est si tendre, si ouvert, si vif, si doux, si aimable, si aimant, qu'un cœur que l'amour divin possède et anime.



II.

EXHORTATION A IMITER LES VERTUS DE SAINT LOUIS.

Enfant de saint Louis, imitez votre père : soyez, comme lui, doux, humain, accessible, affable, compatissant

et libéral. Que votre grandeur ne vous empêche jamais de descendre avec bonté jusqu'aux plus petits, pour vous mettre en leur place, et que cette bonté n'affoiblisse jamais ni votre autorité ni leur respect. Étudiez sans cesse les hommes; apprenez à vous en servir sans vous livrer à eux. Allez chercher le vrai mérite jusqu'au bout du monde : d'ordinaire, il demeure modeste et reculé. La vertu ne perce point la foule; elle n'a ni avidité ni empressement; elle se laisse oublier. Ne vous laissez point obséder par des esprits flatteurs et insinuants : faites sentir que vous n'aimez ni les louanges ni les bassesses. Ne montrez de la confiance qu'à ceux qui ont le courage de vous contredire dans le besoin avec respect, et qui aiment mieux votre réputation que votre faveur.

La force et la sagesse de saint Louis

vous seront données, si vous les demandez en reconnoissant humblement votre foiblesse et votre impuissance. Il est temps que vous montriez au monde une maturité et une vigueur d'esprit proportionnées au besoin présent. Saint Louis, à votre âge, étoit déjà les délices des bons et la terreur des méchants. Laissez donc tous les amusements de l'âge passé : faites voir que vous pensez et que vous sentez tout ce que vous devez penser et sentir. Il faut que les bons vous aiment, que les méchants vous craignent, et que tous vous estiment. Hâtez-vous de vous corriger, pour travailler utilement à corriger les autres.

La piété n'a rien de foible, ni de triste, ni de gêné : elle élargit le cœur ; elle est simple et aimable ; elle se fait tout à tous pour les gagner tous. Le royaume de Dieu ne consiste point

dans une scrupuleuse observation de petites formalités ; il consiste pour chacun dans les vertus propres à son état. Un grand prince ne doit point servir Dieu de la même manière qu'un solitaire ou qu'un simple particulier. Saint Louis s'est sanctifié en grand roi. Il étoit intrépide à la guerre, décisif dans les conseils , supérieur aux autres hommes par la noblesse de ses sentiments , sans hauteur , sans présomption , sans dureté. Il suivoit en tout les véritables intérêts de sa nation , dont il étoit autant le père que le roi. Il voyoit tout de ses propres yeux dans les affaires principales. Il étoit appliqué, prévoyant, modéré, droit et ferme dans les négociations , en sorte que les étrangers ne se fioient pas moins à lui que ses propres sujets. Jamais prince ne fut plus sage pour policer les peuples , et pour les rendre tout ensemble bons et heu-

reux. Il aimoit avec tendresse et confiance tous ceux qu'il devoit aimer ; mais il étoit ferme pour corriger ceux qu'il aimoit le plus , quand ils avoient tort. Il étoit noble et magnifique selon les mœurs de son temps , mais sans faste et sans luxe. Sa dépense , qui étoit grande , se faisoit avec tant d'ordre , qu'elle ne l'empêchoit pas de dégager tout son domaine.

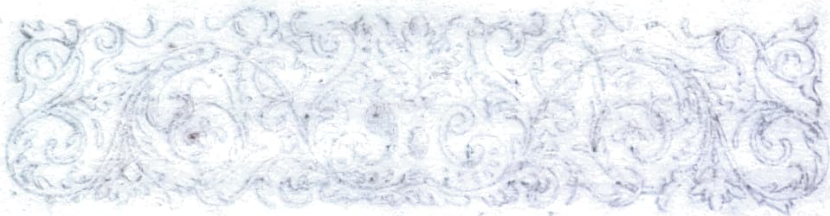
Longtemps après sa mort on se souvenoit encore avec attendrissement de son règne , comme de celui qui devoit servir de modèle aux autres pour tous les siècles à venir. On ne parloit que des poids , des mesures , des monnoies , des coutumes , des lois , de la police du règne du bon roi saint Louis. On croyoit ne pouvoir mieux faire que de ramener tout à cette règle. Soyez l'héritier de ses vertus avant que de l'être de sa couronne. Invoquez-le avec confiance

dans vos besoins : baisez souvent ses restes précieux ¹. Souvenez-vous que son sang coule dans vos veines, et que l'esprit de foi qui l'a sanctifié doit être la vie de votre cœur. Il vous regarde du haut du ciel, où il prie pour vous, et où il veut que vous régniez un jour en Dieu avec lui. Unissez votre cœur au sien. *Conserva, fili mi, præcepta patris tui* ².

¹ Fénelon avoit donné au duc de Bourgogne un reliquaire qui contenoit un morceau de la mâchoire de saint Louis.

² Prov. vi. 20.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



TABIE

DU TROISIEME VOLUME

CCXXXIX. Calmer l'imagination; se pa-	
entretenu le trouble par des réflexions	
scrupuleuses.....	Page
CCXXX. Déclarer ses peines avec sim-	
plicité; écouter Dieu dans ceux qui le	
représentent.....	
CCXXXI. Répéter l'activité de l'im-	
agination; se tenir dans le calme pour	
écouter Dieu.....	
CCXXXII. Répéter l'activité trop ra-	
live dans le service de nos sens.....	
CCXXXIII. Être ferme dans les sollicitudes	
dans la pratique de l'obéissance.....	
CCXXXIV. Les scrupules forme à Dieu la	
porte de notre cœur.....	



TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

CCLXXIX. Calmer l'imagination ; ne pas entretenir le trouble par des réflexions scrupuleuses.	Page 1
CCLXXX. Déclarer ses peines avec simplicité ; écouter Dieu dans ceux qui le représentent.	4
CCLXXXI. Réprimer l'activité de l'imagination ; se tenir dans le calme pour écouter Dieu.	8
CCLXXXII. Réprimer l'activité trop naturelle dans le service de nos amis. .	12
CCLXXXIII. Être ferme contre soi-même dans la pratique de l'obéissance.	14
CCLXXXIV. Le scrupule ferme à Dieu la porte de notre cœur.	16

CCLXXXV. Demeurer avec simplicité dans l'état où Dieu nous met... Page	17
CCLXXXVI. Recevoir les grâces et les consolations sans s'y attacher.....	20
CCLXXXVII. Ne point exiger d'une âme plus qu'elle ne peut encore porter...	21
CCLXXXVIII. Se mettre en liberté pour le dedans et pour le dehors.....	24
CCLXXXIX. Excuses à la comtesse, pour un oubli.....	26
CCXC. Sur la bienséance des habits et des compagnies. Sur un mariage projeté pour un fils de la comtesse.....	28
CCXCI. Sur quelques affaires de famille,	32
CCXCII. Sur quelques affaires de famille; s'abstenir des réflexions superflues...	35
CCXCIII. Avis à la comtesse, pour elle et pour sa fille. Avantages de l'orai- son.....	38
CCXCIV. Utilité des privations et des sé- cheresses.....	40
CCXCV. S'appliquer à la mortification intérieure bien plus qu'à l'extérieure.	42
CCXCVI. Il redemande à la comtesse le	

Traité de l'existence de Dieu , et lui recommande le soin de sa santé. Page	45
CCXCVII. Proportionner les pratiques de piété aux forces du corps.....	46
CCXCVIII. Défiance de la comtesse sur le zèle de son directeur. Abandon simple et absolu aux opérations de la grâce	49
CCXCIX. Suivre avec simplicité les ou- vertures que donne la Providence...	53
CCC. Suivre avec simplicité et sans scru- pule les avis du médecin.....	55
CCCI. Craintes et délicatesses de la com- tesse sur le zèle du prélat à son égard.	59
CCCII. Recevoir avec reconnoissance les dons de Dieu , quel que soit le canal par où il les communique.....	63
CCCIII. Il la félicite sur la simplicité avec laquelle elle a découvert ses peines intérieures , et l'exhorte à reprendre avec calme ses exercices ordinaires..	67
CCCIV. Sur le combat de la partie infé- rieure de l'âme contre la partie supé- rieure.....	71

CCCV. Suivre avec simplicité l'attrait divin.....	Page 74
CCCVI. Nous confier en Dieu malgré nos infidélités ; union des âmes en Dieu ; se conduire en tout par les vues de la foi	77
CCCVII. Ne point entretenir volontairement les peines intérieures. Entrevue de Fénelon et du duc de Bourgogne.	84
CCCVIII. Sur l'entrevue de Fénelon avec le duc de Bourgogne.....	87
CCCIX. Sur l'entrevue qu'il a eue avec le duc de Bourgogne. La paix intérieure incompatible avec la résistance à l'attrait divin.....	88
CCCX. Il annonce à la comtesse qu'il a promis au comte, son époux, de la confesser.....	90
CCCXI. C'est dans la privation des douleurs sensibles que l'on acquiert la vertu solide.....	92
CCCXII. S'ouvrir avec une entière liberté. Avis à la comtesse pour ses confessions.....	94
CCCXIII. Sur la santé de la comtesse, et	

sur le progrès spirituel d'une de ses amies.....	Page 96
CCCXIV. Chacun doit être content de ce que Dieu lui donne.....	98
CCCXV. Reconnoître ses fautes avec hu- milité, mais sans trouble.....	99
CCCXVI. Il est bon de sentir notre im- puissance, pour ne compter que sur Dieu.....	105
CCCXVII. Agir en tout avec paix, simpli- cité et confiance.....	106
CCCXVIII. Il annonce à la comtesse l'ar- rivée prochaine de la duchesse de Mortemart.....	108
CCCXIX. S'occuper beaucoup de Dieu, et peu de soi-même.....	109
CCCXX. Même sujet.....	111
CCCXXI. L'obéissance, seul remède con- tre les scrupules.....	113
CCCXXII. Même sujet.....	115
CCCXXIII. Pratiquer l'exercice de la di- rection avec un grand esprit de foi et de mort à soi-même.....	117
CCCXXIV. Découvrir ses tentations et ses	

peines intérieures promptement et avec simplicité.....	Page 120
CCCXXV. Même sujet.....	123
CCCXXVI. Se détacher de ses propres vues, pour suivre la voie de l'obéissance	125
CCCXXVII. Contre les scrupules et la recherche des goûts sensibles dans le service de Dieu.....	127
CCCXXVIII. La volonté de Dieu rend agréables les occupations les plus pénibles. S'abstenir de retours subtils sur soi-même.....	139
CCCXXIX. Voir ses imperfections avec humilité, mais sans trouble.....	141
CCCXXX. Même sujet.....	143
CCCXXXI. Éviter les retours trop subtils sur soi-même.....	146
CCCXXXII. La vue de nos imperfections ne doit pas nous faire perdre la paix et la confiance.....	148
CCCXXXIII. De la vie et de la mort de l'amour-propre.....	150
CCCXXXIV. Ne point écouter l'imagination	157

- CCCXXXV. Contre les inquiétudes de
l'amour-propre..... Page 159
- CCCXXXVI. Ne pas s'ingérer facilement
dans la direction des autres ; suppor-
ter en paix la vue de ses misères..... 160
- CCCXXXVII. S'accoutumer à la priva-
tion des goûts sensibles..... 163
- CCCXXXVIII. Il se réjouit de voir la
comtesse plus tranquille..... 167
- CCCXXXIX. Desseins de Dieu en permet-
tant nos tentations et nos peines inté-
rieures..... 168
- CCCXL. Se soutenir par la vie de foi au
milieu des croix..... 171
- CCCXLI. Ne pas s'inquiéter des juge-
ments des hommes..... 173
- CCCXLII. Supporter patiemment la vue
de nos défauts..... 176
- CCCXLIII. Ne point se tourmenter pour
trouver dans son cœur l'amour de
Dieu..... 178
- CCCXLIV. Avantages des croix et des
peines intérieures..... 180
- CCCXLV. Abandon à Dieu dans les af-
flictions..... 182

CCCXLVI. User de patience avec soi-même, comme avec le prochain. Page	183
CCCXLVII. Sacrifier sa volonté à celle d'autrui; élargir son cœur.....	184
CCCXLVIII. Retrancher les subtilités inquiètes sur soi-même.....	186
CCCXLIX. Même sujet.....	187
CCCL. Même sujet.....	189
CCCLI. N'espérer rien de soi, et ne désirer rien pour soi.....	190
CCCLII. Contre les sensibilités d'amour-propre.....	191
CCCLIII. Voir ses fautes avec paix, en esprit d'amour.....	192
CCCLIV. Se supporter soi-même, comme le prochain.....	195
CCCLV. Contre les sensibilités de l'amour-propre.....	196
CCCLVI. Les scrupules, effet de l'amour-propre.....	198
CCCLVII. L'obéissance, seul remède au scrupule.....	199
CCCLVIII. Ne point trop réfléchir sur ses fautes.....	201

- CCCLIX. Sur une distribution que les magistrats de Cambrai devoient faire aux pauvres Page 203
- CCCLX. Ne prendre aucune résolution importante dans le trouble et l'agitation des peines intérieures..... 204
- CCCLXI. Saint Joseph modèle de la vie intérieure..... 208
- CCCLXII. Abandon à Dieu dans les peines intérieures..... 209
- CCCLXIII. Ne point trop raisonner sur soi-même..... 211
- CCCLXIV. Sur un voyage que la comtesse projetoit à Chaulnes..... 212
- CCCLXV. S'oublier soi-même en esprit d'amour..... 215
- CCCLXVI. Se souffrir sans trouble..... 216
- CCCLXVII. Souffrir les peines intérieures sans trouble et avec résignation. 217
- CCCLXVIII. Pratique de la circoncision spirituelle ; se livrer paisiblement à l'opération crucifiante de Dieu..... 219
- CCCLXIX. Ne regarder que Dieu dans les créatures..... 222

CCCLXX. Déclarer avec simplicité ses peines intérieures.....	Page 224
CCCLXXI. Le trouble vient de ce qu'on raisonne trop sur la tentation.....	225
CCCLXXII. Même sujet.....	227
CCCLXXIII. Combien est heureuse l'âme à qui Dieu parle immédiatement....	229
CCCLXXIV. Se tenir en paix pour écou- ter Dieu.....	231
CCCLXXV. Même sujet.....	232
CCCLXXVI. Même sujet.....	234
CCCLXXVII. Même sujet.....	236
CCCLXXVIII. Le mal découvert avec simplicité devient moins dangereux..	237
CCCLXXIX. Éviter les retours inquiets sur soi-même.....	238
CCCLXXX. Réparer promptement ses fautes par un aveu humble et in- genu.....	241
CCCLXXXI. Souffrir paisiblement la vue de nos misères.....	242
CCCLXXXII. Même sujet.....	246
CCCLXXXIII. Il souhaite que la mar- quise de Risbourg quitte le logement	

qu'elle occupoit dans une communauté religieuse. Ne point troubler la paix intérieure par des retours inquiets sur soi-même.....	Page 249
CCCLXXXIV. Ne point grossir ses croix par des réflexions inquiètes.....	251
CCCLXXXV. Même sujet.....	254
CCCLXXXVI. Même sujet.....	255
CCCLXXXVII. Contre la tentation qui portoit la comtesse à quitter son directeur.....	257
CCCLXXXVIII. S'oublier soi-même pour ne penser qu'à Dieu.....	260
CCCLXXXIX. Ne point écouter l'imagination.....	261
CCCXC. Même sujet.....	264
CCCXCI. Même sujet.....	267
CCCXCII. Amour-propre déguisé sous l'apparence de délicatesse et de générosité; souffrir en paix l'opération crucifiante de la main de Dieu.....	269
CCCXCIII. Simplicité à dire ses fautes..	276
CCCXCIV. Contre les sensibilités de l'amour-propre.....	278

CCCXCV. Écouter Dieu malgré toutes les suggestions de l'amour-propre..	Page 282
CCCXCVI. La paix ne se trouve que dans l'abandon absolu.....	286
CCCXCVII. Même sujet.....	288
CCCXCVIII. Dieu n'est que dans la paix.	293
CCCXCIX. Découvrir avec simplicité ses peines intérieures. Sur les amitiés spirituelles	295
CCCC. Découvrir ses misères en esprit d'obéissance ; faire mourir le goût de l'esprit ; s'abandonner à Dieu en esprit d'amour.....	298
CCCCI. Ne point augmenter ses peines par la contention de l'esprit.....	302
CCCCII. Élargir le cœur par l'amour...	304
CCCCIII. Sur les inquiétudes de la comtesse à l'occasion d'une conversation qu'elle avoit eue avec le prélat.....	305
CCCCIV. Il n'appartient point à l'homme de changer sa voie ; on ne diminue pas ses souffrances en résistant à Dieu.	307
CCCCV. Ne pas augmenter les peines intérieures par des réflexions inquiètes et multipliées sur soi-même.....	311

- CCCCVI. Ouvrir son cœur avec simplicité,
par pure fidélité à l'ordre de Dieu. P. 315
- CCCCVII. Se défier de ses propres réflexions 316
- CCCCVIII. Les tentations et les sentiments involontaires ne doivent point empêcher la communion 317
- CCCCIX. Ne point prendre de résolutions dans un état de trouble 321
- CCCCX. Ouvrir son cœur avec simplicité. 324
- CCCCXI. Surmonter en esprit d'abandon les peines intérieures qui éloignent de la communion 328
- CCCCXII. Point de paix en résistant à l'attrait divin 330
- CCCCXIII. Exhortation à la pauvreté d'esprit 332
- CCCCXIV. Souffrir les peines intérieures avec patience et humilité 335
- CCCCXV. Même sujet 337
- CCCCXVI. S'abstenir des réflexions inquiètes sur soi-même 339
- CCCCXVII. Ne point prendre de résolutions pendant le trouble. La paix ne

s'obtient qu'en combattant l'amour- propre.....	Page 341
CCCCXVIII. Ne point s'écouter soi-même ; écouter Dieu en silence.....	344
CCCCXIX. Contre les troubles et les déli- catesses de l'amour-propre.....	347
CCCCXX. Ne point augmenter ses peines par une agitation volontaire.....	351
CCCCXXI. Sur la maladie d'une fille de la comtesse. Tristes nouvelles de l'ar- mée.....	353
CCCCXXII. S'abstenir des réflexions in- quiètes et multipliées sur soi-même. Nouvelles de l'armée.....	355
CCCCXXIII. La jalousie de Dieu se tourne moins contre nos fautes que contre les dépités de l'amour-propre blessé..	359
CCCCXXIV. Il approuve la conduite de la comtesse envers sa fille.....	361
CCCCXXV. Ne point écouter les délica- tesses de l'amour-propre.....	362
CCCCXXVI. Tourment d'une âme que Dieu veut faire mourir à elle même, et qui résiste à l'opération de Dieu.,	364

- CCCCXXVII. S'oublier soi-même pour
écouter Dieu Page 366
- CCCCXXVIII. Renoncer avec simplicité
aux exercices de piété quand la santé
l'exige 367
- CCCCXXIX. Repousser la tentation avec
paix 368
- CCCCXXX. Même sujet 371
- CCCCXXXI. Même sujet 373
- CCCCXXXII. Sur quelques affaires d'in-
térêt. L'oubli de soi-même source de
paix 375
- CCCCXXXIII. Se livrer sans réserve aux
opérations de la grâce 377
- CCCCXXXIV. Même sujet 378
- CCCCXXXV. Ne point supprimer ses com-
munion ordinaires pour les troubles
d'imagination 381
- CCCCXXXVI. Ne point résister à l'esprit
de grâce en suivant les suggestions de
l'amour-propre 383
- CCCCXXXVII. Renoncer en esprit d'o-
béissance à certains exercices de piété,
en temps de maladie 387

CCCCXXXVIII. Agir en tout avec paix et ingénuité.....	Page 388
CCCCXXXIX. Ne point changer de con- fesseur par scrupule.....	389
CCCCXL. S'accoutumer à voir ses défauts avec paix.....	392
CCCCXLI. S'oublier soi même pour écou- ter Dieu.....	395
CCCCXLII. Il n'y a de vraie liberté que dans l'amour de Dieu.....	397
CCCCXLIII. Suivre avec simplicité l'at- trait intérieur.....	398
CCCCXLIV. Même sujet.....	400
CCCCXLV. Même sujet. OEuvre de cha- rité recommandée à la comtesse. Nou- velles de famille.....	401
CCCCXLVI. Écouter Dieu en silence; bonheur de l'âme qui laisse parler Dieu en liberté.....	404
CCCCXLVII. Remercîments pour un petit présent. Bonheur de l'âme qui trouve Dieu dans la solitude.....	407
CCCCXLVIII. Etat des affaires politiques.	409
CCCCXLIX. Obéir au médecin avec sim- plicité. Les pénitences contraires à	

l'obéissance sont l'effet d'un amour- propre secret.....	Page 412
CCCCL. Nouvelles politiques.....	415
CCCCLI. Contre les vaines délicatesses de l'amour-propre.....	417
CCCCLII. Même sujet.....	418
CCCCLIII. Sur la maladie de l'abbé de Langeron.....	419
CCCCLIV. Ne point écouter l'imagination, mais suivre paisiblement les mouve- ments de la grâce.....	421
CCCCLV. Avis à la comtesse sur quelques affaires de famille.....	424
CCCCLVI. Persévérer dans l'oraison et la communion malgré les sécheresses ; combattre l'activité naturelle qui des- sèche le cœur.....	426
CCCCLVII. Sur un voyage que la com- tesse se proposoit de faire à Paris...	429
CCCCLVIII. Suivre l'attrait avec simpli- cité, quand il est paisible.....	431
CCCCLIX. Servir Dieu avec paix.....	432
CCCCLX. Même sujet.....	434
CCCCLXI. Satisfaire librement aux bien- séances de famille.....	435

CCCCLXII. Bonheur de l'âme attentive à écouter Dieu.....	Page 437
CCCCLXIII. La paix est la marque des opérations de Dieu.....	439
CCCCLXIV. Sans la paix on résiste à Dieu.....	440
CCCCLXV. Effets contraires de l'amour-propre et de l'amour de Dieu.....	441
CCCCLXVI. L'oubli de soi est la source de la paix.....	444

LETTRES

A LA MARQUISE DE RISBOURG.

CCCCLXVII. Il explique à la marquise sa conduite par rapport à quelques personnes qui désiroient l'avoir pour directeur.....	448
CCCCLXVIII. Sur une inquiétude qui éloignoit la marquise de la communion.....	451
CCCCLXIX. Contre les délicatesses excessives de l'amitié.....	452
CCCCLXX. Il lui reproche une infidélité à Dieu.....	454

CCCCLXXI. Il la prie de suspendre ses démarches sur une affaire importante. P.	455
CCCCLXXII. Acquiescement aux croix journalières.....	456
CCCCLXXIII. Exhortation à reprendre la première ferveur.....	457
CCCCLXXIV. Même sujet. Nouvelles du marquis de Fénelon.....	462
CCCCLXXV. Renoncer à son propre esprit.....	464
CCCCLXXVI. Il compatit à ses peines intérieures.....	465
CCCCLXXVII. Sur une pauvre villageoise du diocèse d'Arras qui paroisoit être dans un état extraordinaire.	466

LETTRES

AU MARQUIS DE SEIGNELAI.

I. Éviter le partage entre Dieu et le monde : moyens d'arriver à une conversion parfaite.....	472
II. Obligation d'avancer chaque jour dans la connoissance de ses devoirs et de la loi divine.....	495

574 TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

III. Il compatit à ses douleurs , et les lui fait regarder comme un effet de la miséricorde de Dieu	Page 515
IV. Il l'excite à la confiance en Dieu	518
V. Il lui envoie quelques sujets de méditation , et lui apprend à sanctifier ses souffrances	524
VI. Comment on peut conserver la présence de Dieu au milieu des croix . . .	526

LETTRES

AU DUC DE BOURGOGNE.

I. Que l'amour de Dieu doit être notre principe, notre fin, et notre unique règle en toutes choses	536
II. Exhortation à imiter les vertus de saint Louis	548

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME
ET DERNIER.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet),
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.



CETTE ÉDITION
DEDIÉE AVX BIBLIOPHILES FRANÇOIS
A ÉTÉ IMPRIMÉE AVEC LES CARACTÈRES DE
CH. LAHVRE AVX FRAIS ET PAR LES
SOINS DE J. TECHENER LIBRAIRE
DEMEVRANT PLACE DV
LOVRE VIS-A-VIS
LA COLONNADE
M DCCC LVI